

Ex Libris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Ottawa, Canada

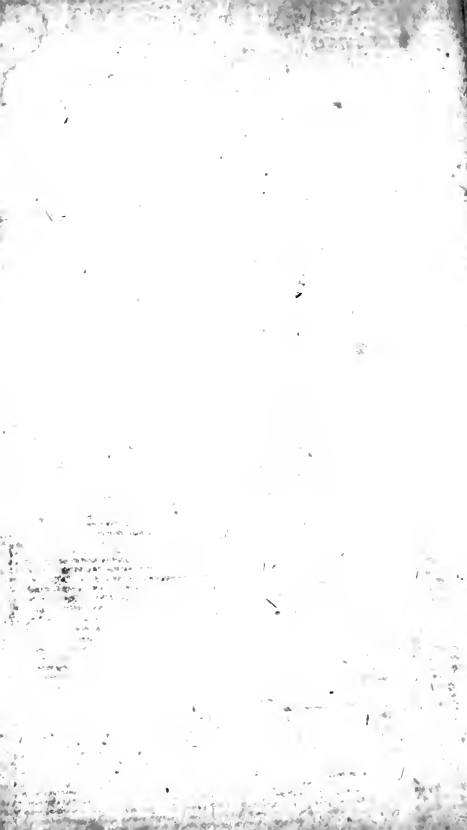


Gracieusement offert par

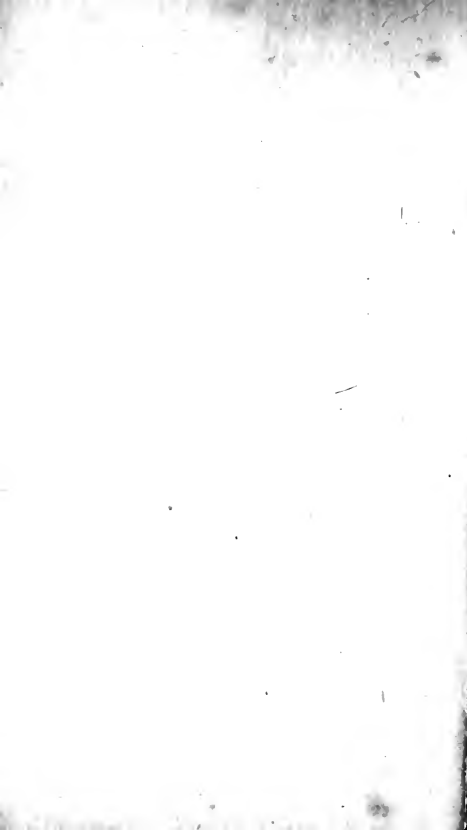
Dr. Léo Marion
Membre de la Faculté des Sciences
juillet 1967



UNIVERSITY OF
BIBLIOTHECA
Catania



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

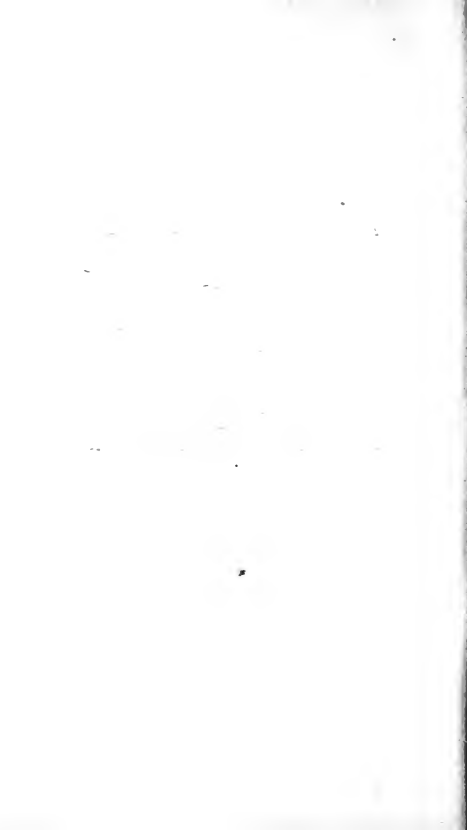


Œ U V R E S

D E

M. GRESSET.

T O M E I I.



ŒUVRES

DE

M. GRESSET.

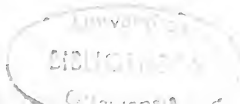
TOME II.



A LONDRES.



M. DCC. LXXX,



Pieces contenues dans ce Volume.

ÉDOUARD III, *Tragédie.*

SIDNEI, *Comédie.*

LE MÉCHANT, *Comédie.*

PQ

1987

.G3

1780

v.2

Coll spec

ÉDOUARD III.

TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

ÉDOUARD III, Roi d'Angleterre.

ALZONDE, héritière du Royaume
d'Écosse, *sous le nom d'Aglaé.*

Le Duc de VORCESTRE, Ministre
d'Angleterre.

EUGÉNIE, fille de Vorcestre, veuve
du Comte de Salisbury.

Le Comte d'ARONDEL.

VOLFAX, Capitaine des Gardes.

GLASTON, Officier de la Garde.

ISMENE, Confidente d'Eugénie.

AMÉLIE, Suivante d'Alzonde.

GARDES.

La Scene est à Londres.



ÉDOUARD III.

· TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMÉLIE.

A L Z O N D E.

PAR de foibles conseils ne crois plus m'arrê-
ter ;

Au comble du malheur , que peut-on redouter ?
Oui , je vais terminer ou mes jours ou mes
peines.

Qui n'ose s'affranchir est digne de ses chaînes.
Depuis que j'appellée où régnoient mes Aïeux ,
J'ai quitté la Norvege , & qu'un sort odieux
A la Cour d'Edouard , & me cache & m'en-
chaîne ,

Que de jours écoulés ! Jours perdus pour ma
haine !

L'Ecosse cependant élève en vain sa voix
Vers ces bords où gémit la fille de ses Rois.
Pour chasser ses tyrans , pour servir ma ven-
geance ,

Pour renaître , Edimbourg n'attend que ma
présence :

D'un vil déguisement c'est trop long-temps
souffrir ,

Il faut fuir , Amélie , & régner ou mourir.

A M E L I E.

Ah ! Madame , arrêtez ; que prétendez - vous
faire ?

Le conseil du courroux est toujours téméraire ;
Dissimulez encore , assurez vos projets ,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'instant du succès.
Votre déguisement est sans ignominie :
Depuis le jour fatal où la flotte ennemie ,
Détruisant votre espoir , traîna dans ces climats
Le vaisseau qui devoit vous rendre à vos Etats ;
Prise par vos vainqueurs sans en être connue ,
Sans honte vous pouvez vous montrer à leur
vue ;

Vous auriez à rougir , si vos fiers ravisseurs ,
Voyant Alzonde en vous , voyoient tous vos
malheurs ;

Mais du secret encor vous êtes assurée ,
Et la honte n'est rien , quand elle est ignorée.

A L Z O N D E.

Vous parlez en esclave ; un cœur né pour régner
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner ;
Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache ,
Pour en être flétri , c'est assez qu'il le sache.

Le secret ne peut point excuser nos erreurs ,
Et notre premier Juge est au fond de nos cœurs.
Dans l'affreux désespoir où mon dessein me jette ,
Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor
faite ?

Condamnée aux fureurs , née au sein des ex-
ploits ,

Et des maux que produit l'ambition des Rois ;
Fugitive au berceau , quand mon malheureux
Pere

Au glaive d'un vainqueur prétendant me sou-
traire ,

Au Prince de Norvege abandonna mon sort ,
M'éloigna des Etats que me livroit sa mort ,
Pensoit-il qu'unissant tant de titres de haine ,
Devant poursuivre un jour sa vengeance & la
mienne ,

Héritière des Rois , élève des Héros ,
Je perdrais un instant dans un lâche repos ?

Dans l'asyle étranger qui cacha mon enfance ,
J'ai pu , sans m'avilir , suspendre ma vengeance ,
La sacrifier même à l'espoir de la paix ,
Tandis qu'on m'a flattée , ainsi que mes sujets ,
Qu'Edouard , pour finir les malheurs de la
guerre ,

Pour unir à jamais l'Ecosse & l'Angleterre ,
Alloit m'offrir sa main , & , par ce juste choix ,
Réunir nos drapeaux , nos sceptres & nos droits :
Mais par tant de délais , dès long-temps trop
certaine

Que l'on oïoit m'offrir une espérance vaine ,
Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur ,
Attends tu la prudence où regne la fureur ?
S'élevant contre moi de la nuit éternelle ,
La voix de mes aïeux dans leur séjour m'ap-
pelle :

Je les entends encor : » Nous regnions , & tu
» fers !

» Nous te laissons un sceptre , & tu portes des
» fers ?

» Regne , ou , prête à tomber , si l'Ecosse chan-
» celie ,

» Si son regne est passé , tombe , expire avant
» elle ;

» Il n'est dans l'Univers , en ce malheur nou-
» veau ,

» Que deux places pour toi , le trône ou le
» tombeau ».

Vous serez satisfaits , Mânes que je révère ;
Vous connoîtrez bientôt si mon sang dégénère ,
Si le sang des Héros a passé dans mon cœur ,
Et s'il peut s'abaisser à souffrir un vainqueur.

A M É L I E.

J'attendois cette ardeur où votre ame est livrée ;
Mais comment , sans secours , d'ennemis entourée....

A L Z O N D E.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon dessein ,
Et , prête à l'achever , je puis t'instruire enfin :
Ce Volfax , que tu vois le flatteur de son maître ,
Comblé de ses bienfaits , ce Volfax n'est qu'un
traître ;

De Vorcestre , sur-tout , ennemi ténébreux ,
Rival de la faveur de ce Ministre heureux ,
Trop foible pour atteindre à ces degrés sublimes
Par l'éclat des talens , il y va par les crimes ,
D'autant plus dangereux pour son Roi , pour
l'Etat ,

Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
J'emprunte son secours. Je fais trop , Amélie ,
Qu'un traître l'est toujours , qu'il peut vendre
ma vie ;

Mais son ambition me répond de sa foi :
Assuré qu'en Ecosse il regnera sous moi ,
Il me sert. Par sa main , de ce séjour funeste ,
J'écris à mes Sujets , j'en rassemble le reste ;
J'ai fait plus : par ses soins , j'ai nourri dans
ces lieux ,

Du parti mécontent , l'esprit féditieux :
J'en dois tout espérer. Chez ce Peuple intrépide,
Un projet n'admet point une lenteur timide ;
Ce Peuple impunément n'est jamais outragé ,
Il murmure aujourd'hui , demain il est vengé ;
Des droits de ses aïeux jaloux dépositaire ,
Eternel ennemi du pouvoir arbitraire ,
Souvent Juge du trône & tyran de ses Rois ,
Il osa... Mais on vient. C'est Volfax que je vois.

S C E N E I I.

ALZONDE, VOLFAX, AMÉLIE.

V O L F A X.

TR O P long-temps votre fuite est ici différée ;
Madame , à s'affranchir l'Ecosse est préparée ;
Tout conspire à vous rendre un Empire usurpé ,
D'autres soins vont tenir le vainqueur occupé.
Le trouble regne ici. Formé par la victoire ,
Le Soldat redemande Edouard & la gloire ;
Le Peuple veut la paix. Au nom de nos Héros ,
Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux ;
Je ne crains que Vorcestre : ame de cet Empire ,
Il range , il conduit tout à la paix qu'il desire ;
Contraire à mes conseils , s'il obtient cette paix,
Je

Je le perds par-là même , & suis sûr du succès.
Son rang est un écueil que l'abîme environne :
Déjà par des avis parvenus jusqu'au Trône ,
Je l'ai rendu suspect , j'ai noirci ses vertus ,
Encore un pas enfin , nous ne le craignons plus ;
Du progrès de mes soins l'Ecosse est informée :
Paroissez , un instant vous y rend une armée.

A L Z O N D E.

D'une nouvelle ardeur enflammez Edouard ;
Je vais tout employer pour hâter mon départ ;
On me soupçonneroit , si j'étois fugitive :
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive ;
Allez , ne tardez plus , achevez vos projets ;
Un plus long entretien trahiroit nos secrets.

S C E N E I I I.

ALZONDE, AMÉLIE.

A L Z O N D E.

Tout est prêt, tu le vois. Une crainte nouvelle

Me détermine à fuir cet asyle infidèle ;
On a vu , d'un des miens si j'en crois le rapport ,
Arondel cette nuit arriver en ce port :
En Norvege souvent cet Arondel m'a vue ;
S'il étoit en ces lieux , j'y serois reconnue :

Le temps presse, il faut fuir, ménageons les instans.

Ce jour passé, peut-être il n'en seroit plus temps.

A M E L I E.

Mais ne craignez-vous point d'obstacle à votre fuite ?

A L Z O N D E.

Sous le nom d'Aglaé dans ce Palais conduite ,
On me croit Neustrienne , on ne soupçonne rien.
Appui des malheureux , Vorcestre est mon soutien ;

Il permettra sans peine , exempt de défiance ,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naissance ;
Je viens pour ce départ demander son aveu ,
Et je croyois déjà le trouver en ce lieu :
Mais , s'il faut t'achever un récit trop fidele ,
Le pourras-tu penser ? quand le Trône m'appelle ,

Quand l'Ecosse gémit , quand tout me force à fuir ,

Prête à quitter ces lieux , je tremble de partir.

A M E L I E.

Qui peut vous arrêter ? Comment pourroit vous plaire

Ce Palais décoré d'une pompe étrangere ?

Tout ici vous présente un spectacle odieux :

Ce Trône annonce un Maître & le vôtre en ces lieux ,

Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête,
L'opresseur de vos droits, l'usurpateur...

A L Z O N D E.

Arrête.

Tu parles d'un Héros, l'honneur de l'Univers,
Et tu peins un Tyran. Dans mes affreux revers
J'accuse le destin plus que ce Prince aimable,
Et mon cœur est bien loin de le trouver coupable.

Tu m'entends; j'en rougis. Vois tout mon désespoir;

Sur ces murs la vengeance à gravé mon devoir:
Je le fais: mais tel est mon destin déplorable,
Qu'à la honte, aux malheurs du revers qui m'accable,

Il devoit ajouter de coupables douleurs,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs.
J'arrivois en courroux; mais mon ame charmée,
A l'aspect d'Edouard, se sentit désarmée:
Sans doute que l'amour, jusqu'au sein des malheurs,

S'ouvre par nos penchans le chemin de nos cœurs;

Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire,

Il prit, pour m'attendrir, la voix de la Victoire;

B ij

Il me dit, qu'enchaînant le plus grand des
Guerriers,

Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
Où commande l'amour, il n'est plus d'autres
maîtres :

J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres,
Je ne vis qu'Edouard ; captive sans ennui,
Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de
lui.

Pourquoi me rappeler la honte de mon ame
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flâme ?
Un plus heureux objet a fixé tous ses vœux :
C'en est fait, ma fierté doit étouffer mes feux ;
Les foibles sentimens que l'amour nous inspire,
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment
d'empire.

Régner est mon destin, me venger est ma loi :
Un instant de foiblesse est un crime pour moi.
Fuyons ; mais pour troubler un bonheur que
j'abhorre,

Renverfons, en fuyant, l'idole qu'il adore.
Parmi tant de Beautés qui parent cette Cour,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour :
On trompe rarement les yeux d'une rivale.
Ma haine m'a nommé cette Beauté fatale.

Si dans ces tristes lieux l'amour fit mes mal-
heurs,

J'y veux laisser l'amour dans le sang, dans les
pleurs ;

Mais Vorcestre paroît. Laissez-nous , Amélie ,
Du destin qui m'attend je vais être éclaircie.

SCÈNE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglæe* ,
VORCESTRE.

ALZONDE.

Vous, dont le cœur sensible a comblé tous
les vœux
Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux,
Jetez les yeux , Mylord , sur une infortunée
Dont vous pouvez changer la triste destinée ;
Je me dois aux climats où j'ai reçu le jour :
Par vos soins honorée & libre en cette Cour ,
Je fais qu'à plus d'un titre elle a droit de me
plaître ;
Mais quels que soient les biens d'une terre
étrangère ,
Toujours un tendre instinct , au sein de ce
bonheur ,
Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur :
Souffrez donc , qu'écoutant la voix de la Patrie,
Je puisse retourner aux rives de Neustrie.
Du sort des malheureux adoucir la rigueur ,
C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

Bijj

V O R C E S T R E.

Si par mes soins ici le Ciel plus favorable
Vous a donné , Madame , un asyle honorable ,
Unie avec ma fille , heureuse en ce Palais ,
De votre éloignement différez les apprêts :
A mon cœur alarmé vous êtes nécessaire ;
Eugénie , immolée à sa tristesse amère ,
Demande à quitter Londres , & , changeant de
climats ,
Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
Depuis que son époux a terminé sa vie ,
Je croyois sa douleur par le temps assoupie ;
Mais je vois chaque jour croître ses déplaisirs :
Je la vois dans les pleurs , je surprends des sou-
pirs :
C'est prolonger en vain des devoirs trop pé-
nibles ,
Et de Salisbury les cendres insensibles
Ne peuvent exiger ces regrets superflus ,
Qui consacrent aux morts des jours qui nous
sont dus.
L'abandonnerez-vous , quand l'amitié fidelle
Doit , par des nœuds plus forts , vous attacher
près d'elle ?
Pour l'arrêter ici par zèle , par pitié ,
Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
Dans quel temps fuiriez-vous les bords de la
Tamise !
Connoissez les dangers d'une telle entreprise ;

D'arbres & de débris voyez les flots couverts ,
La Discorde a troublé la sûreté des mers :
Un reste fugitif de l'Ecosse asservie ,
Sur ces côtes errant sans espoir , sans Patrie ,
Au milieu de son cours troublant votre vaisseau ,
Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau :
Attendez que la paix , rendue à ces contrées ,
Vous ouvre sur les eaux des routes assurées.

A L Z O N D E.

L'amour de la Patrie ignore le danger ,
Et les cœurs qu'il conduit ne savent point chan-
ger ;

Vous ne souffrirez point , jusqu'ici plus sensible ,
Que la plainte aujourd'hui vous éprouve in-
flexible ,

Qu'on perde devant vous des larmes & des
vœux ,

Et qu'il soit des malheurs où vous êtes heureux.

V O R C E S T R E.

Heureux ! que dites - vous ? Apparence trop
vaine !

Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'en-
chaîne ?

Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des gran-
deurs.

Quel accablant fardeau ! Tout prévoir , tout
conduire ,

Entouré d'envieux unis pour tout détruire ,

Responsable du sort & des événemens ,
Des misères du Peuple , & des brigues des
Grands ,

Réunir seul enfin , par un triste avantage ,
Tous les soins , tous les maux que l'Empire partage :

Voilà le joug brillant auquel je suis lié ,
Sort toujours déplorable & toujours envié !
C'est peu que les périls , l'esclavage & la peine
Que dans tous les Etats le ministère entraîne :
Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs ;
Ministre d'un Empire où regnent deux pouvoirs ,
Où je dois , unissant le Trône & la Patrie ,
Sauver la liberté , servir la Monarchie ,
Affermir l'un par l'autre , & former le lien
D'un Peuple toujours libre & d'un Roi citoyen.
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave :

Maître & juge de tout , de tout on est esclave ;
Et régir des mortels le destin inconstant ,
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque
instant

Leurs méprisables vœux , leurs peines dévorantes ,

Leurs vices trop réels , leurs vertus apparentes ,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.

Mais le Roi vient. Allez , consolez Eugénie ;
Vous verrez par mes soins votre peine audoucie.



S C E N E V.

ÉDOUARD , VORCESTRE , VOLFAX ,
GLASTON , GARDES.

E D O U A R D , à *Volfax*.

J E souscris à vos vœux , & consens aux exploits

Qu'un peuple de Héros brigue par votre voix ;
Les bornes qu'à ces lieux la nature a prescrites ,
De mes destins guerriers ne sont pas les limites :
Bientôt sur d'autres bords on verra mes drapeaux ,

Et les loix d'Albion chez des Peuple nouveaux,
De mes ordres, Volfax , vous instruirez l'armée ;
Que ma flotte en ces Ports ne soit plus renfermée ;

Qu'arbitre des combats , souveraine des mers ,
Elle enchaîne l'Europe , étonne l'Univers ;
Que terrible & tranquille au milieu des tempêtes
Londres puisse compter mes jours par ses conquêtes.

Allez. (*) Vous , qu'on me laisse.

(*) *Aux Gardes.*



SCENE VI.

ÉDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A CER ordre , Seigneur ,
Je ne puis vous cacher mon trouble & ma douleur ;
Lorsque le Peuple Anglois , au sein de la victoire ,
Attendoit son repos d'un Roi qui fit sa gloire ;
Entraîné par la voix d'un conseil de Soldats ,
Allez-vous réveiller la fureur des combats ?
Je n'ai jamais trahi mon austere franchise ;
Et si dans ces dangers elle est encor permise ,
J'en dois plus que jamais employer tous les droits ;
Un Peuple libre & vrai vous parle par ma voix.
La guerre fut long-temps un malheur nécessaire ,
L'Ecosse étoit pour vous un Trône héréditaire :
Les droits que votre ayeul sur elle avoir acquis ,
Exigeoient que par vous ce bien fût reconquis.
Vous y réglez enfin : mais , pour finir la guerre ,
Dont ce Peuple , indocile au joug de l'Angleterre ,
Nous fatigue toujours , quoique toujours vaincu ,
Vous savez à quels soins l'Etat s'est attendu ;
Vous avez consenti d'unir par l'hyménée
L'Héritière d'Ecosse à votre destinée ,

Sûr que ce Peuple altier adoptera vos loix ,
 En voyant près de vous la fille de ses Rois :
 Je fais que ce Royaume affoibli par ses pertes ,
 Compte peu de vengeurs dans ses plaines désertes ;
 Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir,
 L'image de leur joug & de votre pouvoir :
 Mais , armant tôt ou tard ses haines intestines ,
 L'Ecosse peut encor sortir de ses ruines ,
 Surprendre ses vainqueurs , rétablir son destin ;
 Un bras inattendu porte un coup plus certain :
 Jamais dans ces climats on est tranquille esclave,
 Et pour la liberté le plus timide est brave :
 Tous leurs Chefs ont péri ; mais , en de tels
 complots ,

Le premier téméraire est un Chef , un Héros.
 Sous l'astre dominant de cette destinée
 Qui tient à vos drapeaux la Victoire enchaînée ,
 On craint peu , je le fais , leurs efforts superflus :
 Leur révolte est pour vous un triomphe de plus ;
 Mais le plus beau triomphe est un honneur fu-
 neste.

La victoire toujours fut un fléau céleste ;
 Et tous les Rois , au Ciel qui les laisse régner ,
 Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner :
 Remplissez donc , Seigneur , l'espoir de l'An-
 gleterre ,

Vos essais éclatans ont appris à la terre
 Que vous pouviez prétendre au nom de conqué-
 rant :

Passiez le Héros même; un Roi juste est plus grand.
Hâtez-vous d'obtenir ce respectable titre
Parlez, donnez la paix dont vous êtes l'arbitre,
Et, pour en resserrer les durables liens,
Que vos Ambassadeurs, aux champs Norvégiens
Envoyés dès demain, demandent la Princesse :
C'est l'espoir de l'Etat, & c'est votre promesse.

E D O U A R D.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer !
Quel hymen ! Non, Vorcestre, il n'y faut plus
penser.

V O R C E S T R E.

Seigneur, que dites-vous ? quelle triste nouvelle !...
Mais non, à la vertu votre grand cœur fidèle,
Se respectant lui-même en ses engagements,
Ne démentira point ses premiers sentimens.
Votre parole auguste au Trône appelle Alzonde ;
La parole des Rois est l'oracle du monde :
D'ailleurs, vous le savez, la Patrie a parlé ;
Confirmé par la voix de l'Etat assemblé,
Votre choix, par ce frein, devient inviolable ;
D'affreux dangers suivroient un changement
semblable :

Ce Peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des loix.
Le Trône est en ces lieux au bord d'un précipice,
Il tombe, quand pour base il n'a plus de justice ;
Et si mon zèle ardent pour votre sûreté
M'autorise à parler avec sincérité,

Contemplez

Contemplez les malheurs des jours de nos ancêtres :

Leurs vertus sont nos loix , leurs malheurs sont nos maîtres.

Je dis plus , au-dessus des timides détours ,
J'ose vous rappeler l'exemple de nos jours ;
Nous avons vu , Seigneur , tomber ce Diadème :
Du Trône descendu , votre pere lui-même
Avant ses jours a vu son regne terminé ;
Il pouvoit vivre heureux & mourir couronné ,
S'il n'eût point oublié qu'ici , pour premiers
maîtres ,

Marchent , après le Ciel , les droits de nos ancêtres ;

Qu'en ce même Palais , l'altière liberté
Avoit déjà brisé le Trône ensanglanté ;
Qu'ici le despotisme est une tyrannie ,
Et que tout est vertu pour venger la Patrie.

E D O U A R D.

Un Trône environné des Héros que j'ai faits ,
N'a plus à redouter de semblables forfaits ;
Et si jusques à moi la révolte s'avance ,
Tant de bras triomphans sont prêts pour ma vengeance.

Quelle est donc la Patrie ? & le brave Soldat ,
Le Vainqueur , le Héros ne sont-ils point l'Era ?
Quoi ! d'obscurs Sénateurs que l'orgueil se dresse
pire ,

Sous le titre imposant de zèle pour l'Empire ,

Croiront-ils , à leur gré , du sein de leur repos ,
Permettre ou retarder la course des Héros ?
Vainement on m'annonce un avenir funeste ;
Fondé sur ces appuis , je crains peu tout le reste ;
Héritier de leur nom , si j'imite vos Rois ,
Je n'imite que ceux qui vous firent des loix ;
Ce n'est que des vainqueurs que je reçois
l'exemple ;

Et , chargé d'un destin que l'Univers contemple,
Je n'examine point ce que doit applaudir
Un Peuple audacieux , mais fait pour obéir.
Tout changement d'ailleurs plaît au Peuple vo-
lage.

C'est sur l'événement qu'il règle son suffrage :
A quelque extrémité qu'on se soit exposé ,
Qui parvient au succès , n'a jamais trop osé.

V O R C E S T R E.

Puissiez-vous l'ignorer ! mais j'oserai le dire ,
La force assure mal le destin d'un Empire ;
Le Peuple , aux loix d'un seul asservissant sa foi ,
Crut se donner un pere en se donnant un Roi ;
Il n'a point prétendu , par d'indignes entraves ,
Dégrader la nature & faire des esclaves.
On vous chérit , Seigneur , c'est le sceau de vos
droits :

Le bonheur des Sujets est le titre des Rois.

E D O U A R D.

Eh bien ! vous le pouvez , procurez à l'Empire
Ce repos , ce bonheur où l'Angleterre aspire ;

Non moins zélé Sujet que sage Citoyen ,
 Bannissez la discorde , il en est un moyen.
 On demande la paix ; je voulois la victoire ;
 Mais au bonheur public j'en immole la gloire ,
 Si , changé par vos soins , ce Sénat aujourd'hui
 Se prête à mes desirs , quand je fais tout pour lui :
 Vous avez son estime , & vous serez son guide ;
 Du Trône & de ma main que mon cœur seul
 décide :

D'un douteux avenir c'est trop s'inquiéter ,
 L'Ecosse dans les fers n'est plus à redouter.
 Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zele inté-
 resse ,

Vous qui savez ma gloire , apprenez ma foiblesse ;
 Quand le sort le plus beau semble combler mes
 vœux ,

Couronné, triomphant , je ne suis point heureux ;
 Et , cherchant les hasards dans ma tristesse ex-
 trême ,

Si je fuis le repos , c'est pour me fuir moi-même.

V O R C E S T R E.

Quel bien manque , Seigneur ?

E D O U A R D.

Un amour généreux

Ne craint point les regards d'un mortel vertueux :
 Je vous estime assez pour vous ouvrir mon ame,
 Recevez le premier le secret de ma flâme ;
 Les graces , les vertus sont au-dessus du sang ,
 Et marquent la beauté que j'éleve à mon rang :

Pourras-tu sur mon choix me condamner encore,
Quand tu sauras le nom de celle que j'adore ?

O pere trop heureux !... Mais quoi ! vous frémissez !

De quel soudain effroi vos sens sont-ils glacés ?

V O R C E S T R E.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur
éclaire ,

Et je suis Citoyen avant que d'être pere ;

Mon sang seroit en vain par le sceptre illustré ,

Si moi-même à mes yeux j'étois déshonoré :

Ces titres de l'orgueil , les rangs , les diadèmes ,

Idoles des humains, ne sont rien par eux-mêmes :

Ce n'est point dans des noms que réside l'honneur ,

Et nos devoirs remplis font seuls notre grandeur.

Mais de vos sentimens je connois la noblesse.

Maître de vous , Seigneur , vainqueur d'une
foiblesse ,

Vous n'immolerez point vos premieres vertus ,

Et la paix & la gloire , & peut-être encor plus.

Oui , je crains tout pour vous ; vieilli sur ces ri-
vages ,

J'en connois les écueils , j'en ai vu les naufrages.

La plus foible étincelle embrase ce climat ,

Et rien dans ces momens n'est sacré que l'Etat.

Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême ,

Trahiroit la Patrie , & l'honneur , & vous-même.

E D O U A R D.

Votre zele m'est cher ; mais un injuste effroi

Vous fait porter trop loin vos alarmes pour
moi ;

Elevé dans la paix , nourri dans des maximes
Dont le préjugé seul fait des droits légitimes ,
Vous pensez qu'y souscrire & régner foiblement,
Est l'unique chemin pour régner sûrement ;
Mais des Maîtres du monde & des aines guer-
rieres

Le Ciel étend plus loin l'espoir & les lumieres ,
Et , couronnant nos faits , il apprend aux Etats
Qu'un vainqueur fait les loix , & qu'il n'en
reçoit pas.

Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
Aux exemples des temps qui précédent ma vie ;
Qu'esclave du passé , Souverain sans pouvoir ,
Dans les erreurs des morts je lise mon devoir ;
Et que d'un pas tremblant je choisisse mes guides
Dans ce Peuple oublié de Monarques timides ,
Qu'on a vu , l'un de l'autre imitateurs bornés ,
Obéir sur le Trône , esclaves couronnés ?

Vous savez mes desseins , c'est à vous d'y ré-
pondre ;

On m'apprend qu'Eugénie est prête à quitter
Londre :

Qu'elle reste en ces lieux. Vous-même , en cet
instant ,

Allez lui déclarer que le Trône l'attend.

Fiez-vous à mon sort , à quelque renommée ,
Ou , s'il le faut enfin , au pouvoir d'une armée ,

De la force des loix que ma voix prescrira ,
Et du soin d'y ranger qui les méconnoîtra.

V O R C E S T R E.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime :
Vous voyez devant vous la première victime :
Oui , de mes vrais devoirs instruit & convaincu ,
S'il faut les violer , prononcez , j'ai vécu.
Je connois Eugénie , & j'ose attendre d'elle
Qu'à tous mes sentimens elle sera fidelle ;
Elle n'a pour ayeux que de vrais Citoyens ,
Des droits de la Patrie inflexibles soutiens ;
Et le sceptre , à ses yeux , sera d'un moindre lustre
Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illustre ;
Mais si , trompant mes soins , ma fille obéissoit ,
Si , changé jusques-là , son cœur se trahissoit...
Un exil éternel....

E D O U A R D.

Arrêtez , téméraire ,
Exécutez mon ordre , ou craignez ma colere.
Quant aux soins de l'Etat , je saurai commander ,
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.



S C E N E V I I.

V O R C E S T R E , *seul.*

QUEL sinistre pouvoir , malheureuse Angle-
 terre ,
 Eternise en ton sein la révolte & la guerre !
 Incertain , alarmé dans cet état cruel ,
 Que n'ai-je tes conseils , ô mon cher Arondel !
 Quel désert te renferme , ô sage incorruptible ?
 Faut-il que la vertu , la sagesse inflexible ,
 Qui t'éloigne des soins , des chaînes de la Cour ,
 Me laissent si long-temps ignorer ton séjour !
 Ciel ! je me reste seul ; mais ton secours propice
 Vient toujours séconder qui défend la justice.
 Allons sur un Héros faire un dernier effort ;
 S'il n'est plus qu'un Tyran , allons chercher la
 mort .





A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, ISMENE.

I S M E N E.

Que craignez-vous ! Pourquoi regrettez-vous,
Madame ,
De m'avoir dévoilé le secret de votre ame ;
Ce penchant vertueux , ce sentiment vainqueur
Pour le plus grand des Rois honore votre cœur ;
La vertu n'exclut point une ardeur légitime ;
Quel cœur est innocent , si l'amour est un crime ?

E U G E N I E.

Cruelle ! par quel att viens-tu de m'arracher
Un secret qu'à jamais je prétendois cacher ?
D'un cœur désespéré respectant la foiblesse ,
Ah ! tu devois l'aider à taire sa tendresse :
Mais à ce nom trop cher que tu m'as rappelé ,
Puisqu'enfin malgré moi mes larmes ont parlé ,
Remplis du moins l'espoir , l'espoir seul qui me
reste ,

Jamais ne m'entretiens de ce secret funeste ;
Que moi-même à tes yeux je doute désormais
Si tu le fais encor , si tu le fus jamais.

I S M E N E.

On soulage son cœur en confiant sa peine ;
Pourquoi m'avoir caché....

E U G E N I E.

Moi-même , chere Ismene ,
Vieime du devoir , de l'amour , du malheur ,
Ofois-je me connoître & lire dans mon cœur ?
De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître ?
Jointe à Salisbury sans presque le connoître ,
L'amour n'éclaira point un hymen malheureux
Dont le sort , sans mon choix , avoit formé les
nœuds.

J'estimai d'un époux la tendre complaisance ;
Mais il n'obtint de moi que la reconnoissance ,
Et , malgré mes efforts , mon cœur indépendant
Réserroit pour un autre un plus doux sentiment.
De la Cour à jamais que ne fus-je exilée !
Par mon nouveau destin en ces lieux appelée ,
Je vis.... Fiere vertu ! pardonne ce soupir ;
J'en adore à la fois & crains le souvenir.
Dans ce jeune Héros , je sentis plus qu'un
maître ;

Mon ame , à son aspect , reçut un nouvel être ;
Je crus que jusqu'alors ne l'ayant point connu ,
Ne l'ayant point aimé , je n'avois pas vécu.
Que te dirai-je enfin ? Heureuse & désolée ,

Maîtresse à peine encor de mon ame accablée ,
Trouvant le désespoir dans mes plus doux transports ,

Au sein de la vertu j'éprouvois des remords.
C'en est fait ; libre enfin je dois fuir & me craindre :

J'ai su cacher ma honte , & j'ai pu me contraindre ,

Tandis que le devoir défendoit ma vertu ;
Mais aujourd'hui mon cœur est trop mal défendu :
Te dirai-je encor plus ? On croit tout , quand on aime :

Oui. depuis le moment que je suis à moi-même,
Cet amour malheureux , & nourri de mes pleurs,
Ose écouter l'espoir & chérir ses erreurs ;
Quand je vois ce Héros , interdite , éperdue ,
Je crois voir ses regards s'attendrir à ma vue ,
Je crois. . . . Mais où m'emporte un aveugle transport !

Le Ciel n'a fait pour moi qu'un désert & la mort.
Ne puis-je cependant entretenir mon pere ?
Pourquoi m'arrête-t il où tout me désespère ?

I S M E N E

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour,
Et rejeter l'espoir qui s'offre à votre amour ?
Le Trône à vos attraits

E U G E N I E.

Que dis-tu , malheureuse ?
Quel fantôme brillant , quelle image flatteuse

A mes sens égarés as-tu fait entrevoir ?
 Garde-toi de nourrir un dangereux espoir :
 Tu me rendrois heureuse en flattant ma tendresse ;

Mais je crains un bonheur qui coûte une foiblesse.
 Allons ; c'est trop tarder , abandonnons des lieux
 Où j'ose à peine encor lever mes tristes yeux ;
 Je ne veux point aimer : je suis ce que j'adore :
 J'implore le trépas , & je soupire encore !

La mort seule éteindra mon déplorable amour ;
 Mais du moins, en fuyant ce dangereux séjour,
 Cruelle à mes desirs , à mes devoirs fidelle ,
 J'aurai fait ce que peut une foible mortelle :
 Si le reste est un crime , il est celui des Cieux ,
 Et j'aurai la douceur d'être juste à mes yeux.
 Tu n'auras pas long-temps à souffrir de ma peine ;
 La mort est dans mon cœur : suis-moi , ma
 chere Ismene ;

Ton zele en a voulu partager le fardeau ,
 Ne m'abandonne pas sur le bord du tombeau.
 Fuyons ! Là, pour briser le trait qui m'a blessée,
 Pour bannir ce Héros de ma triste pensée ,
 Souvent tu me diras qu'il n'est pas fait pour
 moi ;

Cache un mortel charmant, ne me montre qu'un
 Roi.

Dis-moi que les attraits de quelqu'Amante heureuse

Ont sans doute enchaîné cette ame généreuse ;

Dis-moi que, nés tous deux sous des astres divers,
Il ignore & ma peine & mes vœux les plus chers,
Et qu'il n'existe plus que pour celle qu'il aime.
Je t'aide, tu le vois, à me tromper moi-même:
Peut-être à tes discours oubliant mes regrets....
Je m'abuse.... Ah ! plutôt, ne le nomme jamais.
Pour quels crimes, ô Ciel ! par quel affreux ca-
price

Le charme de ma vie en est-il le supplice ?
Par la gloire inspiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu.
On vient ; éloigne - toi.

S C E N E I I.

VORCESTRE, EUGÉNIE.

E U G E N I E.

JE vous cherchois, mon pere ;
Mon départ étoit prêt, quel ordre le diffère ?
Jusqu'ici toujours tendre & sensible à ma voix,
Me refuseriez-vous pour la première fois ?
Vous ne répondez rien ! Une sombre tristesse....

V O R C E S T R E.

Laissez aux foibles cœurs une molle tendresse :
Les destins sont changés, ma fille, & d'autres
temps

Veulement

Veulent d'autres discours & d'autres sentimens ;
Connoissez-vous le sang dont vous êtes sortie ,
Et le nom des Héros que lui doit la Patrie ?

E U G E N I E.

Je fais qu'il n'a produit que de vrais Citoyens ;
Et pour leurs sentimens, je les fais par les miens.

V O R C E S T R E.

L'Univers fait nos faits ; le Ciel seul fait nos
vues :

S'il faut que dans ce jour les vôtres soient
connues ,

Soutiendrez-vous l'honneur de ces noms éclatans ?

E U G E N I E,

L'ordre de la Nature , ou l'usage des temps ,
A mon sexe laissant la foiblesse en partage ,
Sembla de nos vertus exclure le courage ;
De défendre l'Etat le droit vous fut donné ;
A l'orner par nos mœurs notre sort fut borné :
Mais, soit l'instinct du sang , soit l'exemple d'un
pere ,

Je ne partage point la foiblesse vulgaire ;
Que la Patrie ordonne, & mon cœur aujourd'hui
En fera , s'il le faut , la victime ou l'appui :
Le Ciel qui voit mon ame au devoir asservie ,
Sait combien foiblement elle tient à la vie ;
Et je l'atteste ici , que mon sang répandu...

V O R C E S T R E.

Laissez de vains sermens , j'en crois votre vertu ,

J'en crois mon sang : montrez cette ame magna-
nime ;

Vous pouvez , par l'effort d'une vertu sublime ,
Dans nos fastes brillans précéder les Héros ;
Quelque degré d'honneur qu'atteignent leurs tra-
vaux ,

Au - delà de leur sort la gloire vous appelle ;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle :
Même au - dessus du Trône il est encore un rang ;
Et ce rang est à vous , si vous êtes mon sang.

E U G E N I E.

De mon cœur , de mes jours que mon pere dis-
pose ;

Pour en être estimée , il n'est rien que je n'ose.

V O R C E S T R E.

Un mot va nous juger : si , détruisant nos droits ,
Et la foi des Traités , & le respect des Loix ,
Le sort à votre pere offroit un diadème ,
Et qu'entre la Patrie & le pouvoir suprême ,
Il parût balancer à choisir son destin ,
Que conseilleriez-vous à son cœur incertain ?

E U G E N I E.

Le refus de ce Trône , un trépas honorable ;
Un juste Citoyen est plus qu'un Roi coupable.

V O R C E S T R E.

La Vertu même ici par ta bouche a parlé :
C'est ton propre destin que ce choix a réglé ,
C'est le sort de l'Etat ; généreuse Eugénie ,
Il faut , du Peuple Anglois tutélaire Génie ,

Faire plus qu'affermir , plus qu'immortaliser ,
 Plus qu'obtenir le Trône ; il faut le refuser.
 Oui , c'est toi , qu'au mépris d'une loi souve-
 raine ,

Au mépris de l'Etat , Edouard nomme Reine ,
 Et , pour un rang de plus , si tu démens tes
 mœurs ,

Tu l'épouses demain , tu regnes , & je meurs.
 Tu frémis !.... Je t'entends : tu prévois les dis-
 graces

Que ce fatal amour entraîne sur ses traces ;
 Je reconnois ma fille à ce noble refus ,
 Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus.
 Qu'espéroit Edouard ? Comment a - t - il pu
 croire

Qu'instruit par des ayeux d'immortelle mémoire ,
 Blanchi dans la droiture & la fidélité ,
 Dans le zele des loix & de la liberté ,
 J'irois , d'un lâche orgueil méprisable victime ,
 Avilir ma vieillesse & finir par un crime ?
 Non ; j'ai su respecter la terre où je suis né ;
 Je t'en devois l'exemple , & je te l'ai donné ;
 Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore ,
 Je vais fuir sur tes pas un palais que j'abhorre ;
 A moi - même rendu , je retourne au repos ;
 Je ne demande point le prix de mes travaux.
 Quel prix plus doux pourroit flatter mon espé-
 rance ?

Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompense :

D ij

Je vais tout disposer ; Edouard amoureux
Doit lui-même bientôt t'instruire de ses vœux ;
Je m'en remets à toi du soin de les confondre ,
Et je veux te laisser la gloire de répondre.

S C E N E I I I .

E U G É N I E .

Ainsi tous mes malheurs ne m'étoient pas
connus !

Il m'aimoit , & je pars !... Je ne le verrai plus!...

Toi , qui fais à la fois mon bonheur & ma peine ,

Le sort avoit donc fait mon ame pour la tienne !

Mais , de ce même sort quel caprice cruel

Eleve entre nous deux un rempart éternel !

Cher Prince ! il faudra donc que cette bouche
même ,

Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime ,

Trahisse , en te parlant , le parti de mon cœur!...

Fuyons.... Mais le Roi vient. Toi , qui vois ma
douleur ,

Ciel ! cache - lui du moins



SCÈNE IV.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

E D O U A R D.

QUELLE crainte imprévue
Vous éloigne, Madame, & vous glace à ma vue?

E U G E N I E.

Les Cieux me sont témoins que l'aspect de mon
Roi

N'a jamais eu, Seigneur, rien de triste pour moi

E D O U A R D.

Votre Roi ! Sort cruel ! Ne puis-je donc paroître
Sous des titres plus doux que le titre de maître ?
Malheureux sur le Trône, & toujours redouté,
N'ai-je d'autre destin que d'être respecté ?
Souveraine des Rois, la beauté n'est point née
Pour une dépendance au Peuple destinée ;
L'empire est son partage, & c'est elle en ce jour,
C'est elle qu'avec moi va couronner l'Amour,
Si, moins contraire enfin au bonheur où j'aspire,
Le sort veut terminer les maux dont je soupire.

E U G E N I E.

Laissez aux malheureux la plainte & les dou-
leurs ;

Le Ciel pour Edouard a-t-il fait des malheurs ?

S'il se mêle à vos jours quelque peine légère ,
La gloire vous appelle & s'offre à vous distraire ,
L'Univers vous attend , & vos premiers travaux
De ce siècle déjà vous ont fait le Héros :

Soumettez les deux mers aux loix de l'Angle-
terre ,

Allez , soyez l'arbitre & l'amour de la terre ;
Je rendrai grace au Ciel , quand le bruit de vos
faits

Viendra dans la retraite où je suis pour jamais.

E D O U A R D.

Ah ! cruelle , arrêtez ; vous avez dû m'entendre ,
Tout vous a dit l'ardeur de l'Amant le plus tendre ,
Et , pour prix de mes feux , vous fuiriez des cli-
mats

Que je veux avec moi soumettre à vos appas !
Ne me dérobez point le seul bien où j'aspire :
Je ne commencerai de compter mon Empire ,
D'être , d'aimer mon sort , que du moment
heureux

Où vous partagerez ma Couronne & mes feux....
Mais non.... Ce sombre accueil m'apprend que
je m'abuse ,

Et ce n'est point vous seule ici que j'en accuse.

E U G E N I E.

Ne soupçonnez que moi : sur mon devoir , Sei-
gneur ,

Je ne connois jamais de maître que mon cœur.



SCÈNE V.

ÉDOUARD.

ELLE fuit ! Quelle haine , & quel sensible outrage !

Superbe Citoyen , voilà donc ton ouvrage !
On t'accusoit ; mon cœur n'osoit te soupçonner :
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traître à condamner ?

Où me réduit l'ingrat ! Que sert ce diadème ,
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime ?
Mais quel est cet hymen dont on défend les droits ?

Quels Sujets orgueilleux ! est-ce un peuple de Rois ?

Quelles sont ces vertus farouches & bisarres ?
Le doit-il en ces lieux fait-il donc des barbares ?
Par un terrible exemple il faut leur enseigner
Qu'il n'est ici qu'un maître , & que je fais régner.

Hola , Gardes !



SCÈNE VI.

ÉDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

VOLFAX, venge - moi d'un rebelle.
VOLFAX.Seigneur, nommez le traître , & cette main
fidelle....

ÉDOUARD.

Au nom du criminel tu frémiras d'effroi ,
Ce sage révérend , cet ami de son Roi ,
Comblé de mes bienfaits , chargé de ma puis-
sance ,(Le croiras - tu ?) Vorcestre , oui , Vorcestre
m'offense ;

Il ose me trahir.

VOLFAX.

Vorcestre ! lui , Seigneur !

Lui qui parut toujours l'oracle de l'honneur !
Peut - être en croyez - vous un douteux témoi-
gnage.

ÉDOUARD.

Je n'en crois que moi-même , & j'ai reçu l'ou-
trage ;Cet esprit de révolte éclaire enfin mes yeux ,
Et me confirme trop des soupçons odieux.

V O L F A X.

On vient de m'annoncer la trame la plus noire...
Je le justifiois !... O Ciel ! qu'on doit peu croire
Aux dehors imposans des humaines vertus !

E D O U A R D.

Parle : que t'a-t-on dit ? rien ne m'étonne plus.

V O L F A X.

Dispensez-moi , Seigneur , d'en dire davantage :
Il est d'autres témoins des maux que j'envisage,
Et je crois avec peine un si noir attentat.

E D O U A R D.

Acheve , je le veux ; je crois tout d'un ingrat.

V O L F A X.

J'obéis , puisqu'enfin ce n'est plus qu'un coupable ;

Je vois que son forfait n'est que trop véritable ;
Je rapproche les temps , ses projets , ses discours ;
Dans le conseil , Seigneur , vous l'avez vu tous
jours

Contraire à vos desseins , contraire à votre gloire ;
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire.
Je vois trop maintenant par quels motifs secrets
Ses dangereux conseils ne tendent qu'à la paix.

E D O U A R D.

Oui , tu m'ouvres les yeux ; aujourd'hui même
encore ,

Trahissant le renom dont l'Univers m'honore ,
Il m'osoit conseiller un indigne repos.

V O L F A X.

Pour en savoir la cause , apprenez ses complots ;
 Dans la sécurité d'une paix infidelle ,
 On vous laisse ignorer que l'Ecosse rebelle....

E D O U A R D.

Je ne le fais que trop : de fideles sujets
 M'ont découvert sans lui ces mouvemens secrets.

V O L F A X.

De ces déguisemens l'honneur est-il capable ?
 Qui peut taire un complot, lui-même en est coupable.

Peut-être jusqu'au Trône osant porter ses vœux,
 Appui des Ecoissois , il veut régner sur eux :
 C'est pour favoriser ces ligues ennemies ,
 Qu'il prétend séparer vos forces réunies ,
 En des ports différens disperser vos Vaisseaux ,
 Et borner à régner le destin d'un Héros.
 Il avoit des vertus , il avoit votre estime ,
 Seigneur : mais pour régner , quand il ne faut
 qu'un crime ,
 L'honneur est-il un frein à l'orgueil des mortels ?
 L'espoir du Trône a fait les fameux criminels ,
 Et , fausse trop souvent , cette altière sagesse
 N'attend qu'un crime heureux pour montrer sa
 basse.

E D O U A R D.

Le perfide !

V O L F A X.

Je crains , autant que sa fureur ,

Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :
Par ces vains préjugés , entraînés dans ses brigues ,
Tous croiront vous servir en servant ses intrigues :
De la rebellion l'étendard abhorré
Deviendrait dans ses mains un étendard sacré....
E D O U A R D.
Va : qu'on l'amène ici..... Mais que vois-je ? Il s'avance.

S C E N E V I I.

ÉDOUARD , VORCESTRE , VOLFAX ;

V O R C E S T R E.

DAIGNEZ remplir , Seigneur , ma dernière
espérance ;
Si le Ciel m'eût permis de consacrer toujours
Au bien de cet Etat mes travaux & mes jours ,
J'eusse été trop heureux : par un destin contraire ,
Forcé , vous le savez , au malheur de déplaire ;
Trop vrai pour me trahir , je dois , fuyant ces
lieux ,
Soustraire à vos regards un objet odieux.

Souffiez donc qu'aujourd'hui , dans un obscur
aïe ,
Inutile à l'Etat , moi-même je m'exile ;
Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
Pour la félicité d'un Peuple généreux ,
J'attendrai , sans regret la fin de ma carrière ,
Si , d'un dernier regard honorant ma prière ,
Vous conservez , Seigneur , par de justes projets ,
Le premier bien d'un Roi , l'amour de vos
Sujets.

ÉDOUARD.

Vous apprendrez dans peu ma volonté suprême ;
Sortez.

SCENE VIII.

ÉDOUARD , VOLFAX.

ÉDOUARD.

Q'AI-JE entendu ? qu'en croiras-tu
toi-même ?

Peut-on le soupçonner de tramer un forfait ,
Quand il fuit & ne veut qu'un exil pour bien-
fait ?

VOLFAX.

Seigneur , ainsi que vous , sa démarche m'é-
tonne ?

Que ne puis-je penser qu'à tort on le soup-
çonne ?

Mais

Mais deux garans trop sûrs de cette trahison ,
Malgré moi , m'ont conduit au-delà du soup-
çon.

Je dirai plus , Seigneur ; le zele , qui m'éclaire ,
Me fait jour à travers ce ténébreux mystere ;
Par le pas qu'il a fait , je le crois convaincu ;
Le crime prend souvent la voix de la vertu.
Oui , ce même départ qu'apprête l'infidele ,
Est de sa trahison une preuve nouvelle.
S'il vous fait consentir à son éloignement ,
C'est pour tromper vos yeux , & fuir plus sûre-
ment.

Cet exil prétendu que ses vœux vous demandent ,
Joindra peut-être un Chef aux traîtres qui l'at-
tendent.

Dans ces climats conquis , placés tous par son
choix ,

Ceux qui regnent pour vous , marcheront à sa
voix :

Tout le seconde enfin , & tout veut qu'on le
craigne ;

S'il demeure , il conspire ; & s'il échappe , il
regne.

Tout dépend d'un instant , il peut vous pré-
venir :

Sous des prétextes vains , sa fille , prête à fuir ,
Va sans doute habiter une terre ennemie ;

Et dans ce même instant peut-être qu'Eugénie....

E D O U A R D.

Elle fuit !... C'en est trop ; prévenons des ingrats :

Je m'en fie à ton zèle , observe tous leurs pas :

Je veux dès ce moment m'éclaircir sur son crime ;

Et , s'il n'est que trop vrai que , trompant mon estime ,

Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits ,

Je n'aurai pas long-temps à craindre des forfaits.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

NON, Madame, à vos vœux rien ici ne s'op-
pose ;

Le Roi veut vous parler : j'en ignore la cause ;
Mais ne redoutez rien. Vorceſtre dans les fers
Met enfin votre eſpoir à l'abri des revers ;
Sur la foi des témoins que j'ai ſu lui produire,
Edouard convaincu me laiſſe tout conduire :
Dans ſon courroux pourtant, inquiet, conſ-
terné ,

Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné ;
Mais il vient.



S C E N E I I.

ÉDOUARD , ALZONDE , *sous le nom
d'Aglæé.*

A L Z O N D E.

PAR votre ordre en ces lieux appelée,
Quel soin vous intéresse au sort d'une exilée ?
Puis-je espérer , Seigneur , qu'un secours géné-
reux

Va mettre fin aux maux d'un destin rigoureux ?

E D O U A R D.

Oui , fidelle Aglaé , pour terminer vos peines ,
Attendez tout de moi , si vous calmez les
miennes ;

De ce funeste jour vous savez les malheurs ,
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs :
Accablé de remords , de tristesse & de crainte ,
Mais comptant sur vos soins , je parle sans con-
trainte ;

Vous me voyez rempli du désespoir amer ,
D'affliger , d'alarmer ce que j'ai de plus cher.
L'amitié , je le fais , avec elle vous lie :
C'est vous intéresser que nommer Eugénie.
Si vous chérissiez donc sa gloire & son bonheur ,
Et si jamais l'amour a touché votre cœur ,
Sauvez-la , sauvez-moi : par un récit fidele

Allez la rassurer dans sa frayeur mortelle ;
On accuse son pere , il n'est point condamné ;
A la rigueur des loix s'il semble abandonné ,
Des fureurs d'un Amant qu'elle excuse le crime :
J'ai moins prétendu perdre un Sujet que j'estime ,

Qu'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour :
L'Amour va réparer le crime de l'Amour.
Oui , fût-il condamné , le sang de ce que j'aime
Est sacré dans ces lieux, ainsi que le mien même ;
Sans le sceau de ma main les loix ne peuvent rien :

Le coupable est son pere , & son pere est le mien.
Qu'elle vienne ; elle fait mon trouble & sa puissance ,

Qu'un seul de ses regards enchaîne ma vengeance ;

J'espere tout du fort , puisqu'il a confié
La cause de l'amour aux soins de l'amitié.

Je ne veux qu'une grace : à mes feux moins contraire ,

Qu'elle n'écoute plus un préjugé sévere ,
Que par un tendre Amant son front soit couronné ,

Qu'elle accepte mon cœur , & tout est pardonné.

A L Z O N D E.

Seigneur , si vous voulez le bonheur de sa vie ,
Si vous daignez m'en croire , oubliez Eugénie ;

On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné ,

Par lui-même à l'exil , aux larmes condamné.

Sans lui faire acheter la grace qu'elle espere ,

Sans troubler son repos , terminez sa misere.

N'attendez pas qu'ici , pleurant à vos genoux ,

Elle vienne arrêter un funeste courroux :

Sûre que l'équité va lui rendre son pere ,

Sa vertu ne fait point descendre à la priere ;

Mettez fin à ses maux , si vous y prenez part ,

Et faites son bonheur en souffrant son départ.

E D O U A R D.

Moi ! que pour son bonheur je m'intéresse encore ,

Tandis que sur la foi des feux que je déplore ,

La cruelle se plaît à faire mon malheur ,

Me brave avec orgueil , me fuit avec horreur !

Il en faut à ma gloire épargner la foiblesse ;

Vengeons d'un même coup mon Trône & ma tendresse ;

Pour sauver un proscrit , que peut-elle aujourd'hui ,

Quand elle est à mes yeux plus coupable que lui ?....

Que dis-je ! Quand je puis terminer tes alarmes ,

Quand la main d'un Amant doit effuyer tes larmes ,

Je livrerois ton pere au glaive d'un bourreau !

J'attacherois tes yeux sur un affreux tombeau !
O ma chere Eugénie ! Ah ! punir ce qu'on
aime ,

Frapper un cœur chéri , c'est se frapper soi-
même :

Non , son seul souvenir désarme mon transport.
Il faut , chere Aglaé , faire un dernier effort ;
S'il reste quelqu'espoir à mon ame enflammée ,
Rassurez , ramenez Eugénie alarmée :

Qu'abrégeant à la fois sa peine & mon tour-
ment ,

Au Tribunal d'un Juge elle trouve un Amant.
Dites-lui mon amour , mes pleurs , ma fureur
même ,

Tout est justifié par un amour extrême :
Mais si fidelle encore à de fausses vertus ,
Si pour le vain honneur d'un superbe refus ,
Trop sûre qu'arrétant un jugement sévere ,
Mon cœur va prononcer la grace de son pere ,
Evitant ma présence , & fuyant ce Palais ,
Elle bravoit mes feux , mon courroux , mes
bienfaits ;

Il m'en coûtera cher ; mais j'atteste la gloire
Que de ses vains attraits j'efface la mémoire ,
Et son pere , à l'instant déchu de tous ses droits ,
N'est plus qu'un criminel que j'abandonne aux
loix ;

Ne perdez point de temps ; allez , je vous confie
Mes desseins , mon espoir , le secret de ma vie ;

Priez , promettez tout , effrayez , s'il le faut :
Un mot va décider le Trône ou l'échaffaud ;
Son sort est dans ses mains : allez , qu'elle pro-
nonce ;
Le destin de mes jours dépend de sa réponse.

S C E N E I I I .

A L Z O N D E .

J E ne formois donc pas un frivole soupçon ;
Trop heureuse rivale !... Ah ! que dis-je ! & quel
nom !
N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire ,
Et rendu tout mon cœur au soin de la Vic-
toire !...
Quoi , des soupirs encor reviennent me trahir !
Falloit-il le revoir , s'il falloit le haïr ?
Ton supplice est entier , Amante infortunée !
Il ne manquoit aux maux qui font ta destinée ,
Que d'entendre d'un cœur dont tu subis la loi ,
Des soupirs échappés pour une autre que toi.
Je n'en puis plus douter , & , pour comble d'ou-
trage ,
On veut que leur bonheur soit encor mon ou-
vrage !
J'en rends grace au destin : ce soin qui m'est
commis

M'aide à désespérer mes cruels ennemis ;
 Dans le sang le plus cher , répandu par ma haine,
 Que tout ici gémissé & souffre de ma peine ;
 On retranche à l'horreur de ses maux rigoureux,
 Ce qu'on en peut verser sur d'autres malheureux :
 Tremble , crédule Amant ; en frappant ce qu'il
 aime ,
 L'Amour est plus cruel que la haine elle-même.
 Mais ma rivale vient ; cachons-lui son bonheur ,
 Dissimulons ma rage , & trompons sa douleur.

SCÈNE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

AH ! ma chère Aglaé , dans quel temps déplorable
 Me laissez-vous livrée à l'effroi qui m'accable ?
 Ismene ne vient point en dissiper l'horreur ;
 Tout me fuit , tout me laisse en proie à ma douleur.

ALZONDE.

Si vous en voulez croire & ma crainte & mon
 zele ,
 Fuyez , chère Eugénie , une terre cruelle ;

Des mêmes délateurs je redoute les coups ,
Peut-être leur fureur s'étendrait jusqu'à vous ;
Il en est temps encor , fuyez.

E U G E N I E.

Moi , que je fuie ?

Je crains , mais pour mon pere , & non pas pour
ma vie.

S C E N E V.

ALZONDE , *sous le nom d'Aglaé* ;
EUGÉNIE , ISMENE.

E U G E N I E.

EH bien , que m'apprends-tu ?

I S M E N E.

Le silence & l'effroi

Environnent les lieux qui nous cachent le Roi ;
Je n'ai vu que Volfax : il me suit , & peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vu naître ,
Madame , vous pourrez les apprendre de lui.

E U G E N I E.

Vous , ma chere Aglaé ; vous , mon unique appui :
Pénétrez jusqu'au Prince ; allez , tâchez d'ap-
prendre
Si , suspendant ses coups , il daigne encor m'en-
tendre.

De la vertu trahie exposez le malheur ,
 Et s'il parle de moi... Dites-lui ma douleur ;
 Dites-lui que j'espère en proie à tant d'alarmes ;
 Que je n'aurois pas cru qu'il fût couler mes larmes ,
 Qu'il voulût mon trépas , & qu'aujourd'hui sa
 main
 Dût conduire le fer qui va percer mon sein.

SCENE VI.

EUGÉNIE, VOLFAX, ISMENE.

EUGÉNIE.

RASSUREZ - MOI , Milord ; quel forfait se prépare ?

De l'auteur de mes jours quel malheur me sépare ?

VOLFAX.

Un ordre souverain l'a commis à mes soins ;
 C'est tout ce que je fais.

EUGÉNIE.

Puis-je le voir du moins ?

Vous le plaindrez sans doute ; une ame généreuse
 Ne voit point sans pitié la vertu malheureuse.
 Venez , guidez mes pas ; il n'est point de danger ,
 Point de mort qu'avec lui je n'ose partager.

V O L F A X.

Vous ne pouvez le voir , & les Juges , peut-être ,
Devant eux à l'instant vont le faire paroître.

E U G E N I E.

Des Juges ! De quel crime a-t-on pu le charger ?
Quel Citoyen plus juste ose l'interroger ?....

V O L F A X.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'approche,
Un Sujet rarement est exempt de reproche.

E U G E N I E.

Arrêtez ; à ses mœurs votre respect est dû ;
La vertu dans les fers est toujours la vertu.
Sa probité toujours éclaira sa puissance.
Que , pour des cœurs voués au crime , à la ven-
geance ,

Le premier rang ne soit que le droit détesté
D'être injuste & cruel avec impunité ;
Pour les cœurs généreux que l'honneur seul ins-
pire ,

Ce rang n'est que le droit d'illustrer un Empire ,
De donner à son Roi des conseils vertueux ,
Et le suprême bien de faire des heureux.
Toi qui , peu fait sans doute à ces nobles maxi-
mes ,

Oses ternir l'honneur par le soupçon des crimes ,
Tu prends pour en juger des modèles trop bas ,
Respecte le malheur , si tu ne le plains pas.
Apprends que dans les fers la probité suprême
Commande à ses tyrans, & les juge elle-même :

Mais

Mais c'est trop m'arrêter , & tu pourrois penser
Qu'à briguer ton appui je daigne m'abaisser ;
Le Trône seul a droit de me voir suppliante :
Je vais.....

V O L F A X.

Un ordre exprès s'oppose à votre attente ;
Du Trône , dans ce jour , tout doit être écarté ,
Madame , & votre nom n'en est pas excepté.

S C E N E V I I.

E U G É N I E , I S M E N E.

E U G E N I E.

D'UN Tribunal cruel on m'interdit l'entrée !
O mon pere ! ô forfait ! sa perte est assurée ;
Du parricide affreux qu'apprête leur fureur ,
Mon sang glacé d'effroi me présage l'horreur.

I S M E N E.

Ses amis , sa vertu , la voix de la Justice....

E U G E N I E.

Est-il des droits sacrés , si l'on veut qu'il périsse :
Et des amis , dis-tu ! Quel nom dans ce séjour !
La sincère amitié n'habite point la Cour ;
Son fantôme hypocrite y rempe aux pieds d'un
maître ;

Tout y devient flatteur , tout flatteur cache un traître.

Eût-il gagné les cœurs par ses bienfaits nombreux ,

Ose-t-on être encor l'ami d'un malheureux ?

De la Cour un instant change toute la face ;

Tout vôle à la faveur , tout quitte la disgrâce :

Ceux même qu'il servit ne le défendront pas :

Le jour d'un nouveau regne est le jour des ingrats.

Mais quel affreux silence & quelle solitude

Chaque moment ajoute à mon inquiétude ?

Instruite de ma crainte , Aglaé ne vient pas :

Allons la retrouver ; elle me fuit : hélas !

Je ne le vois que trop ; sa tendresse , sans doute ,

Craint de me confirmer le coup que je redoute.

SCENE VIII.

ARONDEL, EUGÉNIE, ISMENE.

A R O N D E L.

DANS ce séjour coupable où tout change aujourd'hui ,

Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui ,

Si par des sentimens au-dessus du vulgaire ,

Jusques dans ses malheurs la vertu vous est chère ,

Qu'en ces funestes lieux par vous je sois guidé:
Parlez, daignez m'apprendre où Vorcestre est
gardé?

EUGENIE.

Généreux étranger, mortel que je révere,
Qui vous rend si sensible au malheur de mon
pere?

ARONDEL.

Vous, sa fille? O bonheur !....

EUGENIE.

Quelle tendre pitié,
Quel héroïque effort vous conduit?

ARONDEL.

L'amitié.

D'un cœur solide & vrai vantez moins la confiance,
tance,

Le devoir n'a point droit à la reconnoissance.

Le Trône est entouré d'un peuple adulateur,

Et l'ami d'un heureux n'est souvent qu'un flat-
teur :

J'étois de sa vertu l'adorateur fidele,

Elle reste à son cœur, je lui reste avec elle.

Je serois ignoré dans ce séjour nouveau;

Car quoique cette Cour ait été mon berceau,

Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma
vie,

Me rendent étranger au sein de ma Patrie;

Mais puisqu'encor propice en ce jour de cour-
roux,

Le Ciel daigne m'entendre & m'adresser à vous ,
Madame , à vos regards je paroïs sans mystère ;
Vous voyez Arondel , l'ami de votre pere :
Tandis qu'on ne l'a vu que puissant & qu'heu-
reux ,

J'ai fui de la faveur le séjour fastueux ,
Et je n'ai point grossi cette foule importune
Qui venoit à ses pieds adorer la fortune :
Mais lorsque tout s'éloigne , & qu'il est oublié ,
Je reviens , & voici le jour de l'amitié.

E U G E N I E.

O présage imprévu d'un destin plus prospère !
Puisqu'il vous rend à nous , le Ciel est pour mon
pere.

A R O N D E L.

Quand pour lui revenu , j'apportoïs des secrets
Dûs au soin d'un Etat heureux par ses bienfaits,
Quoi ! je le vois trahi dans ces mêmes contrées
Où je comptois revoir ses vertus adorées !
Quels lâches imposteurs ont causé ses revers ?
Tout abandonne-t-il Worcestre dans les fers ?
N'est-il plus à la Cour une ame assez hardie
Pour oser s'élever contre la calomnie ?
O toi , qui dans des temps dont je garde les
mœurs ,

Inspirois nos ayeux , & faisois les grands cœurs,
Vérité généreuse , es-tu donc ignorée ,
Et du séjour des Rois à jamais retirée ?
Nourri loin du mensonge & de l'esprit des Cours,

J'ignore de tout art les obliques détours ;
 Mais libre également d'espérance & de crainte ,
 J'agirai sans foiblesse & parlerai sans feinte :
 On expose toujours avec autorité
 La cause de l'honneur & de la vérité.
 Commandez , j'obéis : nul péril ne m'étonne ;
 Qui ne craint point la mort , ne craint point qui
 la donne.

E U G E N I E.

Que puis-je décider ? vous-même guidez-moi ;
 Je ne fais que gémir en ces momens d'effroi :
 Volfax garde mon pere , il en veut à sa vie ;
 J'ai vu dans ses discours la bassesse & l'envie.
 Ah ! si dans cet instant des Juges ennemis
 Décidoient qu'en secret... Ah ! Mylord , j'en
 frémis !

Allons , servez de guide à mon ame égarée :
 Du lieu qui le renferme environnons l'entrée ;
 Et si des assassins lui vont percer le flanc ,
 Ils n'iront jusqu'à lui que couverts de mon
 sang.

A R O N D E L.

Non : il faut plus ici qu'une douleur stérile ;
 Forcez des Courrisans la cohorte servile ;
 Confondez l'imposture , éclairez l'équité ,
 Et jusqu'au Trône enfin portez la vérité :
 Au zele d'un ami laissez le soin du reste ,
 Votre zele confondra cette ligue funeste ;

Ou , si pour le sauver mes soins sont superflus ,
Quand il expirera je n'existerai plus.

S C E N E I X.

EUGÉNIE , ISMENE.

EUGÉNIE.

ALLONS , puisqu'il le faut , tâchons de voir
encore

Celui que je devois haïr , & que j'adore !

Il me rendra mon pere ; oui , son cœur n'est
point fait

Pour commander le meurtre & souscrire au
forfait ;

Mais , si pour le fléchir , pour vaincre l'impof-
ture ,

Ce n'étoit point assez des pleurs de la nature ,

Toi , dont jamais je n'eusse imploré le secours ,

Si je ne l'implorois pour l'auteur de mes jours ;

Amour , viens dans son cœur guider ma voix
tremblante ,

Et prête ta puissance aux larmes d'une Amante.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

AS-TU servi les vœux d'un cœur désespéré ?
Au gré de ma fureur tout est-il préparé ?

AMÉLIE.

Vos ordres sont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haine
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraîne :
Mon sort me veut coupable , il y faut consentir ;
Ne laissons plus au Roi l'instant d'un repentir :
L'infidèle rapport que je viens de lui faire ,
Vainement a paru redoubler sa colere.
Incertain , furieux , attendri tour-à-tour ,
Jusques dans sa fureur j'ai connu son amour ;
Il nommoit Eugénie , il partage sa peine ;
S'il l'entend , il fait tout ; s'il la voit , elle est
Reine.

La grace de Vorcestre est le prix d'un soupir :
Je connois trop l'amour , il ne fait point punir.
Quoi ! ces périls , ces pleurs n'auroient servi
 qu'à rendre
Ma rivale plus chere & son amant plus tendre !
Il est temps de frapper : pour combler tes rigueurs ,
N'étoit-ce point assez d'unir tous les malheurs ,
Ciel ? falloit-il aussi rassembler tous les crimes ,
Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes ?
Vengeance , désespoir , vertus des malheureux ,
Je n'espère donc plus que ces plaisirs affreux
Que présente à la haine , à la rage assouvie ,
L'aspect d'un ennemi qu'on arrache à la vie.

*S C E N E I I.**ALZONDE , VOLFAX , AMÉLIE.**A L Z O N D E.*

EH bien , qu'attendez-vous ? quelle lente fureur !

Un crime sans succès perd toujours son auteur :
Songez que si le Roi voit Eugénie en larmes....

V O L F A X.

Madame , épargnez-vous d'inutiles alarmes ;
Aux cris dont sa douleur vient remplir ce Palais ,

Du Trône jusqu'ici j'ai su fermer l'accès
Solitaire & plongé dans un morne silence,
Edouard laisse agir mes soins & ma vengeance;
Et l'on n'interrompra ce silence fatal,
Qu'en lui portant l'arrêt qui proscriit mon rival.
Tout nous seconde enfin, sa ruine est certaine:
Jaloux de son crédit, & liés à ma haine,
Ses Juges vont hâter son arrêt & sa mort:
Vos vœux seront remplis; je commande en ce
Port,

Madame, & dès demain cessant d'être captive,
Pour revoir vos Etats vous fûirez cette rive.

A L Z O N D E.

Pardonnez-moi mon ennemi · mon funeste courroux
Ne sera point oisif en attendant vos coups.

S C E N E I I I.

V O L F A X.

L'ABÎME est sous tes pas, ambitieuse Reine,
Tu crois que je te sers, je ne sers que ma haine;
Mon rival abattu, je comble tes revers;
Je me suffis ici, je te nomme & te perds:
Mon sort s'affermira par leur chute commune;
Point de lâches remords; accablons l'infortune.
Mais quel est l'Etranger qui s'est offert à moi?
Il prétend voir, dit-il, ou Voicesire ou le Roi;

Peu commune à la Cour , sa fermeté m'étonne ,
Je n'ai pu m'éclaircir sur ce que je soupçonne ;
Pour surprendre un secret qu'il craint de dévoiler ,
Je veux qu'à mon rival il vienne ici parler.

S C E N E I V.

VOLFAX , GLASTON , GARDES.

V O L F A X.

GARDES , faites venir Vorcestre en ma présence ;
Vous , fidele Glaston , veillez dans mon absence :
Caché près de ces lieux , tandis que j'entendrai
D'un entretien suspect le secret ignoré ,
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite :
C'est son ordre absolu que ma voix vous répète.



SCENE V.

VORCESTRE , VOLFAX , GARDES.

VORCESTRE.

QUE dois-tu m'annoncer ? Ne faut-il que mourir ?

VOLFAX.

Un Etranger demande à vous entretenir ;
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire ;
Edouard le permet : Gardes , qu'on se retire.

SCENE VI.

VORCESTRE , *seul.*

EH ! qui peut me chercher dans ces funestes lieux ?

Est-ce un heureux secours que m'adressent les Cieux ?

Quel que soit l'inconnu que je vais voir paroître.
Dieu juste ! fais du moins qu'il ne soit point un traître ,

Que je puisse par lui détruire un attentat ,
Non pour sauver mes jours , mais pour sauver l'Etat ,

Où respire , où gémit ma fille infortunée ?
Tu connois sa vertu , conduis sa destinée....
Quand j'éprouve des maux qui semblent n'être
faits
Que pour être la honte & le prix des forfaits ,
Je ne t'accuse point , arbitre de ma vie :
Lorsque la liberté , l'ame de la Patrie ,
Voit dégrader ses droits , voit tomber sa grandeur ,
La mort est un bienfait , & non pas un malheur....
Ignorât-on le sort que nous devons attendre ,
Et sous quels Cieux nouveaux notre esprit va se rendre ?
Le desir du néant convient aux scélérats.
Non , je ne puis penser que la nuit du trépas
Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre
ame ,
Qu'alluma l'Immortel d'une céleste flamme ;
La vertu malheureuse en ces jours criminels ,
Annonce à ma raison les siècles éternels :
Pour la seule douleur la vertu n'est point née ,
Le Ciel a fait pour elle une autre destinée ;
Plein de ce juste espoir , je m'élève aujourd'hui
Vers l'Etre bienfaisant qui me créa pour lui....
Mais qui s'avance ici ?



SCENE VII.

ARONDEL, VORCESTRE.

VORCESTRE.

QUEL dessein vous amene ?

ARONDEL, *l'embrassant.*

Cher Vorcestre !...

VORCESTRE.

Que vois-je ? Ah ! je m'en crois à
peine....

Quoi ! c'est vous , Arondel ! c'est vous que je
revois ,

Et que j'embrasse , hélas ! pour la dernière fois !
Dans cet instant mêlé de joie & de tristesse ,
De mes sens interdits soutenez la foiblesse....

Que venez-vous chercher aux portes de la mort ?
Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux
fort ?

Quel désert à mes soins cachoit vos destinées ?
Privé de vous , hélas ! j'ai perdu mes années ,
Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes
souhaits ,

Que pour sentir l'horreur de vous perdre à ja-
mais ?

A R O N D E L.

Ne donnons point ce temps à d'inutiles plaintes;
Osez briser vos fers , & dissipez nos craintes :
Le jour déjà plus sombre aide à tromper les
yeux ,

Je reste ici : pour vous , abandonnez ces lieux ,
Fuyez avec horreur une indigne Patrie ;
Déjà par mes conseils , par les soins d'Eugénie
Une barque s'apprête : allez , passez les mers ;
Vivez , si vous m'aimez ; cette garde , ces fers ,
Ces murs n'alarment point une ame magna-
nime ;

L'appareil de la mort n'étonne que le crime ;
Souffrez qu'en vous sauvant , l'intrépide amitié
Prenne l'emploi du Ciel qui vous laisse oublié.

V O R C E S T R E.

J'emploirois pour la vie un lâche stratagème !
Je pourrois à la mort exposer ce que j'aime !
Je ne crains rien pour moi : pour vous seul j'ai
frémi ;

Fuyez , abandonnez un malheureux ami :
Je sens comme ma fin , l'instant qui nous sé-
pare :
Mais fuyez , craignez tout dans ce Palais bar-
bare :

Je mourrai doublement si vous y périssez.

A R O N D E L.

J'aurois cru qu'en m'aimant vous m'estimiez
assez

Pour devoir m'épargner le soupçon de la
crainte ,

Et me croire au-dessus du sort & de la plainte :
Vous me connoîtrez mieux : si vous voulez
périr ,

Je ne vous quitte point , Ami , je fais mourir :
Convaincu , comme vous , du néant de la vie ,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie ?

Aveugle sur son être , incertain , accablé ,
Dans ce séjour mortel le Sage est exilé ;
Il voit avec transport la fin de la carrière
Où doit naître à ses yeux l'immortelle lumière :
Dans cette nuit d'erreurs la vie est un sommeil ,
La mort conduit au jour , & j'aspire au réveil ;
Mais suspendant ici cette sagesse austère ,
Ne songez aujourd'hui qu'au tendre nom de
pere.

Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous ,
Eugénie en ce lieu seroit à vos genoux.

Prête à chercher la mort , résolue à vous suivre ,
Ah ! si sa tendre voix vous conjuroit de vivre ,
Vous refuseriez-vous à sa vive douleur ?

Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le
cœur ?....

Ignorez-vous l'opprobre où vous expose un
traître ?

Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-
être....

O honte ! quoi ! tomber sous cette indigne
main !

Fuyez , je crois déjà voir le glaive assassin.

V O R C E S T R E.

Quelle que soit la main qui m'ôtera la vie ,
Qui meurt dans sa vertu , meurt sans ignominie.

A R O N D E L.

La gloire , je le fais , devoit suivre une mort ,
L'ouvrage de la fraude & le crime du sort ;
Mais à tout condamner la foule accoutumée ,
Sur le crime apparent flétrit la renommée.
Qui pourroit se défendre & ne le daigne pas ,
Veut perdre avec le jour l'honneur de son tré-
pas.

V O R C E S T R E.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle-même :
Ce n'est point son renom , ce n'est qu'elle que
j'aime ;

Que l'Univers approuve ou condamne mes fers ,
Ami , vous m'estimez ; voilà tout l'Univers.
A parler pour mes jours si mon cœur se refuse ,
Je fais mon plus grand crime , il n'admet point
d'excuse ;

Et l'innocence enfin , peu faite à supplier ,
Ne descend point au soin de se justifier :
En conservant mes jours , je perdrais votre
estime ,
Si je pouvois remper sous la main qui m'op-
prime ;
Si l'aspect de ma fin pouvoit m'intimider ,
Je fais quitter la vie , & non la demander.

Retournez vers ma fille , & cessant de m'abattre ,
Ami , ne m'offrez plus ses larmes à combattre ;
Les maux , les fers , la mort , je puis tout sur-
monter ;

Je n'ai que sa douleur & vous à redouter.

Epargnez-moi l'horrent où ce moment me livre ,
Au nom de ma tendresse ordonnez-lui de vivre ;
Au nom de l'Amitié , dont les augustes nœuds
Survivent au trépas dans les cœurs vertueux ,
Qu'elle me trouve en vous , & qu'elle vous soit
chère ;

Quand je meurs , mon ami de ma fille est le pere ;
Je vivrai dans vos cœurs : que ma mort à jamais
Emporte votre estime & non pas vos regrets.

A R O N D E L.

Ainsi , rien ne fléchit ce courage intrépide....

Je me livre moi-même au transport qui vous
guide :

Eh bien ! cruel ami , puisqu'immolant vos jours ,
Vous refusez de fuir , il faut d'autres secours ;
Je vous dois des conseils dignes d'un cœur su-
blime.

Le supplice a toujours l'apparence du crime :
Sauvez de cet affront votre nom respecté ,
Et marquez-le du sceau de l'immortalité :
Périr sous les regards du traître qui vous brave ,
Périr dans les tourmens , c'est périr en esclave.
Non , il faut mourir libre , & décider sa fin ;
Un cœur indépendant doit faire son destin :

Des sens épouvantés étouffant le murmure ,
Un cœur vraiment Anglois s'affervit la nature ,
Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers ,
Il fait vaincre la mort , l'effroi de l'Univers.
Pour vous affranchir donc au sein de l'esclavage,
Pour tromper vos tyrans , & confondre leur
rage ,

Je vais.... glacé d'horreur & saisi de pitié ,
Vous fournir un secours dont frémit l'amitié.
Je frissonne en l'offrant.... mais un devoir austère

M'impose malgré moi ce cruel ministère.
Vous êtes désarmé.... ce poignard est à vous ;
Que votre sein ne soit percé que de vos coups :
Prenez ce fer , frappez , je m'en réserve un
autre ,

Trop heureux que mon ame accompagne la
vôtre ,

Et qu'admirant un jour ce généreux courroux ,
Londres nomme l'Ami qui tomba près de vous !

V O R C E S T R E.

Quelqu'honneur qu'à ce sort la multitu de attache ,

Se donner le trépas est le destin d'un lâche ;
Savoir souffrir la vie , & voir venir la mort ,
C'est le devoir du Sage , & ce sera mon sort ;
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime :
souvent il est foiblesse , & toujours il est crime ;
La vie est un dépôt confié par le Ciel ;

Oser en disposer , c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la Sagesse immortelle ,
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.

N'outrons point les vertus par la férocité ,
Restons dans la nature & dans l'humanité.
Garde ce triste don ; ton ami ne demande
Qu'un service important que l'Etat te commande.

Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis ,
Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris ,

Quand l'apportant au Roi , j'ai trouvé l'esclavage ;

Porte-le : d'un perfide il y verra l'ouvrage...



SCENE VIII.

VOLFAX, VORCESTRE, ARONDEL,
GARDES.

V O L F A X.

HOLA, Gardes, à moi ! saisissez-les tous deux.

ARONDEL, *frappant Volfax du poignard
qu'il tenoit encore.*

Voilà ton dernier crime ; expire , malheureux.
(*Il jette le poignard.*)

(*Aux Gardes.*)

Faites votre devoir : je suis prêt à vous suivre.
Vous vivrez , cher Vorcestre , ou je cesse de
vivre.

(*On l'emmene.*)

V O R C E S T R E.

Séparés si long-temps , deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour se voir réunis ?





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD.

Où, je vais confirmer l'arrêt de son supplice ;

Qu'avant tout cependant , cet ami , ce complice,
Qui s'obstine au silence , & brave le danger ,
Soit conduit devant moi : je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du Palais Eugénie éplorée
Depuis long-temps , Seigneur , en demande l'entrée.

ÉDOUARD.

Qu'elle paroisse ; allez.



SCENE II.

ÉDOUARD.

JE vais la voir enfin :

Je tremble... Je frémis... Quel sera mon destin?
Qu'Eugénie à mon cœur laisse au moins l'espé-
rance ,

Et je lui rends son pere.... O Ciel ! elle s'avance !
Sa grace est dans ses yeux.

SCENE III.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

POUR la dernière fois
Je puis enfin , Seigneur , vous adresser ma voix :
Mon pere est condamné. Souverain de sa vie ,
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie ?

ÉDOUARD.

Je pouvois le sauver quoiqu'il fût convaincu :
Il va mourir , Madame , & vous l'avez voulu.

EUGÉNIE.

Le plus juste des Rois permettra-t-il le crime ?

D'infâmes délateurs , qu'un vil espoir anime ,
Ont osé le charger du plus noir attentat ,
Des traîtres ont jugé le soutien de l'Etat ;
Que son maître le juge , ou , s'il faut qu'il pé-
risse ,

Si , détournant les yeux , vous souffrez l'injus-
tice ,

S'il n'obtient plus de vous un reste d'amitié ,
A ma douleur du moins accordez la pitié ;
Ma vie est attachée à celle de mon pere :

Ainsi donc par vos coups je perdrois la lumiere!..
Mais dans vos yeux , Seigneur , je lis moins de
courroux :

Achevez , pardonnez , je tombe à vos genoux.

E D O U A R D , *la relevant.*

En quel état vous vois-je , ô ma chere Eugénie ?
Vous l'objet de mes vœux , vous l'espoir de ma
vie.

Commandez en ces lieux ; n'accablez plus mon
cœur

Du remords d'avoir pu causer votre douleur.

Quoi ! c'est vous qui priez ! c'est moi qui vous
afflige !

A quels affreux excès votre haine m'oblige !
Terminez d'un seul mot ma peine & votre effroi :
Régnez : au même instant donnant ici la loi ,
Vous dérobez Vorcestre au coup qui le menace ;
C'est moi qui dans ce jour vous demande sa
grace ,

EUGENIE.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang.

Vous savez quel devoir m'éloigne de ce rang.

EDOUARD.

Oui, je fais mon malheur; ce jour épouvantable,
Quand j'en doutois encore, & m'éclaire & m'accable :

Cessez de m'opposer des détours superflus,
Cruelle ! je vois trop d'où partent vos refus.

Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux font votre
peine,

Sous le nom du devoir vous déguisez la haine ;
Vous le voulez, Madame ; il faut y consentir :

De mon cœur déchiré cet amour va sortir :

C'en est fait; mais songez qu'après cette victoire,
Si je puis l'obtenir, je suis tout à ma gloire ;

Qu'à ma gloire rendu, n'agissant plus qu'en
Roi,

Un pardon dangereux ne dépend plus de moi ;

La justice a parlé, je lui dois sa victime....

Vous voyez la fureur, & l'amour qui m'anime,
Madame, prononcez.... c'est le dernier moment ;

Le maître va parler, si l'on brave l'amant.

EUGENIE.

Où me réduisez-vous, Seigneur ? Jugez vous-même

A quel horrible état, à quel tourment extrême

Me

Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux ,

Pour qui le Ciel n'a fait qu'un destin rigoureux :

Tel est mon sort cruel : je veux sauver mon pere ;
Mais soit qu'à vos dessein je ne sois plus contraire ,

Soit que je m'y refuse en ce dernier moment ,
Ce pere infortuné périr également ;

Le supplice l'attend , si je vous suis rebelle ;
Il meurt de sa douleur , si je trahis son zele.

E D O U A R D.

C'est trop prier en vain , & c'est trop m'avilir :
Perdons des furieux , puisqu'ils veulent périr.

(*Il veut sortir.*)

E U G E N I E.

Ah! Seigneur, arrêtez... & qu'enfin ma tendresse...
(*A part.*)

Que vais-je dire ?.... Hélas !.... Surmontons ma
foiblesse.

Puisqu'il est vrai , Seigneur , qu'un aveugle courroux

Est le seul sentiment qui vous reste pour nous ,
Accordez-moi du moi une grace dernière :

Qu'on ne me ferme plus la prison de mon pere ,
Que l'embrassant encor , qu'expirant dans ses
bras ,

Je m'arrache à l'horreur d'apprendre son trépas.

ÉDOUARD.

L'inflexible rigueur de cette ame hautaine
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haine;
Sans ses tristes conseils, sans son farouche esprit,
Pour me haïr toujours, votre cœur vous suffit...
Je ne me connois plus dans ce cruel outrage...
Vos malheurs & les miens vont être votre ouvrage.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE.

○ Rigoureux devoir !... Mes cris sont superflus,

Et mes gémissemens ne l'attendrissent plus...
Faut-il tout avouer ?... M'entendra-t-il encore ?...

(*Des Gardes entrent, précédant Arondel.*)

Quel est cet appareil, ce trouble que j'ignore ?



SCENE V.

EUGÉNIE, ARONDEL, GARDES.

EUGÉNIE.

AH ! Mylord , c'en est fait ; je vais chercher la mort.

ARONDEL.

Arrêtez.... Elle fuit....

SCENE VI.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL.

QUEL est donc notre sort ?
Qu'attend - on ? Et pourquoi me laisse-t-on la vie ?

Ton crime est il comblé , trop ingrate Patrie ?
Renversant de tes loix le plus ferme soutien
As - tu sacrifié ton dernier Citoyen ?
Qu'est devenu Vorcestre ? Affreuse incertitude !
Ne puis-je m'éclaircir dans mon inquiétude ?

H ij

Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort ,
Revient à chaque instant multiplier la mort.

(*Aux Gardes.*)

Vous , Ministres du meurtre & de la tyrannie ,
Si chez vous la pitié n'est point anéantie ,
Répondez , rassurez mon esprit incertain ,
Ou comblez les horreurs de mon affreux destin...
Vous ne répondez rien ? Ce farouche silence ,
Barbares , m'apprend trop ce qu'il faut que je
 pense.

Il est donc mort ! Frappez , terminez mon mal-
 heur ;

Qui versera mon sang sera mon bienfaiteur :
Achevez de briser la chaîne déplorable
Qui captive mon ame en ce séjour coupable ,
Et , délivrant mes yeux de l'aspect des mortels ,
Sauvez-moi de l'horreur de voir des criminels.

SCÈNE VII.

GLASTON , ARONDEL , GARDES.

GLASTON.

LE Roi vient en ces lieux , vous pourrez faire
 entendre

Ce qu'aux Pairs assemblés vous refusez d'appren-
 dre ;

Et vous justifiant.....

ARONDEL.

Vos soins sont superflus ;

A me justifier je ne m'abaisse plus :

Oui , je voulois parler , & servir l'Angleterre ;

Mais pour son noir forfait cette coupable terre

Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses
droits.

De la Patrie enfin je n'entends plus la voix.

Des traîtres, des complots qu'elle soit la victime ;

L'horreur doit habiter dans le séjour du crime ;

Que la guerre y répande & le deuil & l'effroi ,

Mon ami m'est ravi , tout est fini pour moi ;

L'Univers ne m'est plus qu'un désert où j'expire..

Le supplice est-il prêt ? Je n'ai plus rien à dire ,

SCENE VIII.

ÉDOUARD , ARONDEL , GLASTON ,
GARDES.

ÉDOUARD.

DEMEURE : quel secret t'unit aux attentats
Du traître qui t'attend pour marcher au trépas ?

ARONDEL.

Qu'entends-je ? Il vit encore ! Appui de l'innocence ,

Je reconnois , ô Ciel ! j'adore ta puissance ;

Je reverrai Vorcestre ? O bonheur imprévu !
Je puis justifier & sauver la vertu.

E D O U A R D.

Pour ton propre forfait quand la mort te me-
nace ,

Téméraire , oses-tu parler d'une autre grace ?

Crois-tu par ces dehors d'une fausse grandeur ,

D'un infâme assassin annoblir la fureur ?

Toi qu'on n'es dans ma Cour connu que par un
crime ,

Quel es-tu ? Quel destin , quelle fureur t'anime ?

A R O N D E L.

Je reçois sans rougir les noms des scélérats ;

L'apparence m'accuse , & je ne m'en plains pas.

Mais puisque vous daignez m'interroger , m'en-
tendre ,

A votre estime encor , Seigneur , je puis pré-
tendre ;

Je ne fardrai point l'aveu que je vous dois :

Non ; la vérité seule est la langue des Rois.

Souvent , dans les combats , le sang de mes an-
cêtres

A coulé pour les Rois vos peres & nos maîtres ,

Et le nom d'Arondel , qui vit encore en moi ,

Ne vous annonce pas l'ennemi de son Roi.

Au sein de ces honneurs qu'annonce le vulgaire ,

Je pouvois conserver un rang héréditaire ;

Mais né libre , j'ai fui l'esclavage des rangs ,

Et j'ai laissé remper les Batteurs & les Grands.

Spectateur des humains , Citoyen de la terre ,
 Pour vivre indépendant , je quittai l'Angleterre ;
 Et si , changeant de soins , je revois ce séjour ,
 L'intérêt de l'Etat a voulu mon retour :
 En Norvege informé de la fuite d'Alzonde ,
 Et d'une trahison qu'ici même on seconde ,
 J'en venois à Vorcestre éclaircir les horreurs ,
 Et j'arrivois enfin , quand j'appris ses malheurs :
 Je ne le défends pas des crimes qu'on m'annonce ;
 Défendu par ses mœurs , sa vie est ma réponse :
 J'ai paru sans effroi ; plus stable que le sort ,
 L'amitié prend des fers & partage la mort.
 Si j'ai puni Volfax , la plus pure lumière
 Va rendre à la vertu sa dignité première :
 Regardez cet écrit qu'a signé l'imposteur :
 Vous connoissez la main ; lisez , voyez , Sei-
 gneur ,
 Si les tourmens sont faits pour qui vous en
 délivre ,
 Et jugez qui des deux a mérité de vivre.

E D O U A R D.

Que vois-je ? Avec Volfax Aglaé conspiroit !
 Dans quel abyme affreux le traître m'attiroit !

A R O N D E L.

Son inflexible haine empêchoit Eugénie
 De confondre à vos yeux la noire calomnie.

E D O U A R D.

Mortel , ami des Cieux , vous , que leur équité
 A rgé d'apporter ici la vérité ,

Vous verrez qu'Edouard est digne de l'entendre ,
Et qu'il n'opprime point ceux qu'elle fait dé-
fendre ;

Vorcestre dans mon cœur porte le coup mortel ;
Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel ,
Sans regret , sans pitié j'attendois son supplice ;
Mais le courroux se tait où parle la justice.

(*Aux Gardes.*)

Vorcestre est libre , allez , qu'il paroisse à mes
yeux ;

Et , pour mieux éclaircir ces projets factieux ,
Qu'en ces lieux , à l'instant , Aglaé soit conduite.
Ignorant ses complots , je permettois sa fuite.

Glaïton , vôlez au Port : qu'aujourd'hui nul
vaisseau

Ne s'éloigne d'ici sans un ordre nouveau.

S C E N E I X.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL,
GARDÉS.

E D O U A R D.

VORCESTRE , paroissez , en vain la calomnie
Vous a voulu ravir & l'honneur & la vie ;
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'imposteur sauve la probité :

Briser d'injustes fers , c'est venger l'innocence :
Vous rendre à votre rang , vous laisser ma puissance ,

C'est moins une faveur qu'un légitime choix :
La vertu doit régner ou conseiller les Rois.
Mais ces titres brillans s'obscurciroient peut-être ,

S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître :
Vous savez trop pourquoi ce titre fut perdu ;
Vous savez à quel prix il peut être rendu.

V O R C E S T R E .

Si je pouvois changer , par cet opprobre infigne ,
De vos bienfaits , Seigneur , je me rendrois indigne.

Un lâche , au gré des temps , varie & se dément ;
Mais l'honneur se ressemble , & n'a qu'un sentiment.

Qu'attendez-vous , Seigneur ? On murmure , on conspire ,

Un instant affermit ou renverse un Empire.
De traîtres investi , l'Etat veut en ce jour
Des soins plus importans que les soins de l'amour.
La perfide Aglaé , Ministre des Rebelles ,
Peut seule en dévoiler les trames criminelles ;
Que tarde-t-on , Seigneur , à la conduire ici ?

E D O U A R D .

Mes ordres sont donnés ; on doit... Mais la voici.



SCENE X.

ÉDOUARD , ALZONDE, VORCESTRE ,
ARONDEL , GLASTON , GARDES.

A R O N D E L.

EN croirai-je mes yeux ? C'est elle-même....

A L Z O N D E.

Arrête.

Je te connois , je vois l'orage qui s'apprête ;
Mais laisse de la vie , & laisse de forfaits ,
J'éclaircirai sans toi mes funestes secrets.

(*A Edouard.*)

Toi qui fais ma disgrâce & ma douleur profonde,
Respecte ton égale , & reconnois Alzonde.

E D O U A R D.

Alzonde !

A L Z O N D E.

A tes malheurs tu la reconnoîtras :

Mon nom est , je le fais , l'Arrêt de mon trépas ;
Mais quand toute espérance à mon ame est ravie,
Que craindre ? Tu ne peux que m'enlever la vie ;
Tu perdras davantage , & j'aurai la douceur
De te voir , en mourant , survivre à ton mal-
heur ;

De mes ressentimens je te laisse ce gage....

Mais trop long-temps ici je contrains mon courage.

Alzonde, toujours Reine au milieu des revers ,
Inconnue à tes yeux , fut libre dans tes fers ;
Et dans l'instant fatal où tu peux me connoître ,
Je fais comme un grand cœur doit fuir l'aspect
d'un maître.

E D O U A R D.

Gardes , suivez les pas.

S C E N E X I.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL,
GLASTON.

E D O U A R D.

Mon esprit agité
Ne peut de ces discours percer l'obscurité :
Quel est cet avenir , quelles sont ces disgrâces
Que m'annoncent ici ses altières menaces ?
Que craindre ? elle est captive , & ce ton mena-
çant
Est le dernier transport d'un courroux impuis-
sant.
Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
De voir , de consoler , d'obtenir ce que j'aime.

En faveur de mes vœux le Ciel s'est déclaré :
 Vous en voyez , Vorcestre , un présage assuré ;
 Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie,
 Son choix n'est plus douteux , il couronne Eugénie.

SCENE XII.

ÉDOUARD , VORCESTRE ,
 ARONDEL , GLASTON.

GLASTON.

SEIGNEUR , la fiere Alzonde à su tromper nos
 yeux ;
 Elle s'est poignardée au sortir de ces lieux.
 » On m'apprête la mort , je ne fais point l'at-
 tendre ,
 » Dit-eile : c'est de moi que mon sort doit dé-
 pendre ;
 » Le poison m'a vengée : en ce même moment
 » Ma rivale périt : frémis , funeste Amant :
 » Tu sauras que j'aimois : par l'effet de ma haine
 » Je me venge en Amante , & me punis en
 Reine ».

ÉDOUARD.

Quel noir pressentiment d'un barbare destin !...
 Que

Que l'on cherche Eugénie , & qu'elle apprenne
enfin....

(*Eugénie arrive , soutenue par ses femmes.*)

O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vue !

O détestable Alzonde !

V O R C E S T R E.

O disgrâce imprévue !

S C E N E X I I I.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL,
EUGÉNIE, ISMENE, GLASTON.

E U G E N I E.

Q U E servent les regrets ? Laissez jouir mon
cœur

Du peu de temps que doit m'accorder ma dou-
leur.

Le croirai-je ? O mon pere ! une juste puissance
A puni l'imposture & sauvé l'innocence.

Quel heureux changement , comblant tous mes
desirs ,

Dans l'horreur du trépas m'offre encor des
plaisirs ?....

Je renaïs un instant ; en perdant la lumière ,
Je puis vous dévoiler mon ame toute entière ;

J'ai trop long-temps gémi sous ce triste fardeau,
Il n'est plus de secrets sur le bord du tombeau...
Je dois bénir le coup qui du jour me délivre ;
Victime de mon cœur , je ne pouvois plus vivre
Que dans l'horrible état d'un amour sans espoir,
Ou qu'infidelle aux loix , ainsi qu'à mon devoir.
Pardonnez , ô mon pere ! aux feux que je déplore :

Ils seroient ignorés , si je vivois encore....

Oui , le Ciel , l'un pour l'autre avoit formé nos
cœurs :

Prince ... Je vous aimois... Je vous aime... Je
meurs.

V O R C E S T R E.

Hélas !

E D O U A R D.

C'en est donc fait ! O douleur immortelle !

Ô Ciel ! éteins mes jours , ils n'étoient que pour
elle,

F I N.

S I D N E I,
C O M É D I E;

Représentée en 1745, par les Comédiens
ordinaires du Roi.

.... Hinc illud est tædium & displicentia sui....
fastidio esse cœpit vita & ipse mundus, & subit
illud rabidarum deliciarum, quousque eadem?

SENECA.

A C T E U R S.

SIDNEI.

ROSALIE, Amante de Sidnei.

HAMILTON, Ami de Sidnei.

DUMONT, Valet-de-Chambre de
Sidnei.

HENRI, Jardinier.

MATHURINE, Fille de Henri.

*La Scene est en Angleterre dans une
Maison de Campagne.*



S I D N E I,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D U M O N T.

IL falloit, sur ma foi, que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fût un triste animal : quel ennuyeux séjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour !
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir
champêtre
Je partage l'ennui dont se nourrit mon Maître,
J'ai vieilli de trois ans : est-il devenu fou,
Monsieur Sidnei ? Quoi donc ! se nicher en hi-
bou ,

Lui , riche , jeune , exempt de tout soin incommode !

Au milieu de son cours des femmes à la mode ,
A la veille , morbleu ! d'avoir un Régiment ,
Planter la l'Univers , s'éclipser brusquement ,
Quitter Londre & la Cour pour sa maudite terre ?

Si je savois du moins quel sujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus ;
Mais j'ai beau lui parler , il ne me répond plus ;
Depuis un mois entier c'est le silence même :
Oh ! je saurai pourquoi nous changeons de système.

Il ne sera pas dit que nous nous ennuierons ,
Sans que de notre ennui nous sachions les raisons.

Allons... J'allois me faire une belle querelle ;

(*Revenant sur ses pas.*)

Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle :
Il n'a point amené seulement un laquais ,
Il faut qu'en ce désert je sois tout désormais ,
Et qu'un Valet-de-chambre ait la peine de faire
Le service des gens outre son ministère ;
Ah ! la chienne de vie !... Encor si dans ces bois ,
Pour se défennuyer , on voyoit un minois ,
Certain air , quelque chose enfin , dont au passage

On pût avec honneur meubler son hermitage ,
On prendroit patience , on auroit un maintien ;

Mais rien n'existe ici , ce qui s'appelle rien ;
C'est pour un galant homme un pays de famine.
J'ai pourtant entrevu certaine Mathurine,
Fille du Jardinier , gentille ; mais cela
M'a l'air si sot , si neuf !.... ah ! parbleu , la
voilà .
Bon jour , la belle enfant.

S C E N E 11.

D U M O N T , M A T H U R I N E ,
faisant plusieurs révérences.

D U M O N T.

P O I N T de cérémonie ;
Approchez... avez vous honte d'être jolie ?
Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras ?

M A T H U R I N E.

Monsieur... .

D U M O N T.

Ne craignez rien : où portiez-vous vos
pas ?

M A T H U R I N E.

Monsieur , je vous cherchois.

D U M O N T , *à part.*

Ceci change la note ;
Me chercher ? Mais vraiment elle n'est pas si
sotte.

MATHURINE.

Vous êtes notre maître ?

DUMONT.

A peu près ; mais voyons ,
Comme au meilleur ami , contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi , Monsieur , je suis venue....

DUMONT.

Oh ! je vous vois pour vous.

MATHURINE.

Une Dame inconnue
Depuis quatre ans entiers toujours dans le chagrin ,

Demeure en ce pays dans un château voisin.

DUMONT.

Achevez , dites-moi , que veut cette inconnue ?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger dès que vous l'aurez vue ;

Je ne fais quel service elle espère de vous ;
Mais sitôt qu'elle a su que vous étiez chez nous ,
J'étois près d'elle alors , j'ai remarqué sa joie ,
Et si je viens ici , c'est elle qui m'envoie
Vous demander , Monsieur , un moment d'entretien ;

Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien ,

D U M O N T.

Des avances ! Oh , oh ! le monde se renverse ;
On a raison , l'aisance est l'ame du commerce :
Oui , qu'elle se présente ; au reste elle a bien fait
De vous donner en chef le soin de son projet ;
Quel mérite enfoui dans une terre obscure !
J'admire les talens que donne la nature ;
Déjà dans l'ambassade , auroit-on mieux le ton ,
Et l'air mystérieux de la profession ,
Quand on auroit servi vingt petites maîtresses ,
Et de l'art du message épuisé les finesses ?
Mais ce rôle pour vous , ma fille , est un peu
vieux.

Votre âge en demande un que vous remplirez
mieux ;

Et , sans négocier pour le compte des autres ,
Vous devriez n'avoir de secrets que les vôtres.

M A T H U R I N E.

Je ne vous entends point.

D U M O N T.

Je vous entends bien , moi.

(*A part.*)

Ma foi , je la prendrois , si j'étois sans emploi.

(*Haut.*)

Tenez , je ne veux point tromper votre franchise ,

Moniteur est là-dedans , vous vous êtes méprise ,
Je ne suis qu'en second ; mais cela ne fait rien ;
Je parlerai pour vous , & l'affaire ira bien ;

C'est un consolateur des Beautés malheureuses ,
Qui fait , quand il le veut , des cures merveil-
leuses.

M A T H U R I N E.

A tout autre qu'à lui ne dites rien sur-tout :
On vient.... Chut , c'est mon pere.

D U M O N T.

Oh ! des peres par-tout ?

S C E N E 111.

DUMONT , HENRI , MATHURINE.

HENRI , *portant un paquet de lettres.*

AH ! ah ! c'est trop d'honneur , Monsieur ,
pour notre fille.

D U M O N T.

Vraiment , Maître Henri , je la trouve gentille.

H E N R I.

Ça , ne dit pas grand'chose.

D U M O N T.

Oh ! que cela viendra !

Le temps & ton esprit... mais que portes-tu là ?

H E N R I , *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un Courier m'a remis à la porte.

D U M O N T

Et qu'est-il devenu ?

H E N R I.

Bon ! le diable l'emporte ,
Et ne le renverra que dans trois jours d'ici.

D U M O N T.

J'entends , je crois , mon maître... oui , sortez ,
le voici.

S C E N E I V.

SIDNEI, *lisant quelques papiers*; DUMONT;

D U M O N T.

O SEROIS-JE, Monsieur, (cela sans consé-
quence ,

Et sans prétendre après gêner votre silence ,)
Vous présenter deux mots d'interrogation ?
Comme j'aurois à prendre une précaution ,
Si nous avions long-temps à rêver dans ce gîte ,
Faites-moi le plaisir de me l'apprendre vite ,
Vu que , si nous restons quatre jours seulement ,
Je voudrois m'arranger , faire mon testament ,
Me mettre en regle... Enfin , Monsieur , je vous
le jure ,

Je ne puis plus tenir dans cette sépulture ;
Etant seul on raisonne , on bâille en raison-
nant ,

Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament...

S I D N E I.

Une table , une plume.

D U M O N T.

Eh ! mais...

S I D N E I.

Point de répliques ;

Qu'on tienne un cheval prêt,

D U M O N T.

Nous sommes laconiques.

(Il sort.)

S C E N E V.

S I D N E I , *affis.*

DEPUIS qu'à ce parti mon esprit s'est rangé ,
 Du poids de mes ennuis je me sens soulagé ;
 Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme ,
 Et les maux ne font rien , quand on en voit le
 terme.

(Après avoir écrit quelques lignes.)

O vous que j'adorai , dont j'aurois toujours dû
 Chérir le tendre amour , les grâces , la vertu !
 Vous , dont mon inconstance empoisonna la
 vie ,

Si vous vivez encor , ma chere Rosalie ,
 Vous verrez que mon cœur regretta vos liens ;

Des

Des mains de mon ami vous recevrez mes biens ;
Il ne trahira point les soins dont ma tendresse
Le charge ; en expirant , dans ces traits que je
laisse.

(*Il écrit.*)

S C E N E V I.

SIDNEI, DUMONT.

D U M O N T.

M A requête , Monsieur , touchant notre re-
tour ,

(A quoi vous répondrez , on ne fait pas le
jour ,) /

M'avoit fait oublier ce paquet...

(*A part.*)

Il envoie

(*Il met les lettres sur la table.*)

Sans doute un homme à Londres ; usons de cette
voie.

(*Il prend une plume qu'il taille.*)

S I D N E I , écrivant.

Que vas-tu faire ?

D U M O N T.

Moi ? mes dépêches : paibleu !
Il faut mander du moins que je suis en ce lieu.

Tomé I L.

K

Croyez-vous qu'on n'ait pas aussi ses connoissances ?

Vous m'avez fait manquer à toutes bien-séances :
Partir sans dire adieu , se gâter sans dire où ,
Dans mes sociétés on me prend pour un fou.
D'ailleurs , quitter ainsi la bonne compagnie ,
Monsieur , c'est être mort au milieu de sa vie.
Vous avez , il est vrai , des voisins amusans ,
D'agréables Seigneurs , des Campagnards plaisans ,

Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes ;
Cela fera vraiment des visites parfaites.

S I D N É I .

Console-toi , demain Londres te reverra.

D U M O N T .

Vous me ressuscitez , j'étois mort sans cela.

S I D N É I , *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc point au pays où nous sommes ?

D U M O N T .

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes ;

Quel diable de jargon ! je ne vous connois plus ,
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus ;
Depuis votre retour du voyage de France ,
Où mon goût près de vous me mit par préférence ,

Je n'avois pas encor regretté mon pays ;

Je me trouvois à Londres aussi bien qu'à Paris ;

J'étois dans le grand monde employé près des Belles ,
Je portois vos billets , j'étois bien reçu d'elles ;
De l'Amant en quartier on aime le Coureur ,
Je remplissois la charge avec assez d'honneur :
En un mot , je menois un train de vie honnête.
Mais ici je me rouille & je me trouve bête.
Ma foi , nous faisons bien de partir promptement ,
Et d'aller à la Cour notre unique élément :
Mais puisque nous partons , qu'est-il besoin d'écrire ?

S I D N E I.

Tu pars ; je reste , moi.

D U M O N T.

Quel chagrin vous inspire
Ce changement d'humeur , cette haine de tout ,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?
Je devine à-peu-près d'où vient cette retraite ;
Oui , c'est quelque noirceur que l'on vous aura faite.
Quelque femme , abrégeant son éternelle ardeur ,
S'est elle résignée à votre successeur ?
Il est piquant pour moi , qui n'ai point de querelles ,
Et suis en pleine paix avec toutes nos Belles ,
D'être forcé de vivre en ours , en hébété ;
Parce que vous boudez , ou qu'on vous a quitté.

K ij

S I D N E I .

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

D U M O N T .

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre ;

Sur l'adresse du moins je l'imagine ainsi.

S I D N E I .

Comment ! par quel hasard me fait-il donc ici ?

(*Il lit une lettre, & laisse les autres sans les ouvrir.*)

Il me mande qu'il vient : mais j'ai quelques affaires

Que je voudrois finir en ces lieux solitaires ;

Il faut , en te hâtant , l'empêcher de partir....

D U M O N T .

Et vous laisser ici rêver , sécher , maigrir ,

Entretenir des murs , des hiboux & des hêtres...

Mais j'ai vu quelquefois que vous lisiez vos lettres ,

(*Dumont lit les adresses.*)

Où je suis bien trompé , Monsieur , ou celle-ci

Est de quelque importance ; elle est de la Cour...

S I D N E I , *l'ayant lue.*

Oui ,

Et j'ai ce Régiment....

D U M O N T .

Je ne me sens pas d'aise :

Allons , Monsieur , je vais préparer votre chaise ;

Sans doute nous partons , il faut remercier...

Mais quel est ce mystère ! il est bien singulier
Qu'après tant de desirs, de poursuites, d'at-
tente ,

Obtenant à la fin l'objet qui vous contente ,
Vous paroissiez l'apprendre avec tant de froi-
deur !

S I D N E I, *écrivait toujours.*

Es-tu prêt de partir ? J'ai fait.

D U M O N T.

Sur mon honneur ,
Je reste confondu ; cet état insensible ,
Votre air froid , tout cela m'est incompréhen-
sible ;

Et , si jusqu'à présent je ne vous avois vu
Un maintien raisonnable , un bon sens reconnu ,
Franchement je croirois , excusez ce langage...

S I D N E I.

Va , mon pauvre Dumont , je ne suis que trop
sage.

D U M O N T.

Et , pour nourrir l'ennui qui vous tient investi ,
Vous entretenez là votre plus grand ami :
Ce n'est qu'un Philosophe : au lieu de cette
épître
Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre,
Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisans
A ces autres amis toujours fous & brillans ,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse ?

S I D N E I .

Pour des soins importants à lui seul je m'adresse ;
Tous ces autres amis , réunis par l'humeur ,
Liés par les plaisirs , tiennent peu par le cœur :
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable :
L'homme qui pense , est seul un ami véritable.

D U M O N T .

Du moins en vous quittant , je prétends vous
laisser

En bonne compagnie : on vient de m'adresser
Une Nymphé affligée , & qui , lasse du monde ,
Cache dans ce désert sa tristesse profonde ;
Cela sent l'aventure ; elle veut , m'a-t-on dit ,
De ses petits malheurs vous faire le récit :
Outre qu'elle est en pleurs , on dit qu'elle est
charmante :

Si cela va son train , gardez-moi la Suivante ;
Vous savez là-dessus les usages d'honneur.

S I D N E I .

Laisse tes visions.

D U M O N T .

Des visions , Monsieur !

C'est patbleu ! du solide , & tel qu'on n'en tient
gueres :

J'ai lâché pour nous deux quelques prélimi-
naires ;

Ne vous exposez pas à les désespérer ,
Et , pour tuer le temps , laissez-vous adorer ;

J'ai-je en votre nom , comme l'honneur l'ordonne ,
Leur dire...

S I D N E I.

Laisse-moi , je ne veux voir personne.

D U M O N T.

Oh ! pour le coup , Monsieur , je vous tiens très-passé.

Vous ne sentez plus rien.

S I D N E I , *se levant & emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi , j'ai laissé

Un papier important....

(*Il sort.*)

S C E N E V I I .

D U M O N T.

J E n'y puis rien connoître :
La tête , par ma foi , tourne à mon pauvre maître ,
Et me voilà tout seul chargé de la raison
Et du gouvernement de toute la maison ;
Il est blasé sur tout , tandis qu'un pauvre diable
Comme moi , goûte tout , trouve tout admirable ;

On est fort malheureux avec de pareils rats :
Je suis donc heureux , moi , je ne m'en doutois
pas.

Il partira , s'il veut que je me mette en route ;
Et sa lettre... Attendez... Henri !

H E N R I , *derrière le Théâtre.*

Monfieur !

D U M O N T.

Ecoute.

Il a beau commander , je ne partirai pas ,
Son air m'alarme trop pour le quitter d'un pas.

S C E N E V I I I.

D U M O N T , H E N R I.

D U M O N T.

I L faut aller à Londres & porter une lettre.

H E N R I.

Deux , Monfieur , s'il le faut.

D U M O N T.

On va te la remettre...

Il est malade ou fou , peut-être tous les deux :
Quel est donc le malheur de tous ces gens heu-
reux !

Ils nâgent en pleine eau , quel diable les arrête ?

H E N R I.

Tenez , Monsieur Dumont , je ne suis qu'une
bête ,

Mais voyant notre Maître , & rêvant à part moi ,
J'estime , en ruminant , avoir trouvé pourquoi .
Etant chez feu Monsieur , j'ons vu la compagnie ,
J'ons entendu causer le monde dans la vie :

Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais
plaisans ,

Ils n'ont pas l'air joyeux , ils attristent les gens ;
Comme ils sont toujours bien , leur joie est
toute usée ,

Vous ne les voyez plus jeter une risée ;
Il leur faudroit du mal & du travail par fois ;
Pour rire d'un bon cœur , parlez-moi d'un Bour-
geois !

Mais , pour en revenir au mal de notre Maître ,
Je sommes , voyez-vous ! pour nous y bien
connoître ,

Puisque j'ons vu son pere aller le même train ;
Il fera tout de même une mauvaise fin ,
Si cela continue ; & ce seroit dommage
Qu'un si brave Seigneur , si bon Maître , si sage...

D U M O N T.

Oui vraiment ; mais dis-moi , qu'avoit son pere ?

H E N R I.

Rien :

Le mal qui tue ici ceux qui se portent bien.

DUMONT.

Comment donc ?

HENRI.

Ah ! ma foi , qui l'entendra l'explique.
Je ne fais si chez vous c'est la même rubrique ,
Comme en ce pays-ci : mais je voyons des gens
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être fous en dedans,
Qui , sans aucun sujet , sans nulle maladie ,
Plantent-là brusquement toute la compagnie ,
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts ,
Sans prendre de témoins, de peur des importuns.
Tenez, défunt son pere, honneur soit à son ame,
C'étoit un homme d'or , humain comme une
femme ,
Semblable à son enfant comme deux gouttes
d'iau :
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même Châ-
teau :
Jadis il me parloit , il avoit l'ame bonne ;
Or il ne parloit plus pour moi ni pour personne ;
Mais la parole est libre , & cela n'étoit rien ,
Je le voyons varmeil comme s'il étoit bien :
Point du tout , un biau jour il dormit comme
un diable ,
Si bien qu'il dort encore ; on trouva sur sa table
Certain brimboration , où l'on fut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller ;
C'étoit un grand esprit !

D U M O N T.

C'étoit un très-fot homme.

Le fils pourroit fort bien faire le second tome :
Laisse-moi faire, il vient. .. allons, va t'apprêter,
Reviens vite.

S C E N E I X.

S I D N E I , D U M O N T.

S I D N E I.

Es-tu prêt ?

D U M O N T.

Oui , tout prêt à rester,

S I D N E I.

Comment ?

D U M O N T.

J'ai réfléchi.... D'ailleurs l'inquiétude....
Et puis de certains bruits sur votre solitude....

S I D N E I.

Quoi ! que t'a-t-on dit ? qui ?

D U M O N T.

Je ne cite jamais :

Il suffit qu'à vous voir triste dans cet excès ,
Et changé tout-à-coup de goût & de génie ,

On vous croioit brouillé, Monsieur , avec la vie :
Vous ne venez , dit-on , ici vous enfoncer ,
Que pour vous y laisser lentement trépasser.

S I D N E I.

Où prends-tu cette idée ?

D U M O N T.

Il est vrai qu'elle est folle :
Mais la précaution n'est pas un soin frivole ;
La vie est un effet dont je fais très-grand cas ,
Et j'y veille pour vous , si vous n'y veillez pas.

S I D N E I.

Dumont , à ce propos , s'aime donc bien au monde ?

D U M O N T.

Moi, Monsieur ? Mon projet, si le Ciel le seconde,
Et de vivre content jusqu'à mon dernier jour :
On ne vit qu'une fois , & puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai , je tiendrai la partie :
J'aurois été Héros sans l'amour de la vie ;
Mais dans notre famille on se plaît ici bas ;
Vous savez que des goûts on ne dispute pas.
Mon pere & mes ayeux , dès avant le déluge ,
Etoient dans mon système, autant que je le juge,
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût , ou descendront d'ailleurs.

Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on
publie ;

Nous autres bonnes gens nous n'avons que la vie :

Nous

Nous avons de la peine , il est vrai ; mais enfin ,
Aujourd'hui l'on est mal , on fera mieux de-
main :

En quelque état qu'on soit , il n'est rien tel que
d'être

S I D N E I.

Laisse-là ton sermon , & va porter ma lettre.

D U M O N T.

J'en suis fâché , Monsieur ; cela ne se peut pas.

S I D N E I.

De vos petits propos à la fin je suis las ;
J'aime assez , quand je parle , à voir qu'on obéisse ,
Et quand un valet fat montre quelque caprice ,
Je fais congédier.

D U M O N T.

Ayez des sentimens !

Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens !
Est-ce pour mon plaisir , (j'enrage quand j'y
pense)

Que je demeure ici ? La belle jouissance !
Si mon attachement . . .

S I D N E I.

Cessez de m'ennuyer ,

Et partez , ou sinon ...

(On entend le bruit d'un fouet.)

D U M O N T.

Voilà votre courrier.

(Henri paroît.)

S I D N E I .

Qui ?

D U M O N T .

Lui , c'est mon Commis.

S C E N E X.

SIDNEI , DUMONT , HENRI.

S I D N E I .

F A Q U I N , quel est le maître ?

D U M O N T .

Monfieur , je fais fort bien que c'est à vous à
l'être ;

Mais enfin , dans la vie il est de certains cas....

Battez-moi , tuez-moi , je ne partirai pas ;

Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes ,

Et plus vous me pressez , plus mes craintes se-
crettes....

S I D N E I .

Henri , partez pour Londres , & portez dans
l'instant

A Milord Hamilton ce paquet important ;

Vous , sortez de chez moi , faites votre mémoire ,

Après quoi partez ,

{ Il sort. }

D U M O N T.

Bon , me voilà dans ma gloire ;
Vous me chassez ? tant mieux ; je m'appartiens ,
ainsi

Je m'ordonne séjour , moi , dans ce pays-ci....
Il n'aura pas le cœur de me quitter , il m'aime ,
Et je veux le sauver de ce caprice extrême.

Les Maîtres cependant sont des gens bienheu-
reux

Que souvent nous ayons le sens commun pour
eux.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous mettez , Monsieur , d'une très-grande
peine ,
Et je bénis cent fois l'instant qui vous amene ;
Voyez mon pauvre Maître , & traitez son cer-
veau ;
Peut-être saurez-vous par quel travers nouveau
Lui même se condamne à cette solitude ,
Et s'il veut , malgré moi , s'en faire une habitude.
Il vient de vous écrire , & sans doute ici près
Vous aurez en chemin rencontré son Exprès.

HAMILTON.

Non : mais j'ai remarqué , traversant l'avenue ,
Deux femmes dont je crois que l'une m'est
connue ;
Mais ma chaise a passé , je n'ai pu les bien voir :
T'a-t-on dit ce que c'est ? pourroit-on le savoir ?

D U M O N T.

Je devine à-peu-près ; au pays où nous sommes ,
Il faut , Monsieur , qu'il soit grande disette
d'hommes ;

Dès qu'on a su mon Maître établi dans ces lieux ,
Ambassade aussi-tôt , sans prélude ennuyeux :
Mais lui , comme il n'est plus qu'une froide
statue ,

Il a tout nettement refusé l'entrevue ;
Moi , qui ne suis point fait à de telles rigueurs ,
Je prétends m'en charger , j'en ferai les honneurs ,
Je les prends pour mon compte , & je fais trop
le monde.

Si le cœur vous en dit....

H A M I L T O N.

Va , fais qu'on te réponde ,
Instruis-toi de leurs noms.... Mais est-il averti ?

D U M O N T.

Oui , j'ai fait annoncer que vous êtes ici ;
Il promene ici près sa rêverie austère.
Vous l'avez vu là-bas changer de caractère ,
De ses meilleurs amis éviter l'entretien ;
Tout fuir jusqu'aux plaisirs ; tout cela n'étoit
rien.

H A M I L T O N.

Mais que peut-il avoir ? Quelle seroit la cause....

D U M O N T.

Il seroit trop heureux , s'il avoit quelque chose ,
Mais , ma foi , je le crois affligé sans objet.

L iiij

HAMILTON.

De ce voyage au moins dit il quelque sujet ?

DUMONT.

Bon ! parle-t-il encor ! Se taire est sa folie ;
Ce qu'il vient d'ordonner sur le champ il l'oublie ;
Il m'avoit chassé , moi , malgré notre amitié ,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié.

Quelques momens après je fers à l'ordinaire ,
Il dîne , sans me dire un mot de notre affaire ;
Voilà ce qui m'afflige , & non sans fondement.
Je l'aimerois bien mieux brutal , extravagant ,
Je lui croirois la fièvre ; & , puisqu'il faut le
dire ,

Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon
délire ,

On sauroit le remède en connoissant le mal ;
Mais par un incident & bisarre & fatal ,
Grave dans ses revers , tranquille en sa manie ,
Il est fou de sang-froid , fou par philosophie ,
Indifférent à tout comme s'il étoit mort :
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec transport
Un Régiment ; eh bien ! il en a la nouvelle ,
Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rappelle :
Il avoit , m'a-t-on dit , certain pere autrefois
Qui cachant , comme lui , sous un maintien
sournois ,

sa tristesse , ou plutôt sa démente profonde ,
Ici même un beau jour s'escamota du monde :
C'est un tic de famille , & j'en suis pénétré ;

Enfin sans vous , Monsieur , c'est un homme enterré.

Voyez , interrogez , il vous croit , il vous aime ,
Je vous laisserai seuls.... Mais le voici lui-même.

S C E N E I I.

S I D N E I , H A M I L T O N.

H A M I L T O N.

J'AI voulu le premier vous faire compliment,
Ami ; c'étoit trop peu qu'écrire simplement ,
Et je viens vous marquer ; dans l'ardeur la plus
vive ,

Combien je suis heureux du bien qui vous arrive ;
Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour
Un air si peu sensible aux graces de la Cour.

S I D N E I.

Je vais vous avouer , avec cette franchise
Que l'amitié sincère entre nous autorise ,
Que j'aurai mieux aimé , je vous le dis sans
fard ,

Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard :
Dans ce même moment on vous porte ma lettre
Sur un point important qui ne peut se remettre,
Et , si vous entriez dans mes vrais intérêts....

H A M I L T O N .

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts ?
Je ne vous conçois pas ; cet emploi qu'on vous
donne ,
Pour en remercier , vous demande en personne.
Quoi ! Restez-vous ici ?

S I D N E I .

Je ne vous cache pas
Que , dégoûté du monde , ennuyé du fracas ,
Fatigué de la Cour , excédé de la Ville ,
Je ne puis être bien que dans ce libre asyle.

H A M I L T O N .

Mais enfin , au moment où vous êtes placé ,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé ,
Et, sur quelques motifs que votre goût se fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde,
Il ne lui faut jamais donner légèrement
Ces spectacles d'humeur qu'on soutient rarement :
On le quitte , on s'ennuie , on souffre , on dissimule ,
On revient à la fin , on revient ridicule.
Un mécontent d'ailleurs est bientôt oublié ;
Tout meurt, faveur, fortune, & jusqu'à l'amitié ;
Son histoire est finie , il s'exile , on s'en passe.
Et lorsqu'il reparoit , d'autres ont pris la place :
Ne peut-on autrement échapper au chaos ?
Pour s'éloigner du bruit , pour trouver le repos.

Faut-il fuir tout commerce , & s'enterrer d'avance ?

L'homme sensé qu'au monde attache sa naissance ,

Sans quitter ses devoirs , sans changer de séjour,
Peut vivre solitaire au milieu de la Cour.

S'affranchir sans éclat , ne voir que ce qu'on aime ,

Ne renoncer à rien , voilà le seul système ;

Mais parlez moi plus vrai ; d'où vous vient ce dessein ?

Quel chagrin avez-vous ?

S I D N E I.

Moi , je n'ai nul chagrin ,

Nul sujet d'en avoir.

H A M I L T O N.

C'est donc méfanthropie ;

Prévenez , croyez-moi , cette sombre manie.

Quels que soient les humains , il faut vivre avec eux :

Un homme difficile est toujours malheureux ;

Il faut savoir nous faire au pays où nous sommes ,

Au siècle où nous vivons.

S I D N E I.

Je ne hais point les hommes ,

Ami ; je ne suis point de ces esprits outrés ,

De leurs contemporains ennemis déclarés ,

Qui , ne trouvant ni vrai , ni raison , ni droiture ,

Meurent en méditant de toute la nature.
Les hommes ne sont point dignes de ce mépris,
Il en est de pervers ; mais dans tous les pays
Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeu-
nesse ,

J'ai connu des vertus , j'ai trouvé la sagesse ,
J'ai trouvé des raisons d'aimer l'humanité ,
De respecter les nœuds de la société ,
Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables
D'offenser , d'affliger , de haïr mes semblables.

H A M I L T O N.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné ?

S I D N E I.

Qu'auriez-vous fait vous-même ? Aux ennuis
condamné ,

Accablé du fardeau d'une tristesse extrême ,
Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-
même ,

J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
D'homme ennuyé par-tout , & par-tout ennu-
yeux.

C'est un état qu'en vain vous voudriez com-
battre :

Insensible aux plaisirs dont j'étois idolâtre ,
Je ne les connois plus , je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vuide & l'ennui :
Cette uniformité des scènes de la vie
Ne peut plus réveiller mon âme appesantie ;
Ce cercle d'embarras , d'intrigues , de projets ,

Ne doit nous ramener que les mêmes objets ,
Et , par l'expérience instruit à les connoître ,
Je reste sans desirs sur tout ce qui doit être :
Dans le brillant fracas où j'ai long-temps vécu ,
J'ai tout vu , tout goûté , tout revu , tout
connu ;

J'ai rempli pour ma part ce Théâtre frivole :
Si chacun n'y restoit que le temps de son rôle ,
Tout seroit à sa place , & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le public est las.
Le monde , usé pour moi , n'a plus rien qui me
touche ,

Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche ,
Qu'étranger désormais à la société ,
Je viens de mes déserts chercher l'obscurité.

H A M I L T O N.

Quelle fausse raison , cher ami , vous égare
Jusqu'à croire défendre un projet si bizarre ?
Si vous avez goûté tous les biens des Humains ,
Si vous les connoissez , le choix est dans vos
mains :

Bornez vous aux plus vrais , & laissez les chi-
meres

Dont le repentir suit les lueurs passageres.

Quel fut votre bonheur ? A présent sans desirs
Vous avez , dites-vous , connu tous les plaisirs ;
Eh quoi ! n'en est-il point au dessus de l'ivresse
Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse ?
Ce tourbillon brillant de folles passions ,

Cette scene d'erreurs , d'excès , d'illusions ,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la
 sphere ?

La raison à nos vœux ouvre une autre carrière ;
Croyez moi , cher ami , nous n'avons pas vécu ;
Employer ses talens , son temps & sa vertu ,
Servir au bien public , illustrer sa patrie ,
Penser enfin , c'est-là que commence la vie ;
Voilà les vrais plaisirs dignes de tous nos vœux ,
La volupté par qui l'honnête-homme est heu-
 reux :

Notre ame pour ces biens est toute neuve en-
 core....

Vous ne m'écoutez pas ! quel chagrin vous dé-
 vore ?

S I D N E I.

Je connois la raison , votre voix me l'apprend :
Mais que peut-elle enfin contre le sentiment !
Marchez dans la carrière où j'aurois dû vous
 suivre ,

Pour moi , je perds déjà l'espérance de vivre ;
En vain à vos regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau ;
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être ,
Mon état désormais est de n'en plus connoître ;
Privé de sentiment , & mort à tout plaisir ,
Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

H A M I L T O N.

Connoissez votre erreur ; cet état méprisable ,

Le

Le neant déshonore une ame raisonnable ;
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'em-
barras ,

L'homme qui fait penser ne se suffit-il pas ?
Dans cet ennui de tout , dans ce dégoût ex-
trême ,

Ne vous reste-t-il point à jouir de vous-même ?
Pour vivre avec douceur , cher ami , croyez-
moi ,

Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec
soi ,

Heureux de se trouver , & digne de se plaire.

Je ne conseille point une retraite entière ,

Partagez votre goût & votre liberté

Entre la solitude & la société ;

Des jours passés ici dans une paix profonde ,

Vous feront souhaiter le commerce du monde.

L'absence , le besoin vous rendront des desirs ,

Il faut un intervalle , un repos aux plaisirs ;

Leur nombre accable enfin , le sentiment s'épuise ,

Et l'on doit s'en priver pour qu'il se reproduise ;

Vous en êtes l'exemple , & tout votre malheur

N'est que la lassitude & l'abus du bonheur.

Ne me redites pas que vous n'êtes point maître

De ces noirs sentimens : on est ce qu'on veut
être ;

Souverain de son cœur , l'homme fait son état ,

Et rien , sans son aveu , ne l'élève ou l'abat.

Mais enfin , parlez-moi sans fard , sans défiances.

Quelque dérangement , causé par vos dépenses ,
N'est-il point le sujet de ces secrets dégoûts ?
Je puis tout réparer , ma fortune est à vous.

S I D N E I.

Je sens , comme je dois , ces procédés sincères ;
Mais nul désordre , ami , n'a troublé mes
affaires ;

Vous verrez quelque jour que du côté du bien ,
J'étois fort en repos , que je ne devois rien.

H A M I L T O N.

Ami , vous m'affligez ; votre état m'inquiète ,
Ce sinistre discours.....

S I D N E I.

Peut-être la retraite

Saura me délivrer de tous ces sentimens ;
Il faut , pour m'y fixer , quelques arrangemens ,
Ma lettre vous instruit , suivez mon espérance ,
Tout mon repos dépend de votre diligence :
Au reste , en attendant que j'aille au premier
jour

De ce nouveau bienfait remercier la Cour ,
Vous m'y justifierez : d'une pareille absence
Ma mauvaise santé sauvera l'indécence ;
Après ces soins remplis , je vous attends ici.
Partez , si vous aimez un malheureux ami.



S C E N E I I I.

H A M I L T O N.

C E ton mystérieux , cette étrange conduite
Ne m'assurent que trop du transport qui l'agite :
Il cache sûrement quelque dessein cruel,
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel....

S C E N E I V.

H A M I L T O N , H E N R I.

H E N R I.

O N m'a dit votre nom à la poste prochaine :
Monsieur , d'aller plus loin je n'ons pas pris la
peine ;

Notre Maître vers vous nous envoyoit d'ici.
Mais puisque vous voilà , voilà la lettre aussi.

H A M I L T O N.

Donne , cela suffit : tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains.



S C E N E V.

H A M I L T O N .

Q U'A-T-IL donc pu m'écrire?
(*Il lit.*)

» Recevez , cher ami , mes éternels adieux ;
» Vous savez à quel point j'adorai Rosalie ,
» Et que j'osai trahir un amour vertueux ;
» J'ignore son destin : si la rigueur des Cieux
» Permet qu'on la retrouve & conserve sa vie ,
» Je lui donne mes biens par l'écrit que voici ,
» Et remets son bonheur aux soins de mon ami ;
» Daignez tout conserver, si la mort est certaine ;
» Epargnez sur mon sort des regrets superflus ,
» J'étois lassé de vivre , & je brise ma chaîne ;
» Quand vous lirez ceci , je n'existerai plus.

S I D N E I .

Quel déplorable excès , & quelle frénésie !
Allons le retrouver , prévenons sa furie.



S C E N E V I.

SIDNEI, *entrant d'un air égaré*, HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embrassé
en silence.*

REPRENEZ ce dépôt qui me glace d'effroi ;
Vous me trompiez , cruel !

(Il lui rend sa lettre.)

S I D N E I.

Que voulez-vous de moi ?

Puisque vous savez tout , plaignez un misérable.
Ma funeste existence est un poids qui m'accable ;
Je vous ai déguisé ma triste extrémité.
Ce n'est point seulement insensibilité ,
Dégoût de l'Unîvers à qui le sort me lie ,
C'est ennui de moi-même , & haine de ma vie :
Je les ai combattus , mais inutilement ;
Cette haine , attachée aux restes de mon être ,
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître ;
Mon cœur , mes sens flétris , ma funeste raison ,
Tout me dit d'abrégér le temps de ma prison :
Faut il donc sans honneur attendre la vieillesse ,
Traînant pour tout destin les regrets , la foiblesse ,

Pour objet éternel l'affreuse vérité ,
Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été ?

C'est au stupide , au lâche à plier sous la peine ,
A remper , à vieillir sous le poids de sa chaîne ;
Mais , vous en conviendrez , quand on fait ré-
fléchir ,

Malheureux sans remede , on doit savoir finir.

H A M I L T O N.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire !
Que la raison sur vous reprenne son empire :
Un frein sacré s'oppose à votre cruauté ;
Vous vous devez d'ailleurs à la société ;
Vous n'êtes point à vous , le temps , les biens ,
la vie ,

Rien ne vous appartient , tout est à la Patrie ;
Les jours de l'honnête-homme , au conseil , au
combat ,

Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat ;
Venez remplir le rang où vous devez paroître ,
Votre esprit occupé va prendre un nouvel être ;
Tout renaîtra pour vous.... Mais hélas ! je vous
voi

Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi :
Quoi ! sans appréhender l'horreur de ce passage ,
Vous suivrez de sang-froid dans leur fatal cou-
rage ,

Ces Héros insensés....

S I D N E I.

Ce courage n'est rien ;

Je suis mal où je suis , & je veux être bien :

Voilà tout ; je n'ai point l'espoir d'être célèbre ,

Ni l'ardeur d'obrenir quelque éloge funebre ,
Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux
Un procédé tout simple à qui veut être mieux ;
D'ailleurs que suis-je au monde ? Une foible
partie

Peut bien , sans nuire au tout , en être défunie :
A la société je ne fais aucun tort ,
Tout ira comme avant ma naissance & ma mort ;
Peu de gens , selon moi , sont d'assez d'importance

Pour que cet Univers remarque leur absence.

H A M I L T O N.

Continuez , cruel ! calme dans vos fureurs ,
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs ;
Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore désirable ?

S I D N E I.

Dans l'état où je suis , on pèse à l'amitié ,
Je ne puis désirer que d'en être oublié.

H A M I L T O N.

Vous m'offensez , Sidnei , quand votre ame incertaine

Peut douter de mon zèle à partager sa peine :
Mais cette Rosalie , adorée autrefois ,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des
droits ?

Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire ?
Que ne la cherchez-vous ? sans doute elle respire ,
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEI.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux
amour ,

Je l'ai trop outragé : méprisable , infidèle ,
Quand je la reverrois , suis-je encor digne d'elle ?
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai
senti ?

Témoin de mes erreurs , vous n'avez pu com-
prendre

Comment j'abandonnai l'Amante la plus ten-
dre :

Le savois-je moi-même ? égaré , vicieux ,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux ,
Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la
tendresse ,

Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse ,
Lui promettant ma main , j'avois fixé son cœur ,
Je la trompois : enfin lassé de sa rigueur ,
Lassé de sa vertu , j'abandonnai ses charmes ,
J'affligeai l'amour même ; indigne de ses larmes ;
Je promenai par-tout mes aveugles desirs ,
J'aimai sans estimer , triste au sein des plaisirs :
Errant loin de nos bords , j'oubliai Rosalie ;
Elle avoit disparu , pleurant ma perfidie.

Hélas ! peut-être , ami , j'aurois causé sa mort :
Depuis que je suis las du monde & de mon sort ,
Au moment de finir ma vie & mon supplice ,
J'ai voulu réparer ma honteuse injustice ;

Pour lui donner mes biens , comme vous savez
tout ,
Je l'ai cherchée à Londres , aux environs , par-
tout ;
Mais depuis plus d'un mois les recherches sont
vaines.

H A M I L T O N.

Du soin de la trouver fiez-vous à mes peines.

S I D N E I.

Non , quand je le pourrois , je ne la verrois plus :
Mes sentimens troublés , tous mes sens confon-
dus ,
Tout me sépare d'elle , & mon ame éclipsée ,
De ma fin seule , ami , conserve la pensée ;
Je ne voulois savoir sa retraite & son sort ,
Que pour la rendre heureuse , au moins après
ma mort ,
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déjà frappé de l'atteinte mortelle.

H A M I L T O N.

Elle oubliera vos torts , en voyant vos regrets.
L'amour pardonne tout : laissez d'affreux pro-
jets ,
Différez-les du moins , rassurez ma tendresse ,
Votre ame fut toujours faite pour la sagesse ;
Vous entendrez sa voix , vous vaincrez vos dé-
goûts ,

Je ne veux que du temps, me le promettez-vous ?

Mon cher Sidnei , parlez.

S I D N E I.

J'ai honte de moi-même.

Laissez un malheureux qui vous craint & vous aime...

(*Dumont paroît.*)

J'ai besoin d'être seul... Je vous promets , ami ,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

H A M I L T O N.

Non , je vous suis.

S C E N E V I I.

H A M I L T O N , D U M O N T.

DUMONT , *arrétant Hamilton qui sort.*

M O N S I E U R , un mot de conséquence.

H A M I L T O N.

Hâte-toi , je crains tout.

D U M O N T.

Quoi ! son extravagance...

H A M I L T O N.

Il veut se perdre : il faut observer tous ses pas ,
Le sauver de lui-même.

D U M O N T.

Oh ! je ne le crains pas ;

J'ai pris ses pistolets , son Arsenal est vuide ,
Et j'ai su m'emparer de tout meuble homicide :
Confignez-moi sa vie en toute sûreté :
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté ,
Il pourroit bien...

H A M I L T O N.

Va donc , ne le perds point de vue ,
Vois si je puis entrer.

D U M O N T , *revenant sur ses pas.*

A propos , l'inconnue...

Mais ce goût de mourir , Monsieur , il faut , ma
foi ,
Que cela soit dans l'air , & j'en tremble pour
moi :

Ce travers tient aussi l'une des Pèlerines ,
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines ,
Vous allez le savoir , ma course a réussi ,
Mon Maître est réformé , c'est vous qu'on veut
ici :

Elle dit vous connoître ; elle est ma foi jolie ,
Cela rappelleroit le défunt à la vie :
Des façons , des propos , des yeux à sentimens ,
Un certain jargon tendre , imité des Romans ;
Tout cela.... vous verrez : on vient , je crois....
c'est elle.

Je cours dans mon donjon me mettre en senti-
nelle.



SCENE VIII.

ROSALIE , HAMILTON.

HAMILTON.

QUE vois-je ? Rosalie ! Ah ! quel moment heureux !

Que je bénis le sort qui vous rend à nos vœux !

ROSALIE.

Ces transports sont ils faits pour une infortunée
Prête à voir terminer sa triste destinée ?

J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous.

Quelle étrange démarche ! Ah ! dans des temps
plus doux ,

J'étois bien sûre , hélas ! d'obtenir votre estime.
Mais de tout au malheur on fait toujours un
crime :

Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non ; vivez , cet heureux jour
N'est point fait pour les pleurs , il est fait pour
l'amour.

ROSALIE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! ma surprise m'accable...

HAMILTON.

Sidnei dans les remords ..

ROSALIE.

R O S A L I E.

Quel songe favorable !

Il m'aimeroit encor !

H A M I L T O N.

Il est digne de vous ;

Vous finirez ses maux , il fera votre époux.

R O S A L I E.

Laissez-moi respirer , vous me rendez la vie ;
Quel heureux changement dans mon ame ravie ;
Tous mes jours ressembloient au moment de la
mort :

Mais ne flattez-vous point un crédule transport ?

H A M I L T O N.

Non : croyez votre cœur , vous êtes adorée.
Mais par quel heureux sort en ces lieux retirée..

R O S A L I E.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié ;
Vous connoissez mon cœur , il est justifié :
Oui , je l'aimois encor , même sans espérance ;
C'est un bien que n'a pu m'ôter son inconstance ;
Et si , malgré l'excès de mon accablement ,
J'ai vécu jusqu'ici , c'est par ce sentiment :
Victime du malheur , quand Sidnei m'eut trahie ,
Privée au même temps d'une mere chérie ,
Je vins cacher mes pleurs & fixer mon destin
Auprès d'une parente en ce château voisin :
Mais , loin de voir calmer ma vive inquiétude ,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude ;
Voisine de ces lieux soumis à mon Amant ,

J'y venois, malgré moi, rêver incessamment ;
Tout me parloit de lui , tout m'offroit son
image.

J'avois tout l'Univers dans ce séjour sauvage ;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déserts ,
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers :
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue ,
Quel trouble me saisit , quand j'appris sa venue !
Pour la dernière fois je voulois lui parler ,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler ;
Je succombois sans doute à ma douleur mor-
telle ,

Si je ne l'eusse vu que toujours infidèle :
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous
voir ?
Venez , guidez mes pas , & comblez mon es-
poir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience ,
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espé-
rance ;

Mais il me faut d'abord disposer votre Amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.

Il est dans la douleur , égaré , solitaire....

Je vous éclaircirai ce funeste mystère :

Qu'il vous fût ici de savoir qu'en ce jour ,

Fidèle , heureux par vous , il vivra pour l'a-
mour.

Je diffère à regret l'instant de votre joie ;

Mais enfin , avant vous , il faut que je le voie.

R O S A L I E.

Tous ces retardemens me pénètrent d'effroi...

Vous me trompez , Sidnei ne pensoit plus à moi.

H A M I L T O N.

Je ne vous trompe pas ; si je pouvois vous dire

Ce qu'il faisoit pour vous.... mais non , je me retire ;

Je vais hâter l'instant que nous desirons tous.

R O S A L I E.

Du destin de mes jours je me remets à vous ;

Songez que ces délais , dont mon ame est saisie,

Sont autant de momens retranchés de ma vie.





A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

S I D N E I .

C'EN est donc fait enfin , tout est fini pour moi.

Ce breuvage fatal , que j'ai pris sans effroi ,
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquille ,

Va du dernier sommeil assoupir cette argile ;
Nul regret , nul remords ne trouble ma raison :
L'esclave est-il coupable en brisant sa prison ?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obscure ,
Est le pere & l'ami de toute la nature ;
Rempli de sa bonté , mon esprit immortel
Va tomber , sans frémir , dans son sein paternel.



S C E N E I I.

S I D N E I , H A M I L T O N .

H A M I L T O N .

Q U'AUX peines d'un ami vous êtes peu sensible !

Pourquoi donc , cher Sidnei , vous rendre inaccessible ?

Depuis une heure entiere en vain je veux vous voir ,

Et dissiper l'horreur d'un cruel désespoir ;

Je n'ai pu pénétrer dans votre solitude :

Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude ,

Et la raison sur vous va reprendre ses droits.

S I D N E I .

Embrassons-nous , ami , pour la dernière fois.

H A M I L T O N .

Quel langage accablant ! dans cette léthargie ,

Quoi ! je retrouve encor votre ame ensevelie ?

S I D N E I .

De mes derniers desirs , de ma vive douleur

J'ai déposé l'espoir au fond de votre cœur ;

Que mon attente un jour par vos soins soit remplie.

Si la mort a frappé la triste Rosalie....

H A M I L T O N.

Non : elle vit pour vous ; répondez par pitié ,
Répondez à l'espoir , aux vœux de l'amitié ;
Parlez : si Rosalie , à votre amour rendue ,
Dans ces lieux aujourd'hui s'offroit à votre
vue ,

Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux mo-
mens

Où vous renouvelliez les plus tendres sermens ;
Sensible à vos remords , oubliant votre offense ,
Fidelle à son amour , malgré votre inconstance ;
Enfin , avec ces traits , cette ingénuité ,
Cet air intéressant qui pare la beauté ,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie ,
Au charme de revoir une Amante attendrie ,
De faire son bonheur , de réparer vos torts ,
De partager ses vœux , sa vie & ses transports ?

S I D N E I.

Je rendrois'grace au Ciel de l'avoir conservée ;
Vous savez mes projets : si je l'eusse trouvée ,
Je recommanderois son bonheur à vos soins :
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas
moins.

H A M I L T O N.

Puisqu'en vain l'Amitié vous conseille & vous
prie ,
L'Amour doit commander : paroissez , Rosalie.

S I D N E I.

Rosalie !... Est-ce un songe ? En croirai-je mes yeux ?

Vous , Rosalie ! ô Ciel ! & dans ces tristes lieux !

S C E N E I I I.

ROSALIE , SIDNEI , HAMILTON.

R O S A L I E.

OUI , c'est moi qui , malgré mon injure & ma peine ,

N'ai jamais pu pour vous me résoudre à la haine :

C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux ;
Votre cœur m'appartient , puisqu'il est vertueux....

Mais que vois-je ? Est-ce là l'effet de ma présence ?

On me trompe , Hamilton ; ce farouche silence...

S I D N E I.

Confondu des chagrins que j'ai pu vous causer ,
Que répondre , quand tout s'unit pour m'accuser ?

Vous daignez oublier mes fureurs , mon caprice ,
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice ?

Du fort, sans murmurer, je dois subir les coups :
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous.

R O S A L I E.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse :

Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

S I D N E I.

Ne me regrettez plus ; c'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur ;
L'état que m'apprétoient mes tristes destinées,
Auroit semé d'ennuis vos plus belles journées ;
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur :

Mon triste caractère eût fait votre malheur.

R O S A L I E.

Le pouvez vous penser ? Quelle injustice extrême !

Est-il quelque malheur, aimé de ce qu'on aime ?
Sensible à vos chagrins, & sans m'en accabler,
Je ne les aurois vus que pour vous consoler.
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse
N'avoient pu vous guérir d'une sombre tristesse,
Je l'aurois partagée, & , sans autres desirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs :
Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

S I D N E I.

Vous ne connoissez pas ma destinée affreuse ;
Insensible à la vie, au milieu de mes jours,

Il m'étoit réservé d'en détester le cours ,
De voir pour l'ennui seul renaître mes journées ,
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

R O S A L I E.

Que dites-vous , cruel ? quelle aveugle fureur
Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur ?

Calmez l'état affreux d'une Amante alarmée :
Vous aimeriez vos jours , si j'étois plus aimée ;
Dans le sein des vertus , dans les nœuds les plus doux ,

L'image du bonheur s'offrant encore à vous ,
Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle :
Le véritable amour donne une ame nouvelle ,
Sans doute l'union de deux cœurs vertueux ,
L'un pour l'autre formés , & l'un par l'autre heureux ,

Est faite pour calmer toute aveugle furie ,
Pour adoucir les maux , pour embellir la vie.

S I D N E I.

Qu'entends-je ? je pouvois me voir encore heureux !

Quel bandeau tout-à-coup est tombé de mes yeux !

Tout étoit éclipsé , tout pour moi se ranime ,
Et tout dans un moment retombe dans l'abîme !
Quel mélange accablant de tendresse & d'horreur !

D'un côté Rosalie, & de l'autre.... O douleur !
Malheureux ! Qu'ai-je fait ?.... Fuyez.

R O S A L I E.

De ma tendresse

Voilà donc tout le prix !

(*A Hamilton.*)

Vous trompiez ma foiblesse !

SIDNEI , *aux genoux de Rosalie qui veut
sortir.*

Non , s'il vous a juré mon sincere retour ,
S'il a peint les transports d'un immortel amour ,
Il ne vous trompoit pas , ma chere Rosalie.
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie ,
Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit
Les sentimens d'un cœur qui vous appartenoit.
Ah ! si par mes fureurs vous fûtes outragée ,
Si je fus criminel , vous êtes trop vengée ;
L'amour pour me punir attendoit ce moment.

R O S A L I E.

Que dites-vous, Sidnei ? Quel triste égarement!...

S I D N E I.

Je ne dis que trop vrai ; plaignez mon sort funeste ;

Au sein de mon bonheur le désespoir me reste ;
L'amour rallume en vain ses plus tendres transports .

Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords.

Oui, d'une illusion échappée à ma vue ,

Je découvre trop tard l'effrayante étendue :
Quels lieux vous déroboient ? Quelle aveugle
fureur

Egara ma raison & combla mon malheur !

R O S A L I E.

Laissons des maux passés l'image déplorable :
Non , mon cœur ne fait plus que vous fûtes
coupable ;

Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour & l'honneur devoient former nos
nœuds.

Mais pourquoi me causer ces nouvelles alarmes ?
Vous vous troublez , vos yeux se remplissent de
larmes.

S I D N E I.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur !
Oubliez un barbare indigne du bonheur ;
Je vous revois trop tard , ma chere Rosalie ,
Je vous perds à jamais , c'en est fait de ma vie :
Je touche , en frémissant , aux bornes de mon
fort :

Oui , cette nuit me livre au sommeil de la mort.

(*A Hamilton*).

Apprenez , déplorez le plus affreux délire :
Vous m'aviez dit trop vrai , le voile se déchire ;
Je suis un furieux que l'erreur a conduit ,
Que la terre condamne & que le ciel poursuive.

(*Il donne à lire à Rosalie la lettre écrite
à Hamilton.*)

Voyez ce que pour vous mon amour voulut
faire

Dans les extrémités d'un malheur nécessaire....

R O S A L I E .

Que vois-je ? Ayez pitié de mon cœur alarmé ;
Laissez

S I D N E I .

Il n'est plus temps , le crime est consommé :
Tout secours est sans fruit , toutes plaintes sont
vaines ,

Un poison invincible a passé dans mes veines.

R O S A L I E .

Barbare !

H A M I L T O N .

Malheureux !

R O S A L I E .

Il faut sauver ses jours ,
Peut-être en ce malheur il est quelque secours.

H A M I L T O N .

Je me charge de tout ; comptez sur moi ; j'y
vôle ,
Ne l'abandonnez pas.

(*Il sort.*)

S I D N E I .

Espérance frivole !



SCENE IV.

S C E N E I V.

S I D N E I , R O S A L I E .

R O S A L I E .

E TOIT-CE donc ainsi , cruel ! que vous m'aimiez ?

S I D N E I .

Moi , si je vous aimois ! Ah ! si vous en doutiez ,
Ce soupçon me rendroit la mort plus douloureuse.

Voyant que ma recherche étoit infructueuse ,
J'ai méprisé des jours qui n'étoient plus pour vous ;

A la mort condamné , j'ai devancé ses coups ;
J'aurois vu naître , au sein des ennuis & des larmes ,

Un nouvel Univers embelli par vos charmes ;
La vérité trop tard a levé le bandeau ,
Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau.

Soumis à mon Auteur , je devois sur moi-même
Attendre , en l'adorant , sa volonté suprême ;
Puisqu'il vous conservoit , il vouloit mon bonheur.

J'ai blessé sa puissance , il en punit mon cœur.



S C E N E V.

HAMILTON , SIDNEI , ROSALIE ;
DUMONT.

HAMILTON, à Dumont.

QUE n'obéis-tu ?

S I D N E I .

Non , non ; ma mort est trop sûre.

D U M O N T .

Ah ! vous vous regrettez ? J'entreprends cette
cure.....

S I D N E I .

Chassez cet insensé.

D U M O N T .

Vous êtes fort heureux ,
Que loin d'extravaguer , j'étois sage pour deux ;
Je vous gardois à vue & , d'une niche obscure ,
J'avois vu des apprêts de fort mauvais augure ;
Distrait , ne voyant rien , en vous-même en-
foncé ,

Dans votre cabinet vous êtes repassé :
Par l'alcove & sans bruit , durant cet intervalle ,

Je suis venu changer cette liqueur fatale ,
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

R O S A L I E.

Je renaïs.

H A M I L T O N.

O bonheur !

S I D N E I.

A peine je le croi.....

Rosalie !... Hamilton !... & toi dont l'heureux
zele

Me sauve des excès d'une erreur criminelle ,
Comment puis - je payer ?....

D U M O N T.

Vivez , je suis payé.

Les gens de mon pays font tout par amitié ,
Ils n'envifagent point d'autre reconnoissance :
Le plaisir de bien faire est notre récompense.

S I D N E I.

O vous , dont la vertu , les grâces , la candeur ,
Vont fixer sur mes jours les plaisirs & l'hon-
neur ;

Vous , par qui je reçois une plus belle vie ,
Oubliez mes fureurs , ma chere Rosalie.

Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer.
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer.
Partagez mes destins , je vous dois tout mon
être :

C'est pour vous adorer que je viens de renaître.

O ij

160 SIDNEI, COMÉDIE.

D U M O N T.

Ne savois-je pas bien que l'on en venoit-là ?
Ennuï , haïne de foi , chaufons que tout cela ;
Malgré tout le jargon de la philosophie ,
Malgré tous les chagrins , ma foi , vive la vie !

F I N.

L E
MÉCHANT,
COMÉDIE,

Représentée en 1747, par les Comédiens
ordinaires du Roi.

A C T E U R S.

CLÉON, Méchant.

GÉRONTE, Frere de Florise.

FLORISE, Mere de Chloé.

CHLOÉ.

ARISTE, Ami de Géronte.

VALERE, Amant de Chloé.

LISETTE, Suivante.

FRONTIN, Valet de Cléon.

UN LAQUAIS.

*La Scene est à la Campagne, dans un
Château de Géronte.*



LE MÉCHANT,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

TE voilà de bonne heure, & toujours plus
jolie,

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi , je te prie ?

L I S E T T E.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? comment !

On prépare une noce , une fête...

L I S E T T E.

Oui vraiment ,

Crois cela : mais pour moi , j'en suis bien convaincue ,

Nos affaires vont mal , & la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc ?

L I S E T T E.

Oh ! pourquoi ? Dans toute la maison

Il regne un air d'aigreur & de division

Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance

Qu'établissoit ici l'entière confiance ,

On se boude , on s'évite , on bâille , on parle
bas ,

Et je crains que demain on ne se parle pas.

Va , la noce est bien loin , & j'en fais trop la
cause :

Ton maître fourdement...

FRONTIN.

Lui , bien loin qu'il s'oppose

Au choix qui doit unir Valere avec Chloé ,

Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé ,

Et qu'au bon-homme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa niece.

L I S E T T E.

S'il s'en mêle , tant pis ; car s'il fait quelque
bien ,

C'est que , pour faire mal , il lui sert de moyen.
Je fais ce que je fais ; & je ne puis comprendre
Que , connoissant Cléon , tu veuilles le défendre.
Droit , franc comme tu l'es , comment estimes-tu

Un fourbe , un homme faux , déshonoré , perdu ,
Qui nuit à tout le monde , & croit tout légitime ?

F R O N T I N.

Oh ! quand on est frippon , je rabats de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir , & que je m'y connois ,

Mon Maître est honnête-homme , à quelque chose près.

La première vertu qu'en lui je considère ,
C'est qu'il est libéral , excellent caractère !

Un maître , avec cela , n'a jamais de défaut ,
Et , de sa probité , c'est tout ce qu'il me faut.

Il me donne beaucoup , outre de fort bons gages.

L I S E T T E.

Il faut , puisqu'il te fait de si grands avantages ,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.

Mais tiens , parle moi vrai , nous sommes sans témoin :

Cette Chançon qui fit une si belle histoire...

F R O N T I N .

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

Les rapports font toujours plus de mal que de bien :

Et de tout le passé je ne fais jamais rien.

L I S E T T E .

Cette méthode est bonne , & j'en veux faire usage.

Adieu , Monsieur Frontin.

F R O N T I N .

Quel est donc ce langage ?

Mais , Lisette , un moment.

L I S E T T E .

Je n'ai que faire ici.

F R O N T I N .

As-tu donc oublié , pour me traiter ainsi ,

Que je t'aime toujours , & que tu dois m'en croire ?

L I S E T T E .

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

F R O N T I N .

Mais que veux-tu ?

L I S E T T E .

Je veux que sans autre façon ,

Si tu veux m'épouser , tu laisses là Cléon.

F R O N T I N.

Oh ! le quitter ainsi , c'est de l'ingratitude :
Et puis , d'ailleurs , je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux ?

L I S E T T E.

Ce n'est pas l'embarras.

Si , malgré ce qu'on voit , & ce qu'on ne voit
pas ,

La noce en question parvenoit à se faire ,
Je pourrois , par Chloé , te placer chez Valere.
Mais à propos de lui , j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton Maître , & c'est un grand
malheur.

Valere , à ce qu'on dit , est aimable , sincere ,
Plein d'honneur , annonçant le meilleur caractere :

Mais , séduit par l'esprit , ou la fatuité ,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté ,
Il a choisi , dit-on , Cléon pour son modele :
Il est son complaisant , son copiste fidele...

F R O N T I N.

Mais tu fais des malheurs & des monstres de
tout.

Mon Maître a de l'esprit , des lumieres , du
goût ,

L'air & le ton du monde ; & le bien qu'il peut
faire

Est au-dessus du mal que tu crains pour Valere.

L I S E T T E.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui ,
Il changera de guide ; il arrive aujourd'hui.
Tu verras : les méchans nous apprennent à
l'être ;
Par d'autres ou par moi , je lui peindrai ton
Maître :
Au reste , arrange-toi , fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée & mes conditions ;
J'attends une réponse & positive & prompte.
Quelqu'un vient , laisse moi... Je crois que c'est
Géronte.
Comment ! il parle seul !

S C E N E I I.

G É R O N T E , L I S E T T E.

G E R O N T E , *sans voir Lisette.*

M A foi , je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit , bien sûr d'avoir raison ,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi , je veux la paix , le bien & la justice :
Valere aura Chloé.

L I S E T T E.

L I S E T T E.

Quoi ! sérieusement ?

G E R O N T E.

Comment ! tu m'écoutois ?

L I S E T T E.

Tout naturellement.

Mais n'est-ce point un rêve , une plaisanterie ?

Comment ! Monsieur , j'aurois , une fois en ma vie ,

Le plaisir de vous voir , en dépit des jaloux ,
De votre sentiment , & d'un avis à vous ?

G E R O N T E.

Qui m'en empêcheroit ? je tiendrai ma promesse ;

Sans l'avis de ma sœur , je marierai ma niece :
C'est sa fille , il est vrai ; mais les biens sont à moi :Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation , que je suis prêt à faire ,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère ;
Voilà mon dernier mot.

L I S E T T E.

Voilà parler , cela !

G E R O N T E.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

L I S E T T E.

Assurément.

G E R O N T E.

C'étoit pour traiter cette affaire ,

Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mere de Valere , entre tous ses amis ,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête-homme , intelligent & sage :
L'amitié qui nous lie est , ma foi , de notre âge :
Il est parti , muni de mon consentement ,
Et l'affaire sera finie incessamment ;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire :
Pour la conclusion , on n'attend que Valere.
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci ;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

Q

L I S E T T E.

Fort bien.

G E R O N T E.

Toujours plaider m'ennuie & me ruine ;
Des terres du Futur cette terre est voisine ;
Et , confondant nos droits , je finis des procès
Qui , sans cette union , ne finiroient jamais.

L I S E T T E.

Rien n'est plus convenable.

G E R O N T E.

Et puis d'ailleurs , ma niece
Ne me dédira point , je crois de ma promesse ,
Ni Valere non plus. Avant nos différends ,
Ils se voyoient beaucoup , n'étant encor qu'en-
fants ;
Ils s'aimoient , & souvent cet instinct de l'en-
fance

Devient un sentiment, quand la raison commence.

Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serois surpris
Si, par les agrémens & son bon caractère,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

L I S E T T E.

Cela n'est pas douteux.

G E R O N T E.

Encore une raison

Pour finir : J'aime fort ma terre, ma maison :
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel. J'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra ;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valere :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

L I S E T T E.

Rien de mieux : mais....

G E R O N T E.

Quoi, mais ? J'aime qu'on parle net.

L I S E T T E.

Tout cela seroit beau : mais cela n'est pas fait.

G E R O N T E.

Eh pourquoi donc ?

L I S E T T E.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

P 7

G E R O N T E.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

L I S E T T E.

Ah ! vous êtes bien fort ; mais c'est loin de Florise :

Au fond , elle vous mene , en vous semblant
sournise :

Et , par malheur pour vous & toute la maison ,
Elle n'a pour conseil que ce Monsieur Cléon ,
Un mauvais cœur , un traître , enfin un homme
horrible ,

Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

G E R O N T E.

Ah , te voilà toujours ! On ne fait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

L I S E T T E.

Oh ! je le fais bien , moi.

Ma Maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate , & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déjà dit , (vous n'en voulez rien
croire ,)

C'est l'esprit le plus faux , & l'ame la plus
noire ;

Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit....

G E R O N T E.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc ! parce qu'il fait saisir le ridicule ,

Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule ,
On le prétend méchant ! C'est qu'il est naturel :
Au fond , c'est un bon cœur , un homme
essentiel.

L I S E T T E.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille ,
Ce seroit peu de chose , & tous les médifans
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler , de détruire ,
Du talent de brouiller , & du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur , la haine & la division ,
Faire du mal enfin , voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son
ame ,
Dans le dernier voyage où j'ai suivi Madame.
Dans votre terre ici fixé depuis long temps ,
Vous ignorez Paris , & ce qu'on dit des gens.
Moi , le voyant là-bas s'établir chez Florise ,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise ,
Je m'informai de l'homme , & ce qu'on m'en
a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit ;
C'est un enchaînement de tours , d'horreurs se-
crettes ,
De gens qu'il a brouillés , de noirceurs qu'il a
faites ,
Enfin , un caractère effroyable , odieux.

G E R O N T E.

Fables que tout cela , propos des envieux.
Je le connois , je l'aime , & je lui rends justice.
Chez moi , j'aime qu'on rie , & qu'on me divertisse ;

Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs , il est toujours de même avis que moi ;

Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre ,

Et qu'une sympathie , un goût comme le nôtre ,
Sont pour durer toujours ; & puis , j'aime ma Sœur ;

Et quiconque lui plaît , convient à mon humeur :

Elle n'amène ici que bonne compagnie ,
Et , grace à ses amis , jamais je ne m'ennuie.

Quoi ! si Cléon étoit un homme décrié ,
L'aurois-je ici reçu ? l'auroit-elle prié ?

Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre ,

Faux , dangereux , méchant ; moi , qu'en aurois-je à craindre ?

Isolé dans mes bois , loin des Sociétés ,
Que me font les discours & les méchancetés ?

L I S E T T E.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique ,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis

Sur l'établissement que vous avez promis ,
Et d'une Mais enfin je me serai méprise.
Vous en êtes content ; Madame en est éprise.
Je croirois même assez.....

G E R O N T E.

Quoi ? qu'elle aime Cléon ?

L I S E T T E.

C'est vous qui l'avez dit , & c'est avec raison
Que je le pense , moi ; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure ,
J'ai déjà vu Madame avoir quelques Amans ;
Elle en a toujours pris l'humeur , les sentimens ,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle , ou de bon sens ; sauvage , ou ré-
pandue ;
Six mois dans la Morale , & six dans les Ro-
mans ,
Selon l'Amant du jour , & la couleur du temps ;
Ne pensant , ne voulant , n'étant rien d'elle-
même ,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle
aime.

Or , comme je la vois , de bonne qu'elle étoit ,
N'avoir qu'un ton méchant , ton qu'elle dé-
testoit ,

Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion , toute aussi naturelle ,
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage ; & nous ne tenons rien.

G E R O N T E.

Ah , je voudrois le voir ! Corbleu ! tu vas
connoître

Si je ne suis qu'un sot , ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chère Sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort
triste ,

Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui ,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui :
Oh ! par exemple , ici , tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire ,
Ni de choquer Ariste , ou de contrarier
Un projet dont ma Sœur paroïssoit s'ennuyer ;
Car il ne disoit mot.

L I S E T T E.

Non : mais à la fourdine ,
Quand Ariste parloit , Cléon faisoit la mine ;
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas :
Son air , des demi-mots que vous n'entendiez
pas ,

Certain ricanement , un silence perfide ,
Voilà comme il parloit , & tout cela décide ;
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est ,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise , & fait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point , par le mal qu'il fait
faire ,

Enfin , à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas , j'abhorre les méchans :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère ,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me
plaire.

Vous , Monsieur , par exemple , à parler sans
façon ,
Je vous aime ; pourquoi ? C'est que vous êtes
bon.

G E R O N T E.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise.
Que pour un compliment.....

L I S E T T E.

Où , bonté c'est bêtise ,
Selon ce beau Docteur ; mais vous en reviendrez.
En attendant (en vain vous vous en défendrez)
Vous n'êtes pas méchant , & vous ne pouvez
l'être.

Quelquefois , je le fais , vous voulez le paroître ;
Vous êtes , comme un autre , emporté , violent ,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère ,
Vous aimez qu'on vous aime , & je vous en ré-
vere.

G E R O N T E.

Ma sœur vient ; tu vas voir si j'ai tant de douceur
Et si je suis si bon.

L I S E T T E.

Voyons

SCENE III.

FLORISE , GERONTE , LISETTE.

GERONTE, *d'un ton brusque.*

BON jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah Dieux ! parlez plus bas , mon frere , je vous prie.

GERONTE.

Eh ! pourquoi , s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie !

Je n'ai pas fermé l'œil ; & vous criez si fort....

GERONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Geronte.*

Et vous, vous êtes mort ;

Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir , Lisette,

Si l'on peut voir Cléon.... Faut-il que je répète ?



SCÈNE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui :

Aussi c'est vous... hier....

GÉRONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui

Que vous m'avez causé sur ce beau mariage ,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage ,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti....

FLORISE.

Finissons là, de grace :

Allez-vous m'en parler ? Je vous cede la place.

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux....

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,

Et je vous répondrois peut-être avec aigreur,

Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des
autres ,

Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion :
Eh bien ! sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous
aime.

S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-
même.

Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est tou-
jours.

D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites vous, on nous chicanera :
Ce seront des procès ! Eh bien ! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante af-
faire ?

Cessez de m'en parler, cela m'excede.

GERONTE.

Moi ?

Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance !

GERONTE.

Eh quoi ?...

FLORISE.

La mere de Valere est maussade, ennuyeuse,

Sans

Sans usage du monde , une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oîsons ?

G E R O N T E.

C'est une femme simple & sans prétentions ,
Qui , veillant sur ses biens...

F L O R I S E.

La belle emplette encore

Que ce Valere ! un fat qui s'aime , qui s'adore.

G E R O N T E.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh ! qui donc n'est pas fat ? Tout l'est jusques
aux fots.

Mais le temps remédie aux torts de la Jeunesse.

F L O R I S E.

Non : il peut rester fat : n'en voit-on pas sans
cesse

Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé ,
Et sont les vétérans de la fatuité ?

G E R O N T E.

Laiïons cela. Cléon sera donc notre arbitre.

Je veux vous demander sur un autre chapitre

Un peu de complaisance , & j'espère , ma
sœur....

F L O R I S E.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur
mon cœur.

G E R O N T E.

Ariste doit ici...

F L O R I S E.

Votre Ariste m'aïssomme :

C'est , je vous l'avoueraï , le plus plat honnête-
homme...

G E R O N T E.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez , vous les voyez ad-
mis :

Et moi je n'en ai qu'un , que j'aime pour mon
compte ,

Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.

Vous l'avez accablé , contredit , abruti ;

Croyez-vous qu'il soit sourd & qu'il n'ait rien
fenti ,

Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres fortes
têtes ,

Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des
bêtes ;

Et , ne ménageant rien...

F L O R I S E.

Eh mais ! tant pis pour lui ,

S'il s'en est offensé ; c'est aussi trop d'ennui ,

S'il faut , à chaque mot , voir comme on peut
le prendre ;

Je dis ce qui me vient , & l'on peut me le ren-
dre ;

Le ridicule est fait pour notre amusement ,

Et la plaisanterie est libre.

G E R O N T E.

Mais vraiment ,

Je fais bien , comme vous , qu'il faut un peu
médire :

Mais en face des gens , il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits , je veux bien vous
laisser

Tous ces lords Campagnards que je voudrois
chasser ,

Quand ils viennent. Raillez leurs façons , leur
langage ,

Et tout l'arrière-ban de notre voisinage ;

Mais grace , je vous prie , & plus d'attention
Pour Ariste : il revient. Faites réflexion

Qu'il me croira , s'il est traité de même sorte ,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :

Je ne crois pas avoir cet air-là , Dieu merci.

Enfin , si vous m'aimez , traitez bien mon ami.

F L O R I S E.

Par malheur , je n'ai point l'art de me contre-
faire.

Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire ,
Et je lui manquerois indubitablement :

Je ne sortirai pas de mon appartement.

G E R O N T E.

Ce seroit une scène.

F L O R I S E.

Eh non ! je ferai dire

Que je suis malade.

Q 11

GERONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais marier Chloé ! mon frere , y pensez-vous ?
Elle est si peu formée , & si sotte , entre nous...

GERONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve , au contraire ,
De l'esprit naturel , un fort bon caractère ;
Ce-qu'elle est devant vous ne vient que d'em-
barras.

On imagineroit que vous ne l'aimez pas ,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager , vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez , dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien , d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez ;
Mais c'est un air si gauche , une mauffaderie...

GERONTE , *élève la voix , appercevant
Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons , je vous
prie.

Puisque je l'ai promis , je veux bien voir Cléon ,
Parce que je suis sûr de sa décision.

Mais quoi qu'on puisse dire , il faut ce mariage :
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus
sage :

Feu son pere (on le fait) a mangé tout son
bien ;

Le vôtre est médiocre , elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout , c'est bien la moindre
chose

Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.
(*Il sort.*)

F L O R I S E.
Qu'un sot est difficile à vivre !

S C E N E V.

F L O R I S E , L I S E T T E.

F L O R I S E.

E H bien , Cléon
Paroîtra-t-il bientôt ?

L I S E T T E.

Mais oui , si ce n'est non.

F L O R I S E.

Comment donc ?

L I S E T T E.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,
A son air , où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même & le mépris d'autrui ,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous
dire.

Pour moi , j'aime les gens dont l'ame peut se
lire ,
Qui disent bonnement oui pour oui , non pour
non.

F L O R I S E.

Autant que je puis voir , vous n'aimez pas
Cléon.

L I S E T T E.

Madame , je ferai peut-être trop sincère :
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit , vous dites qu'il en a :
Moi , je ne voudrois point du tout cet esprit-là ,
Quand il feroit pour rien. Je n'y vois , je vous
jure ,
Qu'un style , qui n'est pas celui de la droiture ;
Et sous cet air capable , où l'on ne comprend
rien ,
S'il cache un honnête-homme , il le cache très-
bien.

F L O R I S E.

Tous vos raisonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé ; je l'envoie au Couvent.
Dites-lui de ma part...

L I S E T T E.

Voici Mademoiselle :

Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, à Chloé, qui lui baise la main.
 Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.
 (Elle sort.)

S C E N E V I.

CHLOÉ, LISETTE.

C H L O É.

Q uoi ! suis-je donc si mal ?

L I S E T T E.

Bon ! c'est une douceur

Qu'on vous dit en passant, par humeur, par
 envie ;

Le tout pour vous punir d'oser être jolie :

N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

C H L O É.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?

Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;

Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire ;

Je me sacrifierois : & tout ce que je fais ,

De son aversion augmente les effets.

Je suis bien malheureuse !

L I S E T T E.

Ah ! quittez ce langage,

Les lamentations ne sont d'aucun usage :

Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout ,
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

C H L O E'.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

L I S E T T E.

D'abord , parlez-moi vrai , sans que rien vous
retienne.

Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître ou
d'un époux ?

C H L O E'.

A quoi bon ce propos ?

L I S E T T E.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a
chargée

De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage & , d'un autre côté ,
Votre mere m'a dit , avec même clarté
De vous notifier qu'il falloit , sans remise ,
Partir pour le Couvent : jugez de ma surprise.

C H L O E'.

Ma mere est ma maîtresse , il lui faut obéir ;
Puisse-t-elle à ce prix cesser de me haïr !

L I S E T T E.

Doucement , s'il vous plaît , l'affaire n'est pas
faite ,

Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui ;

Frontin veut m'épouser , & j'ai du goût pour lui :

Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous donne ?

C H L O E'.

Tu le vois bien, Lisette , il n'y faut plus songer :
D'ailleurs , long-temps absent , Valere a pu changer :

La dissipation , l'ivresse de son âge ,
Une ville où tout plaît , un monde où tout engage ,

Tant d'objets séduisans , tant de divers plaisirs
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs.
Si Va'ere m'aimoit , s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.

Qu'il soit heureux du moins ! pour moi j'obéirai:
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé ,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc ? Tu ne m'écoutes pas.

L I S E T T E.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras..
Et sûrement Florise....

C H L O E'.

Eh bien ?

L I S E T T E.

Mademoiselle ,

Soyez tranquille ; allez , fiez-vous à mon zele :
Nous verrons , sans pleurer , la fin de tout ceci :
C'est Cléon qui nous perd , & brouille tout ici.
Mais , malgré son crédit , je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe insolent qui la mene aujourd'hui ,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

C H L O E'.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite :
Que ses vœux soient remplis , & je suis satisfaite.

S C E N E V I I.

L I S E T T E , *seule.*

P OUR faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

C L É O N , F R O N T I N .

C L É O N .

Q U'EST-CE donc que cet air d'ennui , d'im-
patience ?

Tu fais tout de travers : tu gardes le silence ,
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

F R O N T I N .

Chacun a ses chagrins.

C L É O N .

Ah !.... tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais , à propos , Valere ?

F R O N T I N .

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret , dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystère ?

Je ne comprends pas trop le secret de Valere :
Pourquoi , lui qu'on attend , qui doit bientôt ,
dit-on ,

Se voir avec Chloé l'enfant de la maison ,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître ?

C L E O N.

Quand il en sera temps , je le ferai paroître.

F R O N T I N.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y
voi

Me paroît mal à vous , & dangereux pour moi.
Je vous ai , comme un sot , obéi sans mot dire ,
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison ,
A celui qui l'écrit , vaut cent coups de bâton.

C L E O N.

Je te croyois du cœur : ne crains point d'aven-
ture

Personne ne connoît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris , & pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi ?
La mere de Valere a sa lettre , sans doute ?
Et celle de Géronte ?

F R O N T I N.

Elle doit être en route :

La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manège-ci
M'alarme , me déplaît , & , ma foi , j'en ai
honte :

Y pensez-vous, Monsieur? Quoi! Florise & Gêronte

Vous comblent d'amitiés, de plaisirs & d'honneurs,

Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!

Valere, d'autre part, vous aime à la folie :

Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie ;

Et, grâce à vous, Gêronte en va voir le portrait

Comme d'un libertin & d'un colifichet.

Cela finira mal.

C L E O N.

Oh ! tu prends au tragique

Un débat qui pour moi ne sera que comique ;

Je me prépare ici de quoi me réjouir,

Et la meilleure scène, & le plus grand plaisir....

J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la ville :

Ne point m'en amuser, serait être imbécile ;

Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,

Et me paiera du tems que je perds avec eux.

Valère à mon projet lui-même contribue :

C'est un de ces enfans dont la folle recrue

Dans les sociétés vient tomber tous les ans,

Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.

Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde ?

Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde :

Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,

Et me croit son ami, je ne fais pas pourquoi.

Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,

J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :

Elle a , pour la plupart , formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son
tems.

Soit que cette aventure , ou quelque'autre lan-
gage.

Voulant absolument rompre son mariage ,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer , ou l'éloigner du moins ;
Parbleu , je vous le fers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui , vous voilà chargé d'une très-belle affaire

CLEON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-tems , dit-il , il n'a point vu sa
mère ;

Il compte, en lui parlant , gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais vous , quel intérêt ? . . . Pourquoi vouloir
aigrir

Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise !

CLEON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser ,
Oh ! c'est le droit des gens , & je veux en user.
Tout languir , tout est mort sans la tracasserie :
C'est le ressort du monde , & l'âme de la vie ;
Bien fou , qui là-dessus contraindrait ses desirs.

Les fots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie ,
Me détermine encore à cette brouillerie.

F R O N T I N.

Comment donc ! à Chloé songeriez vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte , au moins. Je pense que
sa fille

Lui pèse horriblement , & la voir si gentille
L'afflige : je lui vois l'air sombre & soucieux
Lorsque vous regardez long-tems Chloé.

C L E O N.

Tant mieux.

Elle ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

F R O N T I N.

C'est-à-dire , à-peu-près ,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le
vôtre.

Quoi ! Florise & Chloé ?

C L E O N.

Moi ? ni l'une , ni l'autre.
Je n'agis ni par goût ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une Beauté ?
Je fais trop les défauts , les retours qu'on nous
cache ;

Toute femme m'amuse , aucune ne m'attache ;

R. ij

Si par hazard aussi je me vois marié ,
Je ne m'ennuierai point pour ma chère moitié ;
Aimera qui pourra. Florise , cette folle ,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux & frivole ,
Qui , malgré l'âge , encore a des prétentions ,
Et me croit transporté de ses perfections ,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage ,
Vu que l'oncle , à la nièce assurant tout son bien ,
S'il venoit à mourir , Florise n'auroit rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se désaisisse ,
Et je souhaite fort que cela réussisse :
Si nous pouvons parer cette donation ,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse ;
D'un bien considérable elle sera maîtresse ,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession.
D'ailleurs , Gêronte m'aime : il se peut très-bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valère ;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir ,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

F R O N T I N.

Je le croirois assez.

C L E O N.

Aussi n'y tiens-je gueres ,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit , je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé , je puis avoir Florise :
Mais , quand je manquerois l'une & l'autre en-
reprise ,
J'aurai , chemin faisant , les ayant conseillés ,
Le plaisir d'être craint & de les voir brouillés.

F R O N T I N.

Fort bien ! mais si j'osois vous dire en confi-
dence
Où cela va tout droit.

C L E O N.

Eh bien ?

F R O N T I N.

En conscience ,
Cela vise à nous voir donner notre congé ;
Déjà , vous le savez , & j'en suis affligé ,
Pour vos maudits plaisirs , on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

C L E O N.

Chassés ! Quelle folie !

F R O N T I N.

Oh ! c'est un mot pour l'autre , & puisqu'il faut
choisir ,
Point chassés , mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus
stable ?

Avec tout votre esprit , & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

C L E O N.

Cela m'est fort égal : on me craint , on m'estime ;

C'est tout ce que je veux , & je tiens pour maxime

Que la plate amitié , dont on fait tant de cas ,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :

Etre cité , mêlé dans toutes les querelles ,
Les plaintes , les rapports , les histoires nouvelles ,

Etre craint à la fois & désiré par-tout ,
Voilà ma destinée & mon unique goût.

Quant aux amis , crois-moi , ce vain nom qu'on se donne

Se prend chez tout le monde , & n'est vrai chez personne ;

J'en ai mille , & pas un. Veux-tu que , limité
Au petit cercle obscur d'une société ,

J'aie m'enfvelir dans quelque coterie !

Je vais où l'on me plaît , je pars quand on m'ennuie :

Je m'établis ailleurs , me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :

C'est ainsi qu'en ce lieu , si la chance varie ,
Je compte planter-là toute la compagnie.

F R O N T I N.

Cela vous plaît à dire , & ne m'arrange pas :
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas :
Mais je suis las , Monsieur , de cette vie errante.
Toujours visages neufs , cela m'impatiente ;
On ne peut , grâce à vous , conserver un ami ,
On est tantôt au Nord , & tantôt au Midi :
Quand je vous crois logé , j'y compte , je me lie
Aux femmes de Madame , & je fais leur partie ,
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout , on vous chasse , & votre servi-
teur.

Je ne puis plus souffrir cette humeur vaga-
bonde ,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi , j'aime ici , j'y reste.

C L E O N.

Et quels sont les appas ,
L'heureux objet ?...

F R O N T I N.

Parbleu ne vous en moquez pas ,
Lisette vaut , je crois , la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

C L E O N.

Tu serois assez bête
Pour te marier , toi ? Ton amour , ton dessein
N'ont pas le sens commun.

F R O N T I N.

Il faut faire une fin ;

Et ma vocation est d'épouser Lisette ;
J'aimois assez Marton , & Nérine & Finette ,
Mais quinze jours chacune , ou toutes à-la-fois :
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est plus cela , tout autre amour m'en-
nuie :

Je suis fou de Lisette , & j'en ai pour la vie.

C L E O N.

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

F R O N T I N.

Comme un autre.

C L E O N.

Le fat ! Aime moins tristement.
Pasquin , l'Olive , & cent , d'amour aussi fidele,
L'ont aimée avant toi , mais sans se charger
d'elle ;

Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs ?
Fais de même ; aucun d'eux n'est mort de ses
rigueurs.

F R O N T I N.

Vous la connoissez mal ; c'est une fille sage.

C L E O N.

Oui , comme elles le font.

F R O N T I N.

Oh ! Monsieur , ce langage
Nous brouillera tous deux.

C L E O N , *après un moment de silence.*

Eh bien ! écoute-moi.

Tu me conviens , je t'aime , & si l'on veut de
toi ,

J'emploirai tous mes soins pour t'unir à Lisette :
Soit ici , soit ailleurs , c'est une affaire faite.

F R O N T I N.

Monfieur , vous m'enchantez.

C L É O N.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valere arrive , & reviens m'avertir.

S C E N E I I.

C L É O N , *feul.*

FRONTIN est amoureux ! Je crains bien qu'il
ne cause.

Comment parer le risque où son amour m'ex-
pose ?

Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ? Oui vraiment , l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret , & si , par aventure ,
On fait que les billers sont de son écriture ,
Je dirai que de lui je m'étois défié ,
Que c'étoit un coquin , & qu'il est renvoyé.



SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

F L O R I S E.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere ,
Est-il vrai ? Vous parlez , m'a-t-il dit , pour Valere ?
Changeriez-vous d'avis ?

C L É O N.

Comment ! vous l'avez cru ?

F L O R I S E.

Mais il en est si plein & si bien convaincu...

C L É O N.

Tant mieux. Malgré cela , soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée ,
Vous y pouvez compter , je vous réponds de
tout ;
En ne paroissant pas contrarier son goût ,
J'en suis beaucoup plus maître ; & la bête est si
bonne ,
Soit dit sans vous fâcher...

F L O R I S E.

Ah ! je vous l'abandonné.

Faites-en les honneurs : je me sens , entre nous ,
Sa sœur on ne peut moins.

C L E O N.

Je pense comme vous ;
La parenté m'excede , & ces liens , ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les
peines ,
Tout cela préjugés , miseres du vieux temps ;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les pa-
rens.
Vous avez de l'esprit , & votre fille est sotte ,
Vous avez pour surcroît un frere qui radote ,
Eh bien ! c'est leur affaire après tout : selon
moi ,
Tous ces noms ne sont rien , chacun n'est que
pour soi.

F L O R I S E.

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage
Qui me soutient contr'eux , contre ce mariage :
L'affaire presse au moins , il faut se décider :
Ariste nous arrive , il vient de le mander ,
Et par une façon des galans du vieux style ,
Géronte sur la route attend l'autre imbécile ,
Il comptoit voir ce soir les articles signés.

C L E O N.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement , sans vous on ne peut rien con-
clure ;
Il faudra , ce me semble , un peu de signature
De votre part ; ainsi , tout dépendra de vous.
Refusez de signer , grondez , & boudez-nous :

Car , pour me conserver toute la confiance ,
Je serai contre vous moi-même , en sa présence ,
Et je me fâcherois , s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce
soin.

Il m'est venu , d'ailleurs , une assez bonne idée ,
Et dont , faute de mieux , vous pourrez être
aidée...

Mais non ; car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

F L O R I S E.

Oh ! vous me le direz . Quel scrupule est le vôtre ?
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un de-
vant l'autre ?

Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à
lui ,

Et que vos seuls conseils sont ma règle aujour-
d'hui :

Vous êtes honnête-homme , & je n'ai point à
craindre

Que vous proposiez rien dont je puisse me plain-
dre :

Ainsi , confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte ainsi qu'à nous unir.

C L E O N.

Au fond , je n'y vois pas de quoi faire un mys-
tère....

Et c'est ce que de vous mérite votre frère.

Vous

Vous m'avez dit , je crois , que jamais sur les
biens

On n'avoit éclairci ni vos droits ni les liens ,
Et que , vous assurant d'avoir son héritage ,
Vous aviez au hazard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès ,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix ;
Cela fait contre lui la plus belle matière :
Des biens à répéter , des partages à faire ,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux
champs ,

En lui faisant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obstiner , malgré vos répugnances ,
A l'établissement qui rompt nos espérances ,
Partons d'ici , plaidez , une assignation
Détruirá le projet de la donation ;
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie ,
On ne me verra plus lui tenir compagnie ;
Et , quant à vos procès , ou vous le gagnerez ;
Ou vous plaideriez tant que vous l'acheverez.

F L O R I S E.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte ,
La mienne , par malheur , n'est pas aussi puis-
sante ;

Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité :
Il m'a toujours aimée , & j'aimois à lui plaire ;
Et soit cette habitude , ou quelque autre chi-
mère ,

Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer :
Dites-lui qu'avec vous , paroissant fort aigrie ,
J'ai parlé de procès , de biens , de brouillerie ,
De départ , & qu'enfin , s'il me pouvoit à bout ,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

C L E O N.

S'il s'obstine pourtant , quoi qu'on lui puisse
dire...

On pourroit consulter pour le faire interdire ,
Ne le laisser jouir que d'une pension ;
Mon Procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable , & qui , par son
adresse ,

Auroit fait enfermer les sept Sages de Grece ,
S'il eût plaidé contr'eux. S'il est quelque
moyen

De vous faire passer ses droits & tout son bien ,
L'affaire est immanquable , il ne faut qu'une
lettre

De moi....

F L O R I S E.

Non , différez... Je crains de me com-
mettre ;

Dites-lui seulement , s'il ne veut point céder ,
Que je suis , malgré vous , résolue à plaider.
De l'humeur dont il est , je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure ;
Et , pour me ramener ne négligeant plus rien ,

Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le desiré.

C L E O N.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engage-
mens :

Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage ;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment ;
Et je ne sai que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, & de passer ma vie ;
C'est un goût décidé.

F L O R I S E.

Puis-je m'en assurer ?

Et loin de tout, ici, pourrez-vous demeurer ?
Je ne fais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous
faites :

Peut-être votre goût vous a séduit d'abord ;
Mais tout Paris....

C L E O N.

Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice,
En m'éloignant d'un monde à qui je rends jus-
tice.

Tout ce qu'on est forcé d'y voir & d'endurer,
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.

S ij

Trouver à chaque pas des gens insupportables ,
Des flatteurs , des valets , des plaisans détestables ,

Des jeunes gens d'un ton , d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice , & d'une fausseté !...
Des prétendus Esprits souffrir la suffisance ,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence ,
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne fait pas pourquoi ;
Des Protégés si bas ! des Protecteurs si bêtes !...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air , enfin se tuer pour autrui ;
Franchement , des plaisirs , des biens de cette
forte ,

Ne font pas , quand on pense , une chaîne bien
forte :

Et , pour vous parler vrai , je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé ,
Qui n'est ni complaisant , ni valet de personne ,
Que tous ces gens brillans qu'on mange , qu'on
fripponne ,

Qui , pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux ,

Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

F L O R I S E.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidelle.

C L E O N.

Paris me fait pitié , lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins , d'insectes freluquets...

F L O R I S E.

Votre estime , je crois , n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes ?

C L E O N.

Pour vous je n'ai point de mysteres ,
Et vous verrez ma liste avec les caracteres :
J'aime l'ordre , & je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Les-
bie ;

Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés ,
Et désoler là-bas bien des sociétés :
Je suis tenté , parbleu ! d'écrire mes mémoires ,
J'ai des traits merveilleux , mille bonnes his-
toires
Qu'on veut cacher....

F L O R I S E.

Cela sera délicieux.

C L E O N.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des pla-
ces :

Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces ,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Messieurs qui rodent à l'entour :

Sur l'aigre Céliante, & la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis, & Monsieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur l'Automate Alcidas,
Qui, glorieux & bas, se croit un personnage,
Tant d'autres importans, Esprits du même
éage;

Oh! fiez vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on
en cause,

Un vice, un déshonneur font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt,
Un ridicule reste, & c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du
diable:

Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon; le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

F L O R I S E.

L'idée est excellente, & la vengeance est sûre.

Je vous prierai d'y joindre, avec quelque aventure,

Une Madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,

Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs:
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humiliet j'ai la plus grande envie:

Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

C L E O N.

On peut toujours à compte envoyer son por-
trait ,

Et dans trois jours d'ici désespérer la Belle.

F L O R I S E.

Et comment ?

C L E O N.

On peut faire une chanson sur elle :

Cela vaut mieux qu'un livre , & court tout
l'Univers.

F L O R I S E.

Oui , c'est très-bien pensé ; mais faites-vous des
vers ?

C L E O N.

Qui n'en fait pas ? Est-il si mince cotterie
Qui n'ait son bel-esprit, son plaisant , son génie ?
Petits Auteurs honteux , qui font , malgré les
gens ,

Des bouquets , des chansons , & des vers inno-
cens.

Oh ! pour quelques couplets , fiez-vous à ma
Muse ;

Si votre Orphise en meurt , vous plaire est mon
excuse :

Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir ,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi , quand je parcours tout ce qui le com-
pose ,

Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.



SCENE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrois bien....

CLEON, *à Florise.*

Attends.... Permettez-vous?....

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, Madame....

FLORISE.

Entre nous,

Entiere liberté. Frontin est impayable;

Il vous sert bien; je l'aime.

CLEON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,

Un peu bête.....



SCÈNE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH ! Monsieur , ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution :
De mon panégyrique épargnez-vous la peine :
Valère entrera-t-il ?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir ,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir ;
Je ne suis point garant de cette extravagance ,
Il m'a suivi de loin , malgré ma remontrance ,
Se croyant invisible , à ce que je conçois ,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre en-
tretien.



S C E N E VI.

CLÉON, *seul.*

L'AFFAIRE est en bon train , & tout ira fort bien ,
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison , & sur l'art d'y déplaire :
Avec son ron , ses airs , & sa frivolité ,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté ;
Une vieille franchise à ses talens s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

S C E N E VII.

VALERE , *en habit de campagne* , CLÉON.

VALERE, *embrassant Cléon.*

EH ! bon jour , cher Cléon ! je suis comblé ,
ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je... ?

C L E O N.

Ah ! point de complimens :

Quand on peut être utile , & qu'on aime les
gens ,

On est payé d'avance... Eh bien ! quelles nouvelles
A Paris ?

V A L E R E.

Oh ! cent mille , & toutes des plus belles.
Paris est ravissant , & je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux , si parfaits ,
Les talens plus féconds , les esprits plus aimables :
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables
Chaque jour le génie & la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

C L E O N.

Tout vous paroît charmant , c'est le sort de votre
âge.

Quelqu'un pourtant m'écrit (& j'en crois son
suffrage)

Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé ;
Que les arts , les plaisirs , les Esprits font pitié ;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies ,
Des pointes , du jargon , de tristes facéties ;
Et qu'à force d'esprit & de petits talens ,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le
bon sens.

Comment , vous qui voyez si bien les ridicules ,
Ne m'en dites-vous rien ? Tenez vous aux scrupu-
les ?

Toujours bon , toujours dupe.

V A L E R E.

Oh ! non , en vérité.

Mais c'est que je vois tout assez du bon côté.

Tout est colifichet , pompon & parodie ,

Le monde , comme il est , me plaît à la folie.

Les Belles tous les jours vous trompent , on leur
rend :

On se prend , on se quitte assez publiquement !

Les maris savent vivre , & sur rien ne contestent :

Les hommes s'aiment tous : les femmes se détestent

Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant ,

Et Paris s'embellit délicieusement.

C L E O N.

Et Cidalise ?....

V A L E R E.

Mais....

C L E O N.

C'est une affaire faite :

Sans doute , vous l'avez ?.... Quoi ! la chose est
secrète ?

V A L E R E.

Mais cela fût il vrai , le dirois-je ?

C L E O N.

Par - tout ;

Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

V A L E R E.

Je m'en détacherois , si je la croyois telle.
J'ai (je vous l'avouïrai) beaucoup de goût pour
elle ,

Et pour l'aimer toujours , si je m'en fais aimer ,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

C L E O N , *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon , je crois , vous a légué son ame :
Il faudroit des six mois pour aimer une femme ,
Selon vous : on perdrait son temps , la nou-
veauté ,

Et le plaisir de faire une infidélité.

Laissez la Bergerie , & sans trop de franchise ,
Soyez de votre siècle , ainsi que Cidalise :
Avez-la , c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.

Au reste , affichez tout. Quelle erreur est la
vôtre !

Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre ,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a
pris ,

A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

V A L E R E.

Je vous en crois assez.... Eh bien , mon mariage ?
Concevez vous ma mere , & tout ce radotage ?

C L E O N.

N'en appréhendez rien. Mais (soit dit entre nous)
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous :
Car enfin , si , voulant prouver que je vous aime ,

J'aide à vous nuire , & si vous vous trompez
vous-même ,

En fuyant un parti peut-être avantageux ?

V A L E R E.

Eh ! non : vous me donnez un ridicule affreux.

Que diroit-on de moi , si j'allois , à mon âge ,

D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?

Ou j'aurois une prude au ton triste , excédant ,

Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;

Ou , si , pour mon malheur , ma femme étoit
jolie ,

Je serois le martyr de sa coquetterie.

Fuir Paris , ce seroit m'égorger de ma main.

Quand je puis m'avancer & faire mon chemin ,

Irois-je , accompagné d'une femme importune ,

Me rouiller dans ma terre & borner ma fortune ?

Ma foi , se marier , à moins qu'on ne soit vieux ,

Ei ! cela me paroît ignoble , crapuleux.

C L E O N.

Vous pensez juste.

V A L E R E.

A vous en est toute la gloire :

D'après vos sentimens , je prévois mon histoire ,

Si j'allois m'enchaîner ; & je ne vous vois pas

Le plus petit scrupule à m'ôter d'embaras.

C L E O N.

Mais malheureusement on dit que votre mere

Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :

Elle a chez elle un homme , ami de ces gens-ci ,

Qui , dit-on , avec elle est assez bien aussi ,
Un Ariste , un Esprit d'assez grossiere étoffe :
C'est une espece d'ours qui se croit philosophe :
Le connoissez - vous ?

V A L E R E .

Non , je ne l'ai jamais vu ;
Chez moi , depuis six ans , je ne suis pas venu ;
Ma mere m'a mandé que c'est un homme sage ,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage ;
Que c'étoit son ami , son conseil aujourd'hui ,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

C L E O N .

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte ,
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi , qui vois pour vous les choses de sang-
froid ,

Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :
Géronte est son ami , cela depuis l'enfance....

V A L E R E .

A mes dépens peut-être ils font d'intelligence ?

C L E O N .

Cela m'en a tout l'air.

V A L E R E .

J'aime mieux un procès ;
J'ai des amis là-bas , je suis sûr du succès.

C L E O N .

Quoique je sois ici l'ami de la famille ,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur
fille ,

Je ne vois pas pourquoi vous vous empressez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

V A L E R E.

Mais aïez , ce me semble :
Nous étions élevés , accoutumés ensemble ;
Je la trouvois gentille , elle me plaïsoit fort ;
Mais Paris guérit tout , & les absens ont tort ;
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez-vous ?

C L E O N.

Ni laide , ni jolie ;
C'est un de ces minois que l'on a vus par-tout ,
Et dont on ne dit rien.

V A L E R E.

J'en crois fort votre goût.

C L E O N.

Quant à l'esprit , néant : il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître , & je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur ,
C'est qu'elle sera fautive , & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès ; mais comme elle a
l'usage

De sourire à des traits un peu forts pour son âge ,
Je la crois avancée , & , sans trop me vanter ,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin , si je n'ai pas suivi cette conquête ,
La faute en est aux Dieux , qui la firent si
bête.

V A L E R E.

Affurément , Chloé seroit une Beauté ,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons , je vais partir , & comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici désabuier ma mere :
Je laisse en bonnes mains.....

C L E O N.

Non ; il vous faut rester.

V A L E R E.

Mais comment ! Voulez-vous ici me présenter ?

C L E O N.

Non pas dans le moment ; dans une heure.

V A L E R E.

A votre aise.

C L E O N.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré ,
Car c'est lui qu'il nous faut , je vous le man-
derai :

Et vous arriverez par la route ordinaire ,
Comme ayant prétendu nous surprendre & nous
plaître.

V A L E R E.

Comment concilier cet air impatient ,
Cette galanterie avec mon compliment ?
C'est se moquer de l'oncle , & c'est me contre-
dire :

Toute mon ambassade est réduite à lui dire ,

T ij

Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur , & jamais son neveu.

C L E O N.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere :
Il faut dans vos propos paroître consentir ,
Et tâcher , d'autre part , de ne point réussir :
Ecoutez , conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin , selon l'esprit des gens ,
Il faut , pour les mener , les prendre dans leur
sens :

L'important est d'abord que l'oncle vous déteste ;
Si vous y parvenez , je vous réponds du reste :
Or notre oncle est un sot , qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu :
De tout usage antique amateur idolâtre ,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre :
Homme d'un autre siècle , & ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur , pour loi que le
vieux goût :

Cerveau des plus bornés , qui , tenant pour ma-
xime

Qu'un Seigneur de Paroisse est un Etre sublime ,
Vous entretient sans cesse avec stupidité ,
De son banc , de ses soins & de sa dignité :
On n'imagine pas combien il se respecte :
Ivre de son Château , dont il est l'architecte ,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté ,

Possédé du Démon de la propriété,
Il reglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit do-
maine.

D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue.
Il ne vous fera pas grace d'une laitiue :
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort
commun,

Vous ne lui paroîtiez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant indocile,
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

V A L E R E.

Oh ! vous êtes charmant.... Mais n'aurois-je
point tort ?

J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

C L E O N.

Eh bien !... Mariez-vous... Ce que je viens de
dire

N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire
Comme vous desiriez : moi, je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien,
Ne consultez que vous.

V A L E R E.

Ecoutez-moi, de grace :

Je cherche à m'éclairer.

C L E O N.

Mais tout vous embarrasse,

Et vous ne savez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi ,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable ,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut se mo-
quer ,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer ,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

V A L E R E.

Soit ... Il a la fureur de me croire à son gré :
Mais, fiez-vous à moi , je l'en détacherai.

S C E N E V I I I.

FRONTIN, CLÉON, VALERE.

F R O N T I N.

MONSIEUR , j'entends du bruit , & je crains
qu'on ne vienne.

C L É O N.

Ne perdez point de temps : que Frontin vous
remene.



S C E N E 1 X.

C L É O N , *seul.*

M AINTENANT éloignons Frontin , & qu'à
Paris

Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere ;
Florise s'en défend , son foible caractère
Ne fait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la G bien , qu'amenée où je veux ,
Mon projet soit pour e le un parti nécessaire.
Je ne fais si je dois trop compter sur Valere....
Il pourroit bien manquer de résolution ,
Et je veux appuyer son expédition ;
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand , si l'on n'est intrépide.

Fin du second Acte.





A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

CHLOÉ, LISETTE.

C H L O É'.

O u i , je te le répète , oui , c'est lui que j'ai
vu ;

Mieux encor que mes yeux , mon cœur l'a re-
connu :

C'est Valere lui-même , & pourquoi ce mystère ?
Venir , sans demander mon oncle ni ma mere ,
Sans marquer , pour me voir , le moindre em-
pressement !

Ce procédé m'annonce un affreux changement.

L I S E T T E .

Eh ! non , ce n'est pas lui , vous vous ferez trom-
pée.

C H L O É'.

Non , crois-moi ; de ses traits je suis trop occu-
pée

Pour pouvoir m'y tromper , & nul autre sur
moi

N'auroit jamais produit le trouble où je me voi ;
Si tu le connoissois , si tu pouvois l'entendre ,
Ah ! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y m'é-
prendre ;

Que rien ne lui ressemble , & que ce sont des
traits

Qu'avec d'autres , Lifette , on ne confond ja-
mais.

Le doux saisissement d'une joie imprévue ,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa
vue ;

J'ai voulu l'appeller , je l'aurois dû , je crois :
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix ,
Il étoit déjà loin... Mais dis-tu vrai , Lifette ?
Quoi ! Frontin?...

L I S E T T E.

Il me tient l'aventure secrète ;
Son maître l'attendoit , & je n'ai pu savoir...

C H L O É.

Informe-toi d'ailleurs ; d'autres l'auront pu voir ;
Demande à tout le monde... eh ! va donc.

L I S E T T E.

Patience ;
Du zele n'est pas tout , il faut de la prudence :
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras ;
Raisonnons : c'est Valere , ou bien ce ne l'est
pas :

Si c'est lui , dans la regle , il faut qu'il vous pré-
vienne ;

Et si ce ne l'est pas , ma course seroit vaine ;
On le sauroit ; Cléon , dans ses jeux innocens ,
Diroit que nous courions après tous les passans :
Ainsi , tout bien pensé , le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin , dont je veux tout appren-
dre....

Seroit-ce bien Valere ?... Eh ! mais , en vérité ,
Je commence à le croire.... Il l'aura consulté :
De quelques bons conseils cette fuite est l'ou-
vrage :

Oui , brouiller des parens le jour d'un mariage ,
Pour prélude chasser l'époux de la maison ,
L'histoire est toute simple , & digne de Cléon :
Plus le trait seroit noir , plus il est vraisem-
blable.

C H L O É.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait con-
tre lui ?

Et pourquoi voudra-t il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette hor-
reur ?

Je te vois lui parler avec tant de douceur.

L I S E T T E.

Vraiment , pour mon projet , il ne faut pas qu'il
fache

Le fond d'aversion qu'avec soin je lui cache.

Souvent

Souvent il m'interroge , & du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a , je crois , sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance ,
Il me croit sans ombrage & sans expérience ,
Il en sera la dupe : allez , ne craignez rien :
Géronte amene Ariste , & j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres ,
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité ,
En allant son chemin avec simplicité ,
Et...

FRONTIN , *derrière le théâtre.*

Lisette !

L I S E T T E , *à Chloé.*

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

S C E N E I I.

FRONTIN , LISETTE.

FRONTIN , *sans voir Lisette.*

PAR BLEU , je vais lui dire une bonne nouvelle !

On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler , ce n'est rien : mais toujours obéir !

L I S E T T E.

Comment ! ce n'est que vous ? Moi , je cherchois
Ariste.

F R O N T I N.

Tiens, Lisette , finis , ne me rends pas plus triste ;
J'ai déjà trop ici de sujet d'enrager ,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger :
Il m'envoie à Paris , que dis-tu du message ?

L I S E T T E.

Rien.

F R O N T I N.

Comment ! rien ? Un mot , pour le moins.

L I S E T T E.

Bon voyage.

Partez , ou demeurez , cela m'est fort égal.

F R O N T I N.

Comment ! as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir , ta gravité me tue ,
Il ne tiendra qu'à moi , si cela continue ,
Oui.... de mourir.

L I S E T T E.

Mourez.

F R O N T I N.

Pour t'avoir résisté

sur celui qui tantôt s'est ici présenté....

Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

L I S E T T E.

Vous le savez très-bien , je le répète encore :

Vous aimez les secrets : moi (chacun a son goût)

Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

F R O N T I N.

Ah ! comment accorder mon honneur & Lisette ?

Si je te le disois....

L I S E T T E.

Oh ! la paix seroit faite :

Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

F R O N T I N.

Eh bien ! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir ,

Etoit un inconnu... dont je ne fais pas l'âge....

Qui , pour nous consulter sur certain mariage

D'une fille... non veuve... ou les deux... au surplus ,

Tout va bien... M'entends-tu ?

L I S E T T E.

Moi ? non. .

F R O N T I N.

Ni moi non plus :

Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure....

L I S E T T E.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?

Va , mon pauvre Frontin , tu ne fais pas mentir ,

Et je t'en aime mieux : moi , pour te secourir ;

V ij

Et ménager l'honneur que tu mets à te taire ,
Je dirai , si tu veux , qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui ?

L I S E T T E.

Valere.

Il ne faut pas rougir , ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien ! si tu le fais , pourquoi le demander ?

L I S E T T E.

Comme je n'aime pas les demi confidences ,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux ,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux ;
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage ,
Voici mon dernier mot , je défends ton voyage ;
Tu m'aimes , obéis. Si tu pars , dès demain
Toute promesse est nulle , & j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais....

L I S E T T E.

Point de mais.... On vient. Va , fais
croire à ton maître

Que tu pars : nous saurons te faire disparaître.



S C E N E 111.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON,
L I S E T T E.

G E R O N T E.

Q U E fait donc ta maîtresse ? où chercher
maintenant ?

Je cours... j'appelle...

L I S E T T E.

Elle est dans son appartement.

G E R O N T E.

Cela peut être , mais elle ne répond guere.

L I S E T T E.

Monsieur , elle a si mal passé la nuit dernière...

G E R O N T E.

Oh ! parbleu , tout ceci commence à m'ennuyer :
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer :
Comment ! on ne peut plus être un seul jour
tranquille ?

Je vois bien qu'elle boude , & je connois son
style :

Oh bien ! moi , les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison :
A mon exemple ici je prétends qu'on en use ;
Je tâche d'amuser , & je veux qu'on m'amuse :

Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus,
Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y
gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent
partir.

A R I S T E.

Florise a de l'esprit: avec cet avantage
On a de la ressource, & je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colere à l'humeur:
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes:
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrê-
mes;

Vous vous aimez tous deux.

G E R O N T E.

Et qu'en pense Cléon?

C L E O N.

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariste a raison.

G E R O N T E.

Mais encor, quel conseil...

C L E O N.

Que voulez-vous qu'on dise?

Vous savez mieux que nous comment mener
Florise:

S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,

Je voudrois , comme vous , être maître chez moi.

D'autre part , se brouiller... A propos de quelle ,

Il faut que je vous parle : en causant avec elle ,
Je crois avoir surpris un projet dangereux ,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux ;
Car vous voir bien ensemble est ce que je desiré.

G E R O N T E.

Allons : chemin faisant , vous pourrez me le dire.

Je vais la retrouver : venez y : je verrai ,
Quand vous m'aurez parlé , ce que je lui dirai.
Ariste , permettez qu'un moment je vous quitte ,
Je vais , avec Cléon , voir ce qu'elle médite ,
Et la déterminer à vous bien recevoir ;
Car de façon ou d'autre.... Enfin , nous allons voir.

S C E N E I V.

A R I S T E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

AH ! que votre retour nous étoit nécessaire ,
Monsieur ! vous seul pouvez rétablir cette affaire :

Elle tourne au plus mal , & si votre crédit

Ne détrompe Gêronte , & ne nous garantit ,
Cléon va perdre tout.

A R I S T E.

Que veux-tu que je fasse ?

Gêronte n'entend rien : ce que je vois me passe ;
J'ai beau citer des faits , & lui parler raison ,
Il ne croit rien , il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit , si la chose étoit sûre ;
Il s'agit de soupçons , que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis ,
Je n'ai rien dit encor : mais aux yeux de Gê-
ronte

Je démasque le traître & le couvre de honte ,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné , graces à son talent.

L I S E T T E.

Le soupçonner ! Comment c'est-là que vous en
êtes ?

Ma foi , c'est trop d'honneur , Monsieur , que
vous lui faites :

Croyez d'avance , & tout...

A R I S T E.

Il s'en est peu fallu

Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons , qui l'ont bien ramenée ,
La mere de Valere étoit déterminée
À les remercier.

L I S E T T E.

Pourquoi ?

A R I S T E.

C'est une horreur ,

Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur ,
Et tu m'y serviras.

L I S E T T E.

A propos de Valere ,

Où croyez-vous qu'il soit ?

A R I S T E.

Peut-être chez sa mere

Au moment où j'en parle : a toute heure on
l'attend.

L I S E T T E.

Bon ! il est ici.

A R I S T E.

Lui ?

L I S E T T E.

Lui : le fait est constant.

A R I S T E.

Mais quelle étourderie !

L I S E T T E.

Oh ! toutes ses mesures

Sembloient , pour le cacher , bien prises & bien
sûres ,

Il n'a vu que Cléon , & , l'oracle entendu ,
Dans le bois près d'ici Valere s'est perdu ,

Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même ,

Je le fais de Frontin.

A R I S T E.

Quel embarras extrême !

Que faire ? L'aller voir , on sauroit tout ici ;
Lui mander mes conseils est le meilleur parti ;
Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi , que j'écrive.

L I S E T T E.

J'y vais.... J'entends , je crois , quelqu'un qui nous arrive.

S C E N E V.

A R I S T E , *seul*.

C E voyage insensé , d'accord avec Cléon ,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon ;
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle
verse ,

Tout se fait tôt ou tard , & la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont
trahis.



S C E N E V I.

V A L E R E , A R I S T E.

V A L E R E.

AH ! les affreux chemins , & le maudit pays !

(*A Ariste.*)

Mais de grace , Monsieur , voulez-vous bien
m'apprendre

Où je puis voir Gêronte ?

A R I S T E.

Il feroit mieux d'attendre :

En ce moment , Monsieur , il est fort occupé.

V A L E R E.

Et Florise ? On viendroit, ou je suis bien trompé :

L'étiquette du lieu feroit un peu légère ,

Et quand un gendre arrive , on n'a point d'autre
affaire.

A R I S T E.

Quoi ! vous êtes....

V A L E R E.

Valere.

A R I S T E.

Eh quoi ! surprendre ainsi !

Votre mere vouloit vous présenter ici ,

A ce qu'on m'a dit.

V A L E R E.

Bon ! vieille cérémonie :

D'ailleurs , je fais très bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé ... Cet Ariste , dit on ,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison.
On suit aveuglément tous les conseils qu'il
donne :

Ma mere est , par malheur , fort crédule , trop
bonne.

A R I S T E.

Sur l'amitié d'Ariste , & sur sa bonne foi...

V A L E R E.

Oh ! cela....

A R I S T E.

Doucement , cet Ariste , c'est moi.

V A L E R E.

Ah ! Monsieur....

A R I S T E.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur ha-
sarde :

Ne me connoissant point , ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere estimable ,
Qui vous croit de l'esprit , un caractere aimable :
Qui veut votre bonheur , voilà ses seuls défauts,
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos.

V A L E R E.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere

Je

Je ne fais pas pourquoi : son amitié m'est chère :
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, & l'aimera toujours.

A R I S T E.

Valere, vous voilà : ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre ; & le mal est d'un
autre,

V A L E R E,

(*A part.*)

(*Haut.*)

Oh ! voici les sermons, l'ennui !.... Mais, s'il
vous plaît,

Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient....

A R I S T E.

Un moment : si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même, ici, vous avez déjà fait.

V A L E R E.

Vous savez..... ?

A R I S T E.

Je le fais.

V A L E R E.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux ; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, & m'intéresse fort,
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère & la fille,

Et nous voir affligés de toute une famille :
Comme il est mon ami....

A R I S T E.

Lui ?

V A L E R E.

Mais assurément.

A R I S T E.

Vous osez l'avouer ?

V A L E R E.

Ah ! très-parfaitement :

C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie ,
Et je suis son ami de cœur & pour la vie :

Ah ! ne l'est pas qui veut.

A R I S T E.

Et si l'on vous montrait

Que vous le haïrez ?

V A L E R E.

On feroit bien adroit.

A R I S T E.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces
graces ,

Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses sur-
faces ,

Cachent un homme affreux, qui veut vous
égarer ,

Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

V A L E R E.

C'est juger par des bruits de pédants, de com-
meres.

A R I S T E.

Non, par la voix publique : elle ne trompe gueres.

Géronte peut venir, & je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentimens :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi, choisissez son commerce ou sa haine.

Je sens que je vous lasse, & je m'apperçois bien
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe ;

Il seroit odieux que vous fussiez la dupe.
L'unique grace encor, qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter ;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, & je crois que, pour
plaire,

Vous tiendrez plus de vous que des leçons
d'autrui ;

Géronte vient ; allons....



SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE, *d'un air fort empressé.*

EH, vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant.... Viens donc que
je t'embrasse.

(A Ariste.)

Comme le voilà grand !.... Ma foi, cela nous
chasse.

V A L E R E.

Monfieur, en vérité....

G E R O N T E.

Parbleu ! je l'ai vu, là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que
cela :

C'étoit hier, je crois.... Comme passe notre âge:
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.

(A Ariste.)

Vous voyez qu'avec lui j'en use fans façon.
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre
ton.

V A L E R E.

Monfieur, c'est trop d'honneur....

G E R O N T E.

Oh ! non pas, je te prie,

N'apporte point ici l'air de cérémonie ,
Regarde-toi déjà comme de la maison.

(*A* *Ariste.*)

A propos , nous comptons qu'elle entendra
raison.

Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on
étonne :

La menace est plaisante : ah ! je ne crains per-
sonne ;

Je ne la croyois pas capable de cela :

Mais je commence à voir que tout s'apaisera ,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.

Vous pouvez maintenant vous présenter chez
elle :

Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;

Je vais renouveler connoissance avec lui.

Allez , si l'on ne peut la résoudre à descendre ,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

S C E N E V I I I .

G É R O N T E , V A L E R E .

G E R O N T E .

E H bien ? es-tu toujours vif , joyeux , amusant ?
Tu nous réjouissois.

V A L E R E .

Oh ! j'étois fort plaisant !

G E R O N T E.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire ,
Je t'aime comme un fils , & tu dois.....

V A L E R E , *à part.*

Comment faire ?

Son amitié me touche.

G E R O N T E , *à part.*

Il paroît bien distrait.

Et bien..... ?

V A L E R E .

Assurément , Monsieur.... j'ai tout sujet
De chérir les bontés....

G E R O N T E .

Non ; ce ton-là m'ennuie ;
Je te l'ai déjà dit , point de cérémonie.

S C E N E I X.

CLÉON, GÉRONTE, VALERE.

C L E O N .

N'É suis-je pas de trop ?

G E R O N T E .

Non , non , mon cher Cléon ;
Venez & partagez ma satisfaction.

C L E O N .

Je ne pouvois trop-tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

V A L E R E.

J'avois la même impatience.

C L E O N , *bas à Valere.*

Comment va ?

V A L E R E , *bas à Cléon.*

Patience.

G E R O N T E , *à Cléon.*

Il est complimenteur ;

C'est un défaut.

C L E O N .

Sans doute ; il ne faut que le cœur.

G E R O N T E .

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu ferois bien fait , noblement , sûr de
plaître ;

Je m'y connois , je fais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris & des gens que je croi....

V A L E R E .

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?

Les dernières , Monsieur , les fait-on ?

G E R O N T E .

Qui font-elles ?

Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?

Car , quoique loin de tout , enterré dans ces
lieux ,

Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie :
Eh bien ? voyons donc , qu'est-ce ? Apprends-moi ,
je te prie....

V A L E R E , *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon , non qu'elle l'aime fort ;
Mais il avoit Phriné , qu'elle hait à la mort.
Lisidor , à la fin , a quitté Doralise :
Elle est bien , mais ma foi d'une horrible bêtise :
Déjà depuis long - temps cela devoit finir ,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

C L E O N , *bas à Valere.*

Très - bien ; continuez.

V A L E R E .

J'oubliois de vous dire

Qu'on a fait des couplets sur Lucile & Delphire :
Lucile en est outrée & ne se montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus ;
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle ,
Et se moquant du ton , pourvu qu'on parle
d'elle.

Lise a quitté le rouge , & l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas ,
On prétend qu'il n'est pas compris dans la ré-
forme ,

Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

G E R O N T E .

Quels diables de propos me tenez-vous donc-là ?

V A L E R E .

Quoi ! vous ne saviez point un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !
Mais c'est , en vérité , n'être pas de ce monde ;

Vous n'avez donc , Monsieur , aucune liaison ?
Eh , mais ! où vivez-vous ?

G E R O N T E.

Parbleu ! dans ma maison :
M'embarassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de fiéluquets , d'une troupe de folles ;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi , si Madame Phriné
Ou Madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties ,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos ,
Ces puérités , la pâture des fots.

C L E O N.

(*A Gêronte.*)

(*Bis à Valere.*)

Vous avez bien raison..... Courage.

G E R O N T E.

Cher Valere ,

Nous avons , je le vois , la tête un peu légère ,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
Mais nous te guérirons de la frivolité.

Ma niece est raisonnable , & ton amour pour
elle

Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

V A L E R E.

C'est moi , sans me flatter , qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien , & je vous conterai....

G E R O N T E.

Je t'en dispense.

V A L E R E.

On peut vous rendre un homme aimable ,
Mettre votre maison sur un ton convenable ,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles
mœurs :

On ne vit qu'à Paris , & l'on végète ailleurs.

C L E O N.

(*Bas à Valere.*) (*Bas à Gêronte.*)

Ferme ! Il est singulier.

G E R O N T E.

Mais c'est de la folie.

Il faut qu'il ait

V A L E R E.

La niece est-elle encor jolie ?

G E R O N T E.

Comment ! encor ! Je crois qu'il a perdu l'es-
prit :

Elle est dans son printemps , chaque jour l'em-
bellit.

V A L E R E.

Elle étoit assez bien.

C L E O N , *bas à Gêronte.*

L'éloge est assez mince :

V A L E R E.

Elle avoit de beaux yeux... pour des yeux de
Province.

G E R O N T E.

Sais-tu que je commence à m'impatiser ,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débiter ?

Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

V A L E R E.

Vous voulez des fadeurs , de l'adoration ?

Je ne me pique pas de belle passion.

Je l'aime... sensément.

G E R O N T E.

Comment donc ?

V A L E R E.

Comme on aime...

Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :

Je réserve au contrat toute ma liberté ,

Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

C L E O N , *bas à Valere.*

A merveille ! appuyez.

G E R O N T E.

Ce petit train de vie

Est tout-à-fait touchant , & donne grande en-
vie...

V A L E R E.

Je veux d'abord...

G E R O N T E.

D'abord il faut changer de ton.

C L E O N , *bas à Valere.*

Dites , pour l'achever , du mal de la maison.

G E R O N T E.

Gr , écoute...

V A L E R E.

Attendez , il me vient une idée.

(Il se promène au fond du Théâtre , regardant de côté & d'autre , sans écouter Gêronte.)

GERONTE, à Cléon.

Quelle tête ! Oh ! ma foi la noce est retardée :
Je ferois à ma niece un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible , complaisant.
Et, s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime)
Il faut, sur mes avis, qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal... cette façon...

GERONTE.

Tu trouves bien , je crois , le goût de la maison ?
Elle est beile , en bon air , enfin c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?...

VALERE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLEON, à Gêronte.

Que parle-t-il d'abattre ?

VALERE.

Oh ! rien.

GERONTE.

Mais je l'espere.

Sachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystère ?

VALERE.

V A L E R E.

Non : c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustemens, des augmentations.

G E R O N T E.

En voici bien d'un autre ! Eh ! dis-moi, je te
prie,

Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

V A L E R E.

Parlons raison, mon oncle, oubliez un mo-
ment

Que vous avez tout fait, & point d'aveugle-
ment :

Avouez, la maison est maussade, odieuse,

Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :

Vous voyez...

G E R O N T E.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens com-
mun.

V A L E R E.

Où... vous avez raison ; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

G E R O N T E, à Cléon.

Il devient plus docile ;

Il change de langage.

V A L E R E.

Ecoutez ; faisons mieux.

En me donnant Chloé l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison !

G E R O N T E.

C'est-à-dire ,

Après ma mort.

V A L E R E.

Vraiment , c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien
qu'on a ,

La maison est à nous , on ne peut rien en faire ,
Un jour je l'abattrais ; donc il est nécessaire ,
Pour jouir tout-à-l'heure & pour en voir la fin ,
Qu'aujourd'hui marié , je bâtisse demain :
J'aurai soin...

G E R O N T E.

De partir ; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

C L E O N , *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

G E R O N T E.

Et quant à vos beaux plans & vos dimensions ,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

V A L E R E.

Parce que pour nos biens je prends quelques
mesures .

Mon cher oncle se fâche , & me dit des injures !

G E R O N T E.

Oui , va , je t'en réponds , ton cher oncle ! Oh !
parbleu ,

La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu ,

Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

V A L E R E , à Cléon.

Par malheur j'ai du goût , l'air maussade me blesse ,

Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon !
Sous prétexte qu'il est maître de la maison ,
Il prétend...

G E R O N T E .

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

C L É O N .

Sans doute.

V A L E R E , à Cléon.

Mais , Monsieur , je ne prétends pas
l'être :

Faites ici ma paix ; je ferai ce qu'il faut...

Arrangez tout , je vais faire ma cour là-haut.

S C E N E X.

G É R O N T E , C L É O N .

G E R O N T E .

A-T-ON vu quelque part un fond d'impertinences

De cette force-là ?

C L É O N .

Si , sur les apparences...

Y ij

G E R O N T E.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit ?
C'est un original qui ne fait ce qu'il dit ,
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes* ,
Ni goût , ni jugement , un tissu de fornettes ,
Et Monsieur celui ci , & Madame celle-là ,
Des riens , des airs , du vent , en trois mots le
voilà.

Ma foi , sauf votre avis...

C L E O N.

Je m'en rapporte au vôtre :
Vous vous y connoissez tout aussi-bien qu'un
autre ;
Prenez qu'on m'a surpris , & que je n'ai rien
dit :
Après tout , je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup : moi qui ne le vois
guere

Qu'en passant , j'ignorois le fond du caractère.

G E R O N T E.

Oh ! sur parole ainsi ne louons point les gens :
Avant que de louer , j'examine long-temps ;
Avant que de blâmer , même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde ; & je défie ,
Quand j'ai toisé mes gens , qu'on m'en impose
en rien ;

Autrefois j'ai tant vu , soit en mal , soit en bien ,
De réputations contraires aux personnes ,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes ;

Il faut y voir soi-même : & , par exemple ,
vous ,

Si je les en croyois , ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ? Ce langage m'affomme ,
Je vous ai bien suivi , je vous trouve bon-
homme.

C L E O N.

Vous avez dit le mot , & la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les fots inventé :
C'est-là , pour se venger , leur formule ordi-
naire.

Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere ,
Que , de peur d'être absurde , on fronde leur
avis ,

Et qu'on ne rempe pas comme eux , fâchés ,
aigris ,

Furieux contre vous , ne sachant que répondre ,
Croyant qu'on les remarque , & qu'on veut les
confondre ;

Un tel est très-méchant , vous disent-ils tous
bas :

Et pourquoi ? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils
n'ont pas.

(*Un Laquais arrive.*)

G E R O N T E.

Eh bien , qu'est-ce ?

L E L A Q U A I S.

Monsieur , ce sont vos lettres.

GERONTE.

Donne.

Cela suffit.

(Le Laquais sort.)

Voyons.... Ah ! celle-ci m'étonne...

Quelle est cette écriture ? Oui-dà ! J'allois vraiment

Faire une belle affaire ! Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui , la matiere est fé-
conde ;

Je vois qu'il est encore des amis dans le monde.

CLEON.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

GERONTE.

Je ne fais pas qui c'est :

Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne fais s'il faut vous montrer cette
lettre :

On parle mal de vous.

CLEON.

De moi ! Daignez permettre....

GERONTE.

C'est peu de chose : mais....

CLEON.

Voyons : je ne veux pas

Que sur mes procédés vous ayez d'embarras ,
Qu'il soit aucun soupçon , ni le moindre nuage.

GERONTE.

Ne craignez rien : sur vous je ne prends nul om-
brage :

Vous pensez comme moi sur ce plat fréluquet :
Tenez , vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

C L E O N *lit.*

*J'apprends , Monsieur , que vous donnez votre
niece à Valere : vous ignorez apparemment que
c'est un libertin , dont les affaires sont très-déran-
gées , & le courage fort suspect. Un ami de sa
mere , dont on ne m'a pas dit le nom , s'est fait
le médiateur de ce mariage , & vous sacrifie. Il
m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Va-
lere ; prenez garde que ses conseils ne vous em-
barquent dans une affaire qui ne peut que vous
faire tort de toute façon.*

G E R O N T E.

Eh bien , qu'en dites-vous ?

C L E O N.

Je dis , & je le pense ,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confi-
dence.

Pourquoi cacher son nom ?

(Il déchire la lettre.)

G E R O N T E.

Comment ! vous déchirez !...

C L E O N.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

G E R O N T E.

Et vous conjecturez

Que c'est quelque ennemi , qu'on en veut à
Valere ?

C L E O N.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect moi , puisqu'on me dit lié...

G E R O N T E.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

C L E O N.

Le mieux sera d'agir selon votre système ,
N'en croyez point autrui , jugez tout par vous-
même :

Je veux croire qu'Ariste est honnête-homme :
mais....

Votre écrivain peut-être.... Enfin , sachant les
faits ,

Sans humeur , sans parler de l'avis qu'on vous
donne ,

Soit calomnie ou non , la lettre est toujours
bonne.

Quant à vos sûretés ; rien encor n'est signé :
Voyez , examinez.....

G E R O N T E.

Tout est examiné :

Je renverrai mon fat , & mon affaire est faite ;

Il vient..... proposez-lui de hâter sa retraite ,

Deux mots : je vous attends.



S C E N E X I.

CLÉON, VALERE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vite & à demi-voix.*

V

ous êtes trop heureux :
 Géronte vous déteste ; il s'en va furieux ;
 Il m'attend , je ne puis vous parler davantage ;
 Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

S C E N E X I I.

V A L E R E , *seul.*

J

ne fais où j'en suis , ni ce que je résous.
 Ah , qu'un premier amour a d'empire sur nous !
 J'allois braver Chloé par mon étourderie :
 La braver ! J'aurois fait le malheur de ma vie :
 Ses regards ont changé mon ame en un mo-
 ment ;
 Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement ;
 Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
 Que cet air de douceur & noble & naturelle
 A bien renouvelé cet instinct enchanteur ,
 Ce sentiment si pur , le premier de mon cœur !

Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte :
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois : j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaise ou non , ma tendresse l'em-
porte.

Je ne vois que Chloé.... si j'avois pu prévoir....
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

Fin du troisieme Acte.





A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ , LISETTE.

L I S E T T E.

EH quoi ! Mademoiselle , encor cette tristesse !
Comptez sur moi , vous dis-je , allons ; point de
foiblesse.

C H L O É.

Que les hommes sont faux ! & qu'ils savent ,
hélas !

Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !

Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.

Il revient , il me voit , il sembloit vouloir plaire ,
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens ,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes senti-
mens ;

Le croiras-tu , Lisette , & qu'y puis-je compren-
dre ?

Cet Amant adoré que je croyois si tendre ,

Oui , Valere , oubliant ma tendresse & sa foi ,

Valere me méprise !.... il parle mal de moi.

L I S E T T E.

Il en parle très-bien , je le fais , je vous jure.

C H L O E'.

Je le tiens de mon oncle , & ma peine est trop sûre :

Tout est rompu , je suis dans un chagrin mortel.

L I S E T T E.

Ouais , tout ceci me passe , & n'est pas naturel :

Valere vous adore , & fait cette équipée !

Je vois là du Cléon , ou je suis bien trompée :

Mais il faut par vous-même entendre votre
Amant ;

Je vous ménagerai cet éclaircissement ,

Sans que dans mon projet Florise nous dérange :

Ma foi , je lui prépare un tour assez étrange ,

Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous :

Le moment est heureux ; tous les noms les plus
doux

Ne reviennent-ils pas ? C'est *ma chere Lisette* ,

Mon enfant..... On m'écoute , on me trouve
parfaite ;

Tantôt on ne pouvoit me souffrir : à présent ,

Vu que pour terminer Gêronte est moins pres-
sant.

Elle est d'une gaité , d'une folie extrême :

Moi , je vais profiter de l'instant où l'on m'aime ,

Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin :

Il est délicieux , incroyable , divin ,

Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse :
Ces noms dureront peu , comptez sur ma promesse.

Géronte le demande , on le dit en fureur ,
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

C H L O E'.

Eh ! que fait Valere.

L I S E T T E.

Ah ! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette , & cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés : car vous concevez
bien

Que , s'il va se parer , ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui ; j'en tire bon augure.

Pour Valere & Cléon , quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence , ou brouillerie entre eux ?
Je le démêlerai , quoiqu'il soit difficile....
Votre mere descend ; allez , soyez tranquile.

S C E N E I I.

L I S E T T E , seule.

Moi , tout ceci me donne une peine , un tourment !.....

N'importe , si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste ? Et pour quelle aventure

Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? Comment faire ? Et puis d'ailleurs
Frontin,
Au plus , signe son nom , & n'est pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame ?

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop : ce couvent m'épou-
vante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton ,
Tu resteras ici : je parlois de Cléon :
Dis-moi , n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchanté ?
J'ai bien vu tout-à-l'heure (& ton goût me
plaisoit)

Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Convieus qu'il est charmant , & laisse , je te prie,

Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

L I S E T T E.

Moi, Madame ? Eh mon Dieu ! je n'aimerois rien
tant

Que d'en croire du bien : vous pensez sensément ;
Et , si vous persistez à le juger de même ,
Si vous l'aimez toujours , il faut bien que je
l'aime.

F L O R I S E.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons , tous les esprits ensemble ;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse , ennuyeux à mourir ,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

L I S E T T E.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré , le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais....

F L O R I S E.

Quoi ?

L I S E T T E.

Rien.

F L O R I S E.

Je veux savoir...

L I S E T T E.

Non.

F L O R I S E.

Je l'exige.

Zij

L I S E T T E.

Eh bien !.... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il
vous marque :

Il me parle souvent , & souvent je remarque
Qu'il a , quand je vous loue , un air embarrassé,
Et sur certains discours si je l'avois poussé ...

F L O R I S E.

Chimere!.... Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage.
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui :

Toi , fais causer Cléon , & que je puisse apprendre....

L I S E T T E.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;

Vous ne m'en croiriez pas.

F L O R I S E.

Quelle folie !

L I S E T T E.

Oh ! non.

Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon :
Si ce n'est pas pour vous , que ce soit pour moi-même ;

J'ai l'esprit défiant ; vous voulez que je l'aime ,
Et je ne puis l'aimer , comme je le prétends ,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je
l'attends.

F L O R I S E.

Mais comment ferions-nous ?

L I S E T T E.

Ah ! rien n'est plus facile ;
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai , bien ou mal , il s'expliquera , là :
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble , au bois , à la prairie ,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ,
Il reste à me parler , à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire....

F L O R I S E.

Tout ce que tu voudras ; je ne veux que m'instruire

Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi ;
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

L I S E T T E.

Eh bien ! c'est de ma part une galanterie ;
L'éloge des absens se fait sans flatterie ;
Il faudra que sur vous , dans tout cet entretien ,
Je dise un peu de mal dont je ne pense rien ,
Pour lui faire beau jeu.

F L O R I S E.

Je te le passe encore.

L I S E T T E.

S'il trompe mon attente , oh ! ma foi , je l'adore.

FLORISE , voyant venir Ariste & Valere.
Encor Monsieur Ariste avec son protégé !

Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur
congé :

Mais ils ne sentent rien , laissons-les.

S C E N E I V.

ARISTE , VALERE , *paré.*

V A L E R E .

O N m'évite ;

O Ciel ! je suis perdu.

A R I S T E .

Réglez votre conduite

Sur ce que je vous dis , & fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi ;
Soyez-en sûr , j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien , & c'est sur quoi je
compte :

Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise & de la vérité ,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

V A L E R E .

Mais il a , par malheur , fort peu d'esprit.

A R I S T E .

De grace ,

Le connoissez - vous ?

V A L E R E.

Non ; mais je vois ce qu'il est :
D'ailleurs , ne juge-t-on que ceux que l'on
connoît ?

La conversation deviendrait fort stérile :
J'en fais assez pour voir que c'est un imbécile.

A R I S T E.

Vous retombez encore , après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère ;
Eh ! pourquoi s'opposer à son bon caractère ?
Tenez , devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre....

V A L E R E.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

A R I S T E.

Que vous êtes crédule !

On entre dans le monde , on en est enivré ,
Au plus frivole accueil on se croit adoré ,
On prend pour des amis de simples connoissances ,
Et que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut , pour votre honneur , que vous y renon-
ciez :

On vous juge d'abord par ceux que vous voyez ,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière ,
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

V A L E R E.

Jé vous réponds , Monsieur , qu'il est très-estimé ;

Il a les ennemis que nous fait le mérite :

D'ailleurs on le consulte , on l'écoute , on le cite ;

Aux Spectacles sur-tout il faut voir le crédit

De ses décisions , le poids de ce qu'il dit :

Il faut l'entendre après une Piece nouvelle :

Il regne , on l'environne , il prononce sur elle ,

Et son autorité , malgré les protecteurs ,

Pulvérise l'ouvrage & les admirateurs.

A R I S T E.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :

Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?

L'Orateur des foyers & des mauvais propos !

Quels titres sont les siens ? l'insolence & des mots ,

Les applaudissemens , le respect idolâtre

D'un essain d'étourdis , chenilles du Théâtre ,

Et qui , venant toujours grossir le tribunal

Du bavard imposant qui dit le plus de mal ,

Vont semer , d'après lui , l'ignoble parodie

Sur les fruits des talens & les dons du génie.

Cette audace , d'ailleurs , cette présomption

Qui prétend tout ranger à sa décision ,

Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :

L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure ;

Il fait que sur les arts , les esprits & les goûts ,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ,
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure ,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

V A L E R E.

Il est vrai : mais enfin Cléon est respecté ,
Et je vois les rigueurs toujours de son côté.

A R I S T E.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de Plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons-mots ,
De ces hommes charmans qui n'étoient que des
fots ;

Malgré tous les efforts de leur petite envie ,
Une froide épigramme , une bouffonnerie ,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ,
Et , malgré les Plaisans, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractère ,
Gens laconiques , froids , à qui rien ne peut
plaire :

Examinez-les bien , un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux ;
Cléon souvent aussi prend cet air d'impudence ;
Il veut être méchant jusques dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non tous les esprits bien
faits

Sauront le mépriser jusques dans ses succès.

V A L E R E.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? j'ai peine à croire..

A R I S T E.

Mais à l'esprit méchant, je ne vois point de gloire :
Si vous sachiez combien cet esprit est aisé ,
Combien il en faut peu , comme il est méprisé !
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'ame , & de ce naturel
Agréable , amusant , sans bassesse & sans fiel.
On dit l'esprit commun ; par son succès bizarre ,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien , de l'ordre , & de l'humanité ,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première ;
Sans elle , croyez-moi , tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien , & , malgré vos maximes ,
Il produit seulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri , ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

V A L E R E.

Je vois tout le contraire , on le recherche , on
l'aime ;
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins : je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois :
Quand il est à Paris , il ne peut y suffire ;
Me direz vous qu'on hait un homme qu'on de-
sire ?

A R I S T E.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on ab-
horre ,

Et , loin de le proscrire , on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton ,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur
livre ,

Et que tous avec lui feroient fâchés de vivre :
On le voit une fois , il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

V A L E R E.

On le craint , c'est beaucoup.

A R I S T E.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos :
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre , à
confondre ,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse & l'inhumanité :
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avan-
tage ,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hom-
mage ,

De voiler , d'enhardir la foiblesse d'autrui ,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui ?

V A L E R E.

Qu'elle soit un peu plus , un peu moins vertueuse ,

Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse ;

On épuise bientôt une société :

On fait tout votre esprit : vous n'êtes plus fêté

Quand vous n'êtes plus neuf ; il faut une autre scène

Et d'autres spectateurs : il passe , il se promène

Dans les cercles divers , sans gêne , sans lien ,

Il a la fleur de tout , n'est esclave de rien...

A R L I S T E.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable !

Si c'est-là son bonheur , c'est être misérable ,

Etranger au milieu de la société ,

Et par tout fugitif , & par-tout rejeté.

Vous connoîtrez bientôt , par votre expérience ,

Que le bonheur du cœur est dans la confiance :

Un commerce de suite avec les mêmes gens ,

L'union des plaisirs , des goûts , des sentimens ,

Une société peu nombreuse , & qui s'aime ,

Où vous pensez tout haut , où vous êtes vous-même ,

Sans lendemain , sans crainte , & sans malignité ,

Dans

Dans le sein de la paix & de la sûreté ,
Voilà le seul bonheur honorable & paisible
D'un esprit raisonnable & d'un cœur né sensible,
Sans amis , sans repos , suspect & dangereux ,
L'homme frivole & vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché , dont on craint le passage ;
Qui , traînant avec lui les rapports les horreurs ,
L'esprit de fausseté , l'art affreux des noirceurs ,
Abhorré , méprisé , couvert d'ignominie ,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit , & vous le connoissez.

V A L E R E.

Je ne le verrois plus , si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses ;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité , nul ne peut l'accuser ;
Ce qu'il dit , ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

A R I S T E.

S'amuser , dites - vous ? Quelle erreur est la
vôtre !

Quoi ! vendre tour-à-tour , immoler l'une à
l'autre

Chaque société , diviser les esprits ,
Aigrir des gens brouillés , ou brouiller des amis ,
Calomnier , flétrir des femmes estimables ,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables ,
Ce germe d'infamie & de perversité

Tome I I.

. A a

Est-il dans la même ame avec la probité ?

Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le
nomme !

V A L E R E.

Je ne le connois plus , s'il n'est point honnête-
homme :

Mais il me reste un doute , avec trop de bonté ,
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre ,
J'ai l'esprit de mon siècle , & je suis comme un
autre.

Tout le monde est méchant ; & je serois par-
tout

Ou dupe , ou ridicule , avec un autre goût.

A R I S T E.

Tout le monde est méchant ? oui ces cœurs haïs-
sables ,

Ce peuple d'hommes faux , de femmes , d'a-
gréables ,

Sans principes , sans mœurs , esprits bas & ja-
loux ,

Qui se rendent justice en se méprisant tous.

En vain ce peuple affreux , sans frein & sans
scrupule ,

De la bonté du cœur veut faire un ridicule :

Pour chasser ce nuage & voir avec clarté

Que l'homme n'est point fait pour la méchan-
ceté ,

Consultez , écoutez pour juges , pour oracles ,

Les hommes rassemblés : voyez à nos Spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur , de
bonté ,

Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est-là qu'on entend le cri de la Nature.

V A L E R E.

Vous me persuadez.

A R I S T E.

Vous ne réussirez

Qu'en suivant ces conseils : soyez bon , vous
plairez ;

Si la raison ici vous a plu dans ma bouche ,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche :

V A L E R E.

Géronte vient : calmez son esprit irrité ,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

S C E N E V.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

G E R O N T E.

LE voilà bien paré ! ma foi c'est grand dom-
mage

Que vous ayez ici perdu votre étalage !

A a ij

V A L E R E.

Cessez de m'accabler , Monsieur , & par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié ;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma
vie :

Je n'ai qu'une espérance , ah ! m'est-elle ravie ?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur ?

G E R O N T E.

Elle a d'assez beaux yeux. :
Pour des yeux de Province.

V A L E R E.

Ah ! laissez-là , de grace ;
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir...

G E R O N T E.

Vous-même laissez-nous',
Monsieur veut me parler. Au reste , arrangez-
vous
Tout comme vous voudrez , vous n'aurez point
ma Niece.

V A L E R E.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'i-
vresse...

G E R O N T E.

Oh ! pour rompre , vraiment , j'ai bien d'autres
raisons.

V A L E R E.

Quoi donc ?

G E R O N T E.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous , je vous prie , ou bien je me retire.

V A L E R E.

Non , Monsieur , j'obéis... A peine je respire...
Ariste , vous savez mes vœux & mes chagrins ,
Décidez de mes jouts , leur sort est dans vos
mains.

S C E N E VI.

G É R O N T E , A R I S T E.

A R I S T E.

Vous le traitez bien mal : je ne vois pas quel
crime...

G E R O N T E.

A la bonne heure : il peut obtenir votre estime.
Vous avez vos raisons , apparemment : & moi
J'ai les miennes aussi , chacun juge pour soi.
Je crois , pour votre honneur , que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

A R I S T E.

Ce ton-là m'est nouveau : jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

G E R O N T E.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me
conseille

De m'empêtrer ici d'une espee pareille ,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit Suffisant qui n'a que du caquet ,
D'ailleurs mauvais esprit , qui décide , qui
fronde ,
Parle bien de lui-même , & mal de tout le
monde ?

A R I S T E.

Il est jeune , il peut être indiscret , vain , léger ;
Mais quand le cœur est bon , tout peut se cor-
riger.
S'il vous a révolté par une extravagance ,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence ,
Vous devez moins , je crois , vous en prendre à
son cœur ,
Qu'à de mauvais conseils , dont on saura l'au-
teur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice :
Il peut en avoir eu l'apparence & le ton
Par vanité , par air , par indiscretion :
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né , qu'il pense avec no-
blesse...

G E R O N T E.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet ,
Il lui manquoit ce vice , & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ,
Ce que je fais de lui...

A R I S T E.

Cléon...

G E R O N T E.

Encor ! J'enrage.

Vous avez la fureur de mal penser d'autrui :
Qu'a-t-il affaire-là ? Vous parlez mal de lui ,
Tandis qu'il vous estime & qu'il vous justifie.

A R I S T E.

Moi ! me justifier ! Eh ! de quoi , je vous prie ?

G E R O N T E.

Enfin...

A R I S T E.

Expliquez-vous , ou je romps pour ja-
mais :

Vous ne m'estimez plus , si des soupçons se-
crets....

G E R O N T E.

Tenez , voilà Cléon , il pourra vous apprendre ,
S'il veut , des procédés que je ne puis compren-
dre.

C'est de mon amitié faire bien peu de cas...

Je fors... car je dirois ce que je ne veux pas...



SCENE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M. APPRENDREZ-VOUS , Monsieur , quelle
odieuse histoire
Me brouille avec Géronte , & quelle ame assez
noire...

CLEON.

Vous n'êtes pas brouillés ; amis de tous les
temps ,
Vous êtes au-dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque
nuage :
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous & moi conseillons.
Moi , j'aime fort Valere , & je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scene :
Mais , soit dit entre nous , peut-on compter sur
lui ?

A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui ,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage ,
Qu'il agit soudainement contre son mariage :
Il veut , il ne veut plus : fait-il ce qu'il lui faut ?
Il est près de Chloé qu'il refusoit tantôt.

A R I S T E.

Tout seroit expliqué , si l'on cessoit de nuire ,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

C L E O N.

Oh bon ! quelle folie ! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux , ombrageux ? croyez-vous aux
méchans ,

Et réalisez-vous cet Etre imaginaire ,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi , je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant , & personne ne
l'est :

On reçoit , & l'on rend , on est à-peu-près
quitte :

Parlez-vous des propos ? comme il n'est ni mé-
rite ,

Ni goût , ni jugement qui ne soit contredit ,
Que rien n'est vrai sur rien , qu'importe ce
qu'on dit ?

Tel sera mon héros , & tel sera le vôtre.

L'Aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une
autre :

Je dis ici qu'Erasme est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Erasme est amusant.
Si vous parlez des faits & des tracasseries ,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela ,
Beaucoup d'honnêtes-gens sont de ces frip-
pons-là.

L'agrément couvre tout , il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît
qu'un crime ,

C'est l'ennui : pour le fuir tous les moyens sont
bons :

Il gagneroit bientôt les meilleures maisons ,
Si l'on s'aimoit si fort : l'amusement circule
Par les préventions , les torts , le ridicule ;
Au reste , chacun parle & fait comme il l'en-
tend.

Tout est mal , tout est bien , tout le monde est
content.

A R I S T E.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
Le plaisir , dites-vous , y gagne : en vérité ,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
Ce jargon éternel de la froide ironie ,
L'air de dénigrement , l'aigreur , la jalousie ,
Ce ton mystérieux , ces petits mots sans fin ,
Toujours avec un air qui voudroit être fin ,
Ces indiscretions , ces rapports infidèles ,
Ces basses faussetés , ces trahisons cruelles ,
Tout cela n'est-il pas , à le bien définir ,
L'image de la haine , & la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères ,
L'aisance , la franchise & les plaisirs sincères ;
On est en garde , on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a :

De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste *persifflage* :
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais sans perdre en discours un temps qui nous
est cher ,

Venons au fait , Monsieur , connoissez ma droi-
ture :

Si vous êtes ici , comme on le conjecture ,
L'ami de la maison ; si vous voulez le bien ,
Allons trouver Géronte , & qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore ;
Je lui révélerai des choses qu'il ignore ,
Vous ferez notre juge ; allons , secondez-moi ,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne-foi.

C L E O N.

Une explication ! En faut-il , quand on s'aime ?
Ma foi , laissez tomber tout cela de soi-même ;
Me mêler là-dedans !... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis ;
Et je crains... Vous sortez ? mais vous me faites
rire.

De grace , expliquez moi...

A R I S T E.

Je n'ai rien à vous dire.



SCENE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

MESSEIERS, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songez au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLEON.

HEUREUSEMENT nous voilà sans témoins :

Achevez de m'instruire, & ne faites aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet :

Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLEON,

C L E O N, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
 Pourroit vouloit de moi ! L'aventure est parfaite :
 Feignons : c'est à Valere assurer son refus,
 Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

L I S E T T E, *à part, en revenant.*
 Tout va bien.

C L E O N.

Tu me vois dans la plus douce ivresse :
 Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse ;
 Sonde encor ses desirs : s'ils répondent aux miens,
 Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

L I S E T T E.

Je crains pourtant toujours.

C L E O N.

Quoi ?

L I S E T T E.

Ce goût pour Madame.

C L E O N.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
 Je te l'ai déjà dit ; non, je ne l'aime pas.

L I S E T T E.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
 Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire :
 Ce n'est pas pour Monsieur, j'aime son caractère,
 Il est assez bon Maître, & le même en tout temps,
 Bon-homme....

C L E O N.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

Tome II.

B b

L I S E T T E.

Pour Madame!.. Oh ! d'honneur.... Mais je crains ma franchise :

Si vous redeveniez amoureux de Florise....

Car vous l'avez été sûrement , & je croi...

C L E O N.

Moi , Lisette , amoureux ? tu te moques de moi.

Je ne me le suis cru qu'une fois dans la vie :

J'eus Araminte un mois ; elle étoit très-jolie ,

Mais coquette à l'excès : cela m'ennuyoit fort ,

Elle mourut , je fus enchanté de sa mort.

Il faut pour m'attacher, une ame simple & pure,

Comme Chloé , qui sort des mains de la Nature,

Faite pour allier les vertus aux plaisirs ,

Et mériter l'estime en donnant des desirs ;

Mais , Madame Florise !....

L I S E T T E.

Elle est insupportable :

Rien n'est bien ; autrefois je la croyois aimable ,

Je ne la trouvois pas difficile à servir :

Aujourd'hui , franchement , on n'y peut plus tenir ,

Et , pour rester ici , j'y suis trop malheureuse.

Comment la trouvez-vous ?

C L E O N.

Ridicule , odieuse...

L'air commun , qu'elle croit avoir noble pourtant ,

Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :

Tant de prétentions , tant de petites graces
Que je mets , vu leur date , au nombre des grimaces ,
Tout cela , dans le fond , m'ennuie horriblement :
Une femme qui fuit le monde , en enrageant ,
Parce qu'on n'en veut plus , & se croit philosophe ;
Qui veut être méchante , & n'en a pas l'étoffe ;
Courant après l'esprit , ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant ;
Jouant le sentiment : il faudroit , pour lui plaire ,
Tous les menus propos de la vieille Cythere ,
Ou sans cesse essuyer des scenes de dépit ,
Des fureurs sans amour , de l'humeur sans esprit ;
Un amour-propre affreux , quoique rien ne soutienne....

L I S E T T E.

Au fond , je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

C L E O N.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu ,
De grands mots sur le cœur , qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms , elle a peu de mémoire ;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire ;
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

L I S E T T E , *allant vers le cabinet.*

Paix ! j'entends là-dedans.... Je crains quelque aventure.

CLEON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçon-
noit.

Et, si, comme elle, aussi Chloé l'imaginait,
Elle ne craindra plus....

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est ma foi partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLEON.

Eh bien ?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur ; souvenez-vous qu'on vous attend là-
bas.

Gardons bien le secret, vous sentez l'importance.

CLEON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.

(*À part, en sortant.*)

Ma foi, nous le tenons.

CLEON, *seul.*

Pour couronner l'affaire
Achevons de brouiller & de noyer Valere.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

L I S E T T E , F R O N T I N .

L I S E T T E .

E N T R E donc.... ne crains rien , te dis-je , ils
n'y sont pas.

Eh bien , de ta prison tu dois être fort las ?

F R O N T I N .

Moi ? Non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne
chère ,

Et que j'aie en tout temps Lisette pour géolière,
Je serai prisonnier , ma foi , tant qu'on voudra.
Mais , si mon Maître enfin....

L I S E T T E .

Supprime ce nom-là ,
Tu n'es plus à Cléon , je te donne à Valère.
Chloé doit l'épouser , & voilà ton affaire ;
Grace à la noce , ici tu restes attaché ,
Et nous nous marîtons par-dessus le marché.

B b iij

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

L I S E T T E.

Pas tout-à-fait encor , mais j'en ai bonne idée ,
Je ne fais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connoître ,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton

Maître ;

Dans l'esprit de Florise il est expédié :

Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé
Valere l'abandonne : ainsi , selon mon compte ,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte ,
Qui , par nous tous , dans peu saura la vérité ;
Veux-tu lui rester seul ? & que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter !.... Jamais je n'oserais lui dire.

L I S E T T E.

Bon ! Eh bien ! écris-lui.... Tu ne fais pas écrire
Peut être ?

FRONTIN.

Si, parbleu !

L I S E T T E.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? Non.

Tu vas voir.

(Il écrit.)

L I S E T T E.

Je croyois que tu signois ton nom

Simplement : mais tant mieux ; mande-lui , sans mystère ,

Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

F R O N T I N.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages :
Tiens , tu lui porteras...

L I S E T T E.

Dès que tu te dégages
De ta condition , tu peux compter sur moi ,
Et j'attendois cela pour finir avec toi ;
Valere , c'en est fait , te prend à son service.
Tu peux , dès ce moment , entrer en exercice ;
Et , pour que ton état soit dûment éclairci ,
Sans retour , sans appel , dans un moment d'ici
Je te ferai porter , au Château de Valere ,
Un biller qu'il m'a dit d'envoyer à sa mere ;
Cela te sauvera toute explication
Et le premier moment de l'humeur de Cléon,....
Mais je crois qu'on revient.

F R O N T I N.

Il pourroit nous surprendre ,
J'en meurs de peur ; adieu.

L I S E T T E.

Ne crains rien ; va m'attendre ,
Je vais t'expédier.



S C E N E I I.

L I S E T T E , *seule.*

J'AI de son écriture ;
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrite
Un si profond secret , quand j'aurois cet écrit ?
Il se peut que ce soit pour quelque gentilleſſe
De Cléon ; en tout cas , je ne rends cette piece
Que sous condition , & s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien ;
Car, enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

S C E N E I I I.

F L O R I S E A R I S T E , L I S E T T E .

L I S E T T E , *à part , à Ariste.*

M O N S I E U R , pourrois-je vous parler ?

A R I S T E .

Je te suis dans l'instant.



S C E N E I V.

F L O R I S E , A R I S T E .

A R I S T E .

C'EST trop vous désoler ,
En vérité , Madame , il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colere ou de haine ;
Libre de vos chagrins , partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mere ,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point au reste , & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

F L O R I S E .

Qu'on ne m'en parle plus ; c'est un fourbe exéc-
crable ,
Indigne du nom d'homme , un monstre abomi-
nable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujour-
d'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée !

A R I S T E .

Il faut , sans tarder , sans mystere,
Qu'il soit chassé d'ici.

F L O R I S E.

Je ne fais comment faire ,
Je le crains ; c'est pour moi le plus grand em-
barras.

A R I S T E.

Méprisez-le à jamais , vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre ;
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés ,
Fameux par les propos & par les faussetés ,
Vus de près ne sont rien : & toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse ;
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés , sans talens , sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies ,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé !
Non ; il faut s'épargner tout égard , toute feinte
Les braver sans foiblesse , & les nommer sans
crainte ,
Tôt ou tard la vertu , les grâces , les talens
Sont vainqueurs des jaloux , & vengés des mé-
chans.

F L O R I S E.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi , sur Géronte & ma fille ,
Les plus affreux discours....

A R I S T E.

Qu'il parle mal ou bien ,
Il est déshonoré , ses discours ne font rien.
Il vient de couronner l'histoire de sa vie ;
Je vais mettre le comble à son ignominie ,
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il feroit en ces lieux ;
Autant qu'il faut de soins , d'égards & de prudence
Pour ne point accuser l'honneur & l'innocence.
Autant il faut d'ardeur , d'inflexibilité
Pour déferer un traître à la société ,
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant , pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher ; je veux qu'il sache que c'est
moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête-
homme ,
Quand j'accuse quelqu'un , je le dois , & me
nomme.

F L O R I S E.

Non : si vous m'en croyez , laissez-moi tout le
soin
De l'éloigner de nous , sans éclat , sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue ,
Je veux l'entretenir , & , dans cette entrevue ,
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement

Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere.
Cléon , plus que jamais , a le don de lui plaire :
Ils ne se quittent plus , & Gêronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin , vous le voyez , vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satyre ,
Gêronte ne croit rien : nul doute , nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression....
Mais ils viennent , je crois : sortons , je vais
attendre
Que Cléon soit tout seul.

S C E N E V.

G Ê R O N T E , C L É O N.

G Ê R O N T E.

JE ne veux rien entendre ,
Votre premier conseil est le seul qui soit bon ,
Je n'oublierai jamais cette obligation ;
Cessez de me parler pour ce petit Valere ,
Il ne fait ce qu'il veut , mais il fait me déplaire :
Il refusoit tantôt , il consent maintenant.
Moi , je n'ai qu'un avis , c'est un impertinent.
Ma sœur , sur son chapitre , est , dit-on , revenue :
Autre esprit inégal sans aucune tenue ;

Mais

Mais ils ont beau s'unir , je ne suis pas un sot ,
Un fou n'est pas mon fait , voilà mon dernier
mot.

Qu'ils en enragent tous , je n'en suis pas plus
triste.

Que dites vous aussi de ce bon-homme Ariste ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions , discoureur importun ,
Il veut que vous soyez l'Auteur d'une satire
Où je suis pour ma part ; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis ,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-
même ;

Rien n'y fait : il soutient son absurde système :
Soit dit confidemment , je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous.

C L E O N.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me
donne ;

Car moi , je suis si loin d'écrire sur personne ,
Que , sans autre sujet , j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain ;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries ,
On l'avoit employé pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens ,
Et je m'en suis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous : & peut-être Valere ,

Qui refusoit d'abord , & qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît , s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme.
Au reste... Il ne faut point que cela vous anime
Contre lui : ce soupçon peut n'être pas fondé.

GERONTE.

Oh ! vous êtes trop bon. Je suis persuadé ,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable ,
Qu'il est faux , méchant , noir , & qu'il est bien
capable

Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore ! Oh ! laissez-les
venir ;

Puisque de leur présence on ne peut se défaire ,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire ,
Que je romps tout accord ; car , sans comparai-
son ,

J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma
maison.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

QUE je tiens bien mon sot ! mais par quelle
inconstance

Florise semble-t-elle éviter ma présence ?

L'imprudente Lisette auroit-elle avoué ?

Elle consent , dit-on , à marier Chloé ,
On ne fait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée... Un mot , quelques fleu-
rettes

Me la ramèneront... Ou , si je suis trahi ,
J'en suis tout consolé , je me suis réjoui.

S C E N E V I I.

F L O R I S E , C L É O N.

C L É O N.

Vous venez à propos : j'allois chez vous , Ma-
dame...

Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? Vos beaux yeux me semblent
moins sereins :

Faite pour les plaisirs , auriez-vous des chagrins ?

F L O R I S E.

J'en ai de trop réels.

C L É O N.

Dites-les moi , de grace ,
Je les partagerai , si je ne les efface.
Vous connoissiez...

F L O R I S E.

J'ai fait bien des réflexions ,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

C c ij

C L E O N.

Comment , belle Florise ? & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice ,
Quelle étoit mon erreur ! Quand je vous ado-
rois ,
Je me croyois aimé...

F L O R I S E.

Je me l'imaginois ;
Mais je vois à présent que ie me suis trompée ,
Par d'autres sentimens mon ame est occupée ,
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur ,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

C L E O N.

Mais est - ce bien à moi que ce discours s'a-
dresse ?
A moi dont vous savez l'estime & la tendresse ,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier ,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute ,
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez sans
doute ?

F L O R I S E.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps ,
Ou vous amuseroit par l'air des sentimens :
Moi , qui ne suis point fausse...

CLEON, à genoux , & de l'air le plus affigé.

E< vous pouvez , cruelle !
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle ?

F L O R I S E.

Il faut ne nous plus voir.

C L E O N , *se relevant , & éclatant de rire.*

Ma foi , si vous voulez

Que je vous parle aussi très-vrai , vous me comblez.

Vous m'avez épargné , par cet aveu sincère ,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitte ;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

F L O R I S E.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse ;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien ! allez , Monsieur : que vos talens sur
nous

Epuisent tous les traits qui sont dignes de vous ;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre :

Vous êtes démasqué , vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement ,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;

Ne me voyez jamais.

C L E O N.

La dignité s'en mêle ?

Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle ?
Sans nous en aimer moins , nous nous quittons
tous deux.

Epargnons à Géronte un éclat scandaleux ;

Cc iij

Ne donnons point ici de scène extravagante.
Attendons quelques jours, & vous ferez contenté.

D'ailleurs il m'aime assez, & je crois mal-aisé..

FLORISE.

Oh ! je veux sur le champ qu'il soit défabusé.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.
CHLOÉ, FLORISE, CLÉON.

GÉRONTE.

EH bien ? qu'est-ce, ma sœur ? Pourquoi tout ce tapage ?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais..

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh ! qu'on me laisse en paix,
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valere ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez..

G E R O N T E.

Je m'entends ; il suffit.

A R I S T E.

Non , ce n'est point assez :

Ainsi que l'amitié , la vérité m'engage...

G E R O N T E.

Et moi , je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces miseres-là , je n'ai plus rien à voir ,
Et je fais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

A R I S T E.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture ;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...
C'est Frontin , le valet de Monsieur que voilà...

G E R O N T E.

Vraiment oui , c'est Frontin , je savois tout cela ,
Belle nouvelle !

A R I S T E.

Eh quoi ! votre raison balance ?

Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

G E R O N T E.

Un valet , un coquin !...

V A L E R E.

Connoissez mieux les gens ;
Vous accusez Frontin , & moi je le défends.

G E R O N T E.

Parbleu ! je le crois bien : c'est votre Secrétaire.

V A L E R E.

Que dites-vous , Monsieur ? & quel nouveau
mystere...

Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

C L E O N.

Il est parti , je l'ai renvoyé ce matin.

V A L E R E.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris : qu'il vienne.

(*A un Laquais.*)

Qu'on appelle Lisette , & qu'elle nous l'amene.

G E R O N T E.

(*A Valere.*)

(*A Cléon.*)

Frontin vous appartient ? Autre preuve pour nous !

Il étoit à Monsieur , même en servant chez vous ,

Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

C L E O N.

Valere , quelle est donc cette plaisanterie ?

V A L E R E.

Je ne plaïsante plus & ne vous connois point.

Dans tous les lieux , au reste , observez bien ce point.

Respectez ce qu'ici je respecte & que j'aime ,
Songez que l'offenser , c'est m'offenser moi-même.

G E R O N T E.

Mais vraiment il est brave ! on me mandoit que non.

S C E N E I X.

L I S E T T E , G É R O N T E , A R I S T E , C L É O N ,
V A L E R E , F L O R I S E , C H L O É .

A R I S T E , à *Lisette*.

Q U'AS-TU fait de Frontin ? Et par quelle raison...

L I S E T T E .

Il est parti.

A R I S T E .

Non , non : ce n'est plus un mystère.

L I S E T T E .

Il est allé porter la lettre de Valere ;

Vous ne m'aviez pas dit...

A R I S T E .

Quel contre-temps fâcheux !

C L É O N .

Comment ! malgré mon ordre , il étoit en ces lieux ?

Je veux de ce frippon...

L I S E T T E .

Un peu de patience

Et moins de complimens , Frontin vous en dispense :

Il peut bien par hasard avoir l'air d'un frippon ,

Mais dans le fond , il est fort honnête garçon ;
(*Montrant Valere.*)

Il vous quitte d'ailleurs , & Monsieur en ordonne :

Mais comme il ne prétend rien avoir à personne ,

J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris

A votre Procureur vous auriez cru remis ,
Mais...

F L O R I S E , *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en fais tout le mystere.

C L E O N , *très-vivement.*

Mais , Madame , c'est vous... Songez...

F L O R I S E.

Lisez , mon frere.

Vous connoissez la main de Monsieur , apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés ,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

G E R O N T E , *en fureur , après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu !... voilà donc de vos œuvres !

Ah ! Monsieur l'honnête-homme , enfin je vous
connais.

Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

C L E O N.

C'est à l'attachement de Madame Florise

Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise,

Au reste , serviteur. Si l'on parle de moi ,
Avec ce que j'ai vu , je suis en fonds , je croi
Pour prendre ma revanche.

(*Il sort.*)

SCENE X & DERNIERE.

GÉRONTE , ARISTE , VALERE ,
FLORISE , CHLOË , LISETTE.

GERONTE , à *Cléon qui sort.*

O H ! l'on ne vous craint guere...
Je ne suis pas plaissant , moi , de mon caractère ;
Mais morbleu ! s'il ne part...

A R I S T E.

Ne pensez plus à lui.

Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui ,
Du moindre sentiment si son ame est capable ,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

G E R O N T E.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour
vous.

Ma sœur , faisons la paix... Ma niece auroit Va-
lere ,

Si j'étois bien certain...

312 LE MÉCHANT, COMÉDIE.

A R I S T E.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déjà dit) un conseil ennemi...

G E R O N T E.

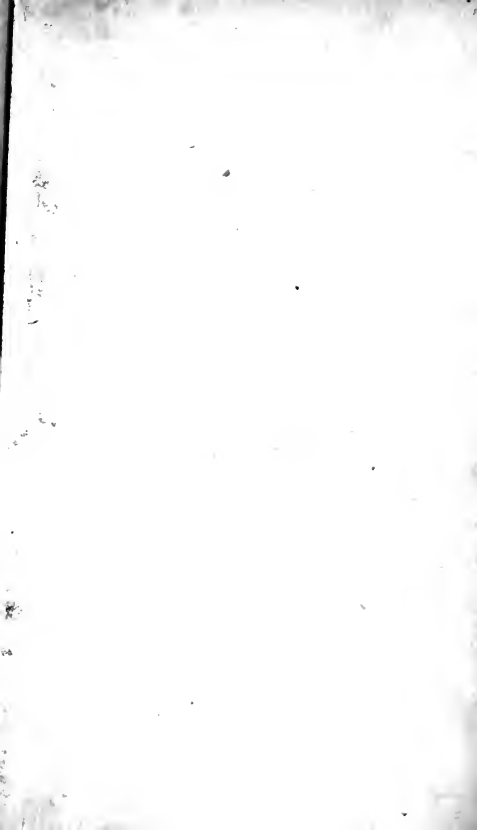
(*A Valere.*)

(*A Ariste.*)

Allons , je te pardonne.... Et nous , mon cher
ami ,

Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles ,
Ni de gens à la mode , & d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants ,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes
gens.

F I N.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

--	--	--



